PAUL MARGUERITTE



L'ESSOR



PARIS

MODERN-BIBLIOTHÈQUE

ARTHÈME FAYARD EDITEUR

80

Eva de Hontheim

PAUL MARGUERITTE

DE L'ACADÉMIE GONCOURT

✣

L'ESSOR



PARIS

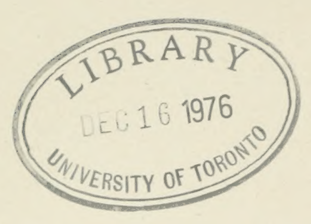
MODERN-BIBLIOTHÈQUE

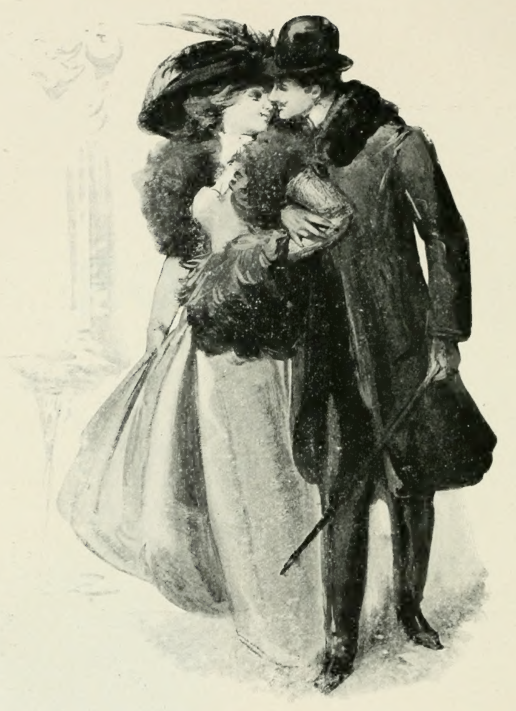
ARTHÈME FAYARD, ÉDITEUR

18-20, RUE DU SAINT-GOTHARD, 18-20

L'ESSOR







Elle lui avait fait la grace de le suivre.

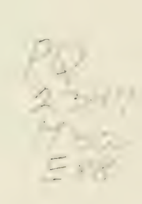
PAUL MARGUERITTE

L'ESSOR

Illustrations d'après les Aquarelles

DE

MANGONOT





PARIS
MODERN-BIBLIOTHÈQUE
ARTHÈME FAYARD, ÉDITEUR
18-20, RUE DU SAINT-GOTHARD, 18-20



. ET SALUAIENT LES PASSANTS EN VOCIFÉRANT, UN BRAS EN L'AIR, « LA MARSEILLAISE ».



Elle tenait son bras nu ramené sur ses cheveux.

PREMIÈRE PARTIE

I

Lucien Trénis, ajourné l'hiver précédent, devait se représenter devant le conseil de revision.

Il s'éveilla triste, cette corvée lui gâtant la journée. Il éprouvait pour les actes collectifs de la vie un éloignement maladif. La foule l'oppressait. Un enterrement, un mariage, l'atmosphère d'un bal ou l'électricité d'une salle de théâtre surexcitaient ses nerfs à l'excès.

Il craignit l'épreuve. Dans une des immenses salles du palais de l'Industrie, la Loi, en gendarme, le saisissait. Désormais il ne s'appartiendrait plus. Nu comme au jour de sa naissance, on allait mesurer son corps, palper ses membres. Il ne serait plus un être de luxe et de sélection, mais, marqué d'un chiffre pour la boucherie, une des mille bêtes fauves de la guerre, toujours menaçante, possible demain.

Qu'elle éclatât, il partirait. Peut-être alors *la Marseillaise*, qu'il jugeait vulgaire, s'enflerait-elle d'un souffle sacré. Il marcherait d'un pas rythmé, emporté par un torrent d'épaules. Sous le feu, il se battrait

bien comme un autre. Les Trénis n'étaient point lâches, témoin son grand-oncle de Boisfort et son père, tués l'un à Sébastopol, l'autre à Gravelotte.

Mais l'ennui du service militaire, la corvée des démarches, l'employé grincheux de la mairie, voilà ce qui le hantait. Puis, la pudeur d'affronter tant de jeunes gens, les uns ironiques, les autres brutaux, comme au collège, les soirs de rentrée, si pénibles pour le nouveau.

Conscient d'être resté, à la veille de ses vingt-trois ans, un enfant de rêve et de solitude, orgueilleux et timide, sachant mal affronter les êtres et les choses, était-ce pour se donner courage et s'affirmer homme, qu'il avait fait de cette nuit une voluptueuse aventure? En amenant dans sa chambre l'étrangère blonde qui dormait si paisiblement, dans son lit, quelle compensation puérile, quelle protestation hardie avait-il cherchées dans les baisers de cette jolie personne, modèle à ses heures, Mary Burns, pour les initiés Manon?

Le nom lui parut joli, et il appela, doucement :

- Manon!

Elle ne bougea point. Elle tenait son bras nu ramené sur ses cheveux de soie claire, qu'elle avait tressés pour la nuit en une natte d'enfant. Dans le jour filtré des rideaux, l'ovale de son visage s'allongeait sur l'oreiller. De l'ombre baignait le creux de ses paupières, le coin de sa bouche ; une petite oreille, d'une fraîcheur de nacre, se détachait. La gorge délicate se soulevait avec une lenteur paisible, une ondulation profonde comme celle de la mer, dont elle rappelait la puissance mystérieuse et le soupir très doux. Penché sur cette poitrine, il y regardait naître et mourir le flux et le reflux de la vie.

— Manon! dit-il encore.

Elle lui échappait, aveugle et sourde, inoffensive et inquiétante, dans le mystère endormi de l'être. Il l'avait vue pour la première fois chez le peintre Symore, un ami de collège. Elle posait, les épaules et la gorge découvertes. Symore la traitait en camarade, d'un tutoiement dont la familiarité n'avait rien d'exclusif et de jaloux.

« Non! non! déclarait-il depuis, la place est libre et si le cœur t'en dit?... »

Certes! Un dîner offert à propos, une soirée au cirque, prolongée dans une brasserie pseudo-littéraire, quatre ou cinq rencontres, assez pour s'éprendre d'une passade, et amener la jeune femme à un de ces jolis abandons qui ont la saveur d'un fruit croqué sur la grande route : voilà comment Manon, retrouvant la veille, au café, Lucien, en compagnie du gros Carbon, lui avait souri tendrement et, cédant à ses prières, avec cette franchise qui tenait lieu chez elle de vertu, lui avait fait la grâce de le suivre, docile amie d'un bonheur qui n'engageait pas l'avenir.

D'y penser, cette facile victoire exaltait son amour-propre. Il vouait à Manon la reconnaissance attendrie qu'on doit à une charité spontanée, et que rien de vil n'entache. Car, affranchie par la libéralité d'un ancien amant, mort d'une affection de poitrine, à Biskra, elle ne dépendait que d'elle-même, et de ses caprices. Et la voluptueuse nuit, au clair de lune de la veilleuse, lui revint, chaude aux lèvres comme un parfum de sucre et de gingembre, sans cette honte qui suit, d'ordinaire, les ivresses des sens. Elle avait, en effet, gardé une noblesse de lignes, et le charme souverain de la beauté, qui subsiste par delà l'oubli de la pudeur et le désordre de la volupté. Pourquoi ressentait-il ce malaise?

Inassouvissement du cœur, déception du désir, regret de n'avoir pu, bras liés et visage contre visage, pénétrer l'inconnu de cette âme, descendre au fond de l'eau magique de ces yeux verts ; ou bien, jalousie absurde, en songeant à tous ceux qu'elle avait reflétés, penchés comme lui et inquiets du même trouble, dans le miroir de ses prunelles? Simplement, ce sommeil persistant le choquait-il comme un acte de sans-gêne, presque une impudeur? Il ne sut, touché peu à peu d'une pitié protectrice, retenant son souffle pour ne pas disperser le refuge fragile, les limbes où flottait cette âme.

Sans bruit, dans son cabinet de toilette, il se douchait d'eau glaciale, avec un secret orgueil à raidir ses membres jeunes. Le gant de crin rougit sa peau ; il respira, léger, un

sang fluide au cœur. Ses poings, levés en haltères, frappèrent sa poitrine, qui sonna. Il jouit à se découvrir des réserves de force et de santé, malgré sa délicatesse dont on s'inquiétait parfois. La faim joyeuse criait en lui. Une clef tourna dans la serrure. Drapé d'un peignoir, il courut au-devant de Nanische, la vieille nourrice alsacienne qui, depuis vingt-deux ans, les servait, sa mère, son grand-père et lui.

— Chut, dit-il.

Elle tenait en main le plateau du déjeuner et, oppressée par son asthme, reprenait haleine après quatre étages et un dédale de corridors ; car Mme Trénis habitait au premier, et Lucien, avide d'indépendance, depuis six mois occupait, sur la façade opposée, un atelier sous les toits. La bâtisse aussi vaste qu'une caserne, des escaliers différents, et la tolérance des concierges gagnés par Nanische, lui permettaient de risquer avec précaution cette introduction furtive d'une amie. Ce qui, fréquent, eût été d'une inconvenance grossière, restait ainsi une frasque de jeunesse que Mme Trénis ignorait et que Nanische, indulgente au fond, traitait avec une indignation boudeuse.

Il déclara :

— Tu vas me monter une autre tasse de chocolat !

Elle comprit. Ses gros sourcils se froncèrent, toute sa figure de pomme jaune et rose se plissa :

— Oses-tu ? fit-elle.

Et dans une velléité de résistance qui rendait plus dur son accent d'Alsace :

— *Che* n'apporterai pas d'autre tasse.

— Eh bien, je ne déjeunerai pas.

Elle entra vraiment en colère, le toisa de ses yeux gris. Ne trouvant rien à répliquer, elle murmura : « Si c'est possible ! » et tourna les talons.

Lucien l'entendit tousser en s'éloignant, et fut ému, sachant qu'elle pliait. Il se reprocha le ton de sa réponse, revit le dos humble s'enfoncer dans l'escalier. Il fallait qu'elle l'aimât bien, pour servir ainsi ses « Maries Poupées », comme elle les appelait d'un terme méprisant, nuancé de bonhomie !

Il achevait de s'habiller, quand elle revint, avec un second bol et des rôties.

— Merci, Nanische, tu es gentille.

Elle bougonna :

— Elle dort donc, la princesse ? C'est-il celle de la dernière fois ?

La curiosité lui revenait, bon signe ! La curiosité, grand aiguillon et distraction suprême, dans la vie terne des pauvres gens, seul défaut de la servante et qui, chez elle, n'était pas une bassesse, mais une forme aiguë de l'intérêt qu'elle portait à ses maîtres. Lucien ne s'y trompa pas et dit, à mi-voix :

— Elle est bien plus belle !

— Ah ! fit Nanische, mi-sceptique, mi-railleuse, satisfaite pourtant, par amour-propre pour lui.

Mais sursautant :

— Chut, dit-il.

— Et si ta mère savait ça ! Tu n'as pas de honte ?

— Tiens, fit-il en rapportant de la

chambre, après un court pourparler avec Manon réveillée, les bottines et la robe afin qu'on les brossât. Nanische inspecta les semelles fines, le volant de la jupe. Cet examen la rassura. Elle passait sur l'étoffe ses doigts rudes, en hochant la tête d'un air si parlant, qu'il crut l'entendre dire, avec cette naïveté du peuple qui avait tant de saveur dans sa bouche :

« Ce n'est pas moi qui aurai jamais des nippes comme cela ! »

Puis, avec son grand juron de colère :

« Et je n'en voudrais *sacremant* pas ! quand le fils du roi me les donnerait ! »

Enfin, pitoyable :

« Les pauvres poupées, il faut bien tout de même qu'elles aient ce plaisir ! »



Elle sourit au déjeuner, qu'il disposait sur un guéridon.

Et là-dessus, se détendant comme un ressort, encore rageuse du chocolat imposé :

— Pourquoi l'as-tu demandé, si on ne le *manche* pas ?

Lucien rentra dans la chambre. Manon, assise, regardait autour d'elle. Ses yeux, pareils à de pâles émeraudes, foncées à l'ombre et claires au soleil, suivaient chacun de ses gestes, tandis que son visage gardait une indolence réfléchie. Elle sourit au déjeuner, qu'il disposait sur un guéridon, but à la tasse ; le pain grillé craquait sous ses dents ; et, ce faisant, elle prenait une expression nouvelle, de grâce enfantine et animale. Alors il se rappela comme elle avait peu parlé. Son silence expressif et le jeu de sa physionomie étaient son plus grand prestige. Qu'eût-elle dit, d'ailleurs, qui n'eût paru banal ?

Le silence pourtant pesait. A qui, à quoi pensait-elle ? Il y avait de la malice dans son sourire de Joconde, une douceur aimable dans ses mouvements, mais les beaux yeux demeuraient impénétrables. Fermée dans le sommeil, elle restait aussi énigmatique, maintenant qu'elle le regardait fixement. Regrettait-elle ? Se reprenait-elle déjà ? Il la perçut distante et, bien qu'à portée de son étreinte, séparée de ces quelques heures qui avaient consommé entre eux l'échange subtil et irrévocable.

Des mots tendres aux lèvres, il hésitait à employer le *vous* ou le *tu*. Ce dernier, symbole d'intimité dernière, convenait-il encore ?

Il lui sembla plus délicat de ne pas imposer cette marque de familiarité satisfaite à l'étrangère. Car décidément c'était bien une étrangère, au point qu'il éprouvait le besoin de s'affirmer son bonheur trop court. Il se revoyait, assis en face d'elle, sous les globes de lumière blanche du café. Tandis qu'elle le regardait, il sentait l'ivresse douce et subite d'un vin l'envahir. Sourires, vagues paroles, puis leur retour par la nuit gelée, sous les étoiles scintillantes. Il la

uppliait : alors, leur montée à pas de velours dans le noir de l'escalier, et là-haut, la veilleuse éclairant le lit, le premier long baiser et la nuit délicieuse.

Tout cela, il ne l'avait pas rêvé, pourtant ?

II

Dès qu'il l'eut mise en fiacre et se fut dirigé vers le palais de l'Industrie, la corvée le lancina de nouveau, en rage de dents.

Une bise aigre soufflait. Dans les avenues sèches et râpeuses, les cailloux perçaient le sol, les angles des trottoirs semblaient plus coupants, les arbres hérissaient mille petites griffes noires. Partout, l'hiver hargneux ! Lucien, rétréci dans un paletot, regretta sa pelisse de fourrure, qu'il n'avait pas mise pour ne pas attirer l'attention, et qui l'eût enveloppé d'une si bonne tiédeur.

Des jeunes gens se hâtaient, dans la même direction. Un petit ouvrier à casquette, des garçons bouchers en complet noir et chapeau melon, des employés corrects. Arrivé devant le palais, dont la froide toiture de verre avait l'éclat du gel, il ne put s'empêcher de songer aux Expositions qui tour à tour s'étalaient dans les salles baignées d'un jour d'aquarium, au Concours hippique, avec ses beaux chevaux, au Salon, avec ses statues et ses toiles nues. N'était-ce pas une exposition encore, devant le conseil de revision, ce défilé de tableaux vivants, d'animaux gras ?

Il entrait, par une porte désignée sur les grandes affiches blanches des murs, quand deux gendarmes, au seuil, le tirèrent violemment en arrière, afin de laisser passer un capitaine qu'il précédait, sans s'en douter.

— Non, non ! protesta l'officier, gêné par ce zèle brutal, et qui prit les devants, en saluant.

Lâché par les énormes mains gantées de daim, Lucien suivit. Son cœur avait bondi, de révolte irréfléchie. Etre happé par ces rudes chiens de garde, et ne pouvoir rien dire !

— Pas par là ! dit un sergent bourru.

Le ton de l'homme l'irrita. Toute son in-



Le premier long baiser.

dépendance se raidit contre la contrainte qui le jugulait, avant qu'il eût rien fait de mal.

Il entra dans une très vaste salle, fourmillante. Un bourdonnement l'emplissait. Au fond, sur une estrade que dominait une République entourée de drapeaux, des hommes, pareils à des examinateurs ou à des juges, se tenaient assis derrière une table verte. La poitrine chamarrée d'un général



Deux gendarmes le tirèrent en arrière.

scintillait d'or, non loin d'une tunique galonnée d'argent ; et des ceintures tricolores cerclaient les gros ventres d'officiers municipaux.

Peu à peu s'établit un lourd silence d'élément, qui était fait d'imperceptibles craquements, de respirations confuses, du froissement de centaines d'êtres tassés, un silence que traversaient des toux et des éternuements, le coup de clairon d'un nez dans un mouchoir. Un rire, tout à coup, faisait onduler un groupe d'épaules, une curiosité dressait des têtes que suivaient immédiatement d'autres têtes, des ondes électriques parcouraient en tous sens cette foule compacte, ramenée à une gaieté fébrile de gamins.

Tous les visages marquaient l'attente. Des gens qui ne se connaissaient pas éprouvaient le besoin de se confier entre eux. Le peuple dominait.

Lucien, auquel personne ne faisait attention, se sentait perdu, au milieu de gaillards noueux, à faces rougeaudes. De-ci, de-là, il remarquait les yeux fatigués d'un adolescent pauvre, la mauvaise graisse d'un poussah, le nez astucieux d'un juif. Un boiteux, à l'extrémité d'un rang, accentuait le déhanchement de son corps ; un masque lie de vin ricanait. Mais c'était l'exception : la force et l'allégresse fruste l'emportaient partout, larges épaules, biceps gonflés. Au-dessus de la masse émergeait un géant barbu, croisant paisiblement ses bras. Seul, un nain, à côté de Lucien, s'agitait convulsivement, enragé de ne rien voir ; et ses coudes pointus agaçaient, comme une agression voulue.

On appelait les noms. Il y en avait de saugrenus, qu'un brouhaha soulignait. Déjà des conscrits défilaient nus. On s'égayait de l'aisance des uns, qui bondissaient sur le tremplin, de l'embarras des autres, qui cherchaient la porte pour s'en aller.

— Silence ! grondaient les gendarmes, et le défilé interminable continuait : des grands, des petits, des gars velus comme des boucs, des profils de mouton, des mufles de bœuf, et dans cette chair de toutes provenances, des corps robustes apparaissaient roses de sang, à côté d'éphèbes d'une pâleur de cire.

Excédé, Lucien sentait s'appesantir sur lui une puissance morne. La monotonie des appels l'hébétait. Il songeait seulement que, dans une heure ou deux, il serait libre. Rien d'autre en sa pensée, sinon un regret très vague de Manon envolée, lointaine, et un détachement des choses qu'il aimait le plus, son logement de garçon, ses livres, ses bibelots. Il lui semblait qu'il n'en jouirait plus avec plaisir, comme s'il allait partir immédiatement pour la guerre, ou comme

si ces biens d'intimité délicate lui paraissaient écrasés, piétinés par la botte forte du gendarme qui, en le contenant de son plastron bombé, personnifiait la rigueur de l'obligation militaire. Il bâilla férocement. L'atmosphère d'étable l'engourdissait. Et, pris d'un soupçon de nausée, il envia un individu qui saignait du nez, et qu'on envoya se laver à la fontaine.

Son tour approchait.

On le prit par le bras. Pressé entre deux barrières, il subit le contre-appel d'un adjudant encombré de listes. Des gendarmes, à l'entrée d'un enclos de planches, le retinrent, puis le poussèrent.

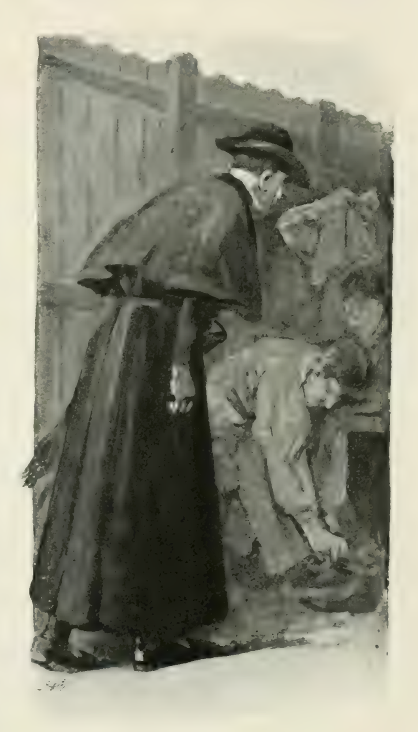
Une douzaine de jeunes gens se dévêtaient ou se rhabillaient, le long des bancs. A côté de lui, un séminariste blême, avec une inquiète componction, roulait pudiquement son linge en paquet. Un apprenti serrurier, aux doigts écrasés en spatules, ouvrait des yeux énormes. Un voyou, pareil à une grenouille, se disloquait avec une envie de faire la cabriole, que refréna l'œil torve d'un brigadier. Un homme maladif, à côtes d'ascète, regardait Lucien qui, tout à coup, sous ce regard, éprouva un dégoût du corps humain, dont cependant il était fier pour son propre compte, et qu'il jugeait beau, dans sa fermeté musclée et sa rondeur lisse. On l'appelait. Il grimpa des échelons, l'aspérité du bois lui racla les pieds. Il était sur l'estrade.

Il eut l'impression de figurer sur un théâtre : à ses mouvements gauches correspondaient une lucidité aiguë et un sens très vif du grotesque. Une patte d'ours tomba sur son épaule ; on le calait sous une toise, dont la marque riva son crâne. Autre main mise : le médecin militaire, une serviette pendue à sa boutonnière, et s'essuyant les doigts d'un air dégoûté, le palpait, l'auscultait, lui ouvrait la bouche. — Pas d'infirmités ?

— Bon pour le service !

Il tourna les talons, emportant la vision de la table verte, des fonctionnaires ennuyés. Il se rhabillait en hâte, avec un inexprimable soulagement.

Un instant, il avait espéré qu'on lui trouverait un cas de réforme. Mais déjà, repoussant ce souhait lâche, il se retrouvait, avec un plaisir physique, dans les vêtements familiers qui lui restituaient la personnalité dont il avait dû se dépouiller. Le séminariste rentrait dans l'enclos, extrêmement rouge, bien vite enfilait sa chemise, en



Une douzaine de jeunes gens se dévêtaient ou se rhabillaient.

tournant le dos. Le voyou dégringola, d'un saut de grenouille, les échelons. Et l'ascète reparut, la main sur son cœur qui haletait : on venait de le réformer.

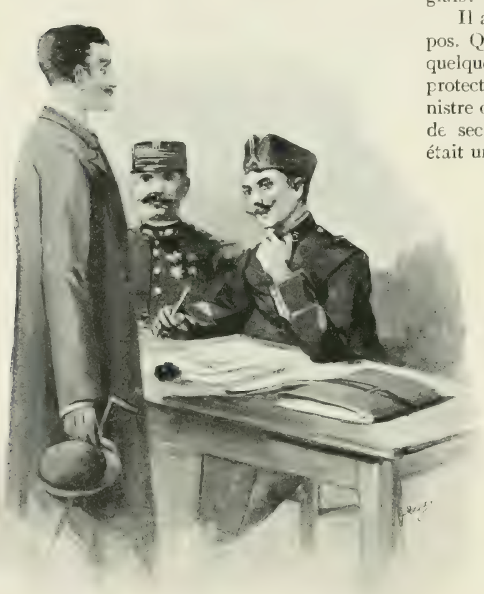
— Par où s'en va-t-on ? demandait déjà Lucien.

Mais il dut défiler devant le commandant de recrutement, assis dans une salle à

part. Grognon, il soufflait dans ses moustaches, en toisant les conscrits et en leur demandant :

— Montez-vous à cheval? Savez-vous conduire?

Près de lui, un sergent, yeux clairs et jolie moustache, prenait le signalement de chaque individu, en le dévisageant avec un demi-sourire. Lucien s'entendit attribuer : une taille moyenne, un visage ovale, des yeux gris, des cheveux châtains. Signe particulier : aucun.



Lucien s'entendit attribuer : une taille moyenne...

Quel ouf! il poussa! Devant la porte du palais, des camelots l'assaillirent, le sommant d'acheter ces papiers coloriés et ces cocardes de rubans que les conscrits épinglent à leurs chapeaux. Il en vit qui, par bandes, escaladaient des voitures, décoraient le cocher d'un emblème tricolore, et saluaient les passants en vociférant, un bras en l'air, *la Marseillaise*.

III

— Hé! Trénis! Que fais-tu?

Le gros Carbon le hélait. Il sortait de la Chambre des députés, gonflé d'importance, un ample portefeuille sous le bras.

— Tu déjeunes avec moi? Au café Anglais? Prenons un fiacre!

Il avait cette manie d'inviter à tout propos. Quitte à se dérober, il offrait toujours quelque chose, depuis sa bourse jusqu'à la protection de son oncle Chartreux, le ministre des Travaux publics, auquel il servait de secrétaire. Le moins qu'il fît miroiter était une loge à l'Opéra qui, en cas de convoitise, se transformait en billet d'entrée aux Folies-Bergère, ou à la Chambre. Les naïfs s'y laissaient prendre. Lucien, qui le connaissait, fut dupe, parce qu'il avait grand'faim. Il commandait d'avance une tranche de saumon sauce verte et des côtelettes d'agneau purée Soubise, quand Carbon, consultant sa montre, joua la contrariété.

— Sapristi! Il est plus tard que je ne pensais. Le patron m'attend! Si tu veux, mangeons sur le pouce un morceau en face du ministère, chez Huchebœuf?

C'était un marchand de vin infâme, qui nourrissait les petits employés. Lucien comprit : Carbon réalisait une notable économie. Quelle nécessité de se ruiner pour un ami dont on n'attendait rien?

— Non, non, fit-il, si tu es pressé. Ce sera pour une autre fois.

— C'est cela, quel jour veux-tu? Samedi? lundi?

Et détournant la conversation :

— Accompagne-moi un peu, nous causerons.

Il était de ces égoïstes féroces qui, ayant

horreur de la solitude, se font reconduire à l'autre bout de Paris, et là, d'une brève poignée de main, se débarrassent du malheureux qu'ils ont, de rue en rue, attiré par l'appât de leur fausse cordialité. Lucien l'escorta, pour parler de Manon. Carbon salua quelqu'un qui filait sur l'impériale d'un tramway : c'était son quatrième coup de chapeau.

— Tarpin-Malus, le sénateur.

Et il ramena les yeux vers son portefeuille, ne désespérant pas d'être quelque jour, lui aussi, le monsieur qu'on salue ; il loucha même avec complaisance sur sa boutonnière, que fleurissaient le ruban académique et l'ordre du Nicham. Mais une femme très élégante les dépassait : elle lui arracha un compliment cru, qui sauta de sa bouche comme un gros crapaud dans la boue. Lucien sursauta, et la femme rougit, flattée peut-être, car guettant les voitures, sur le point de traverser la chaussée, elle se retourna pour voir ce crocheteur bien mis, qui venait de l'insulter. Cette hure de suif aux poils roux ne lui déplut sans doute pas, car elle esquissa une moue fugitive qui fit déclarer à Carbon, d'un ton de regret :

— C'est dommage, mais je n'ai pas le temps !...

Et sentant qu'il scandalisait :

— C'est qu'il y a des femmes qu'on prend avec du sucre, mon bon. D'autres préfèrent le caviar. Le tout est d'avoir l'œil !

Il l'avait. Certaines de ses bonnes fortunes stupéfiaient. Comment des femmes délicates, tout au moins d'apparence, pouvaient-elles s'éprendre de la sereine goujaterie du sire ; par quelle perversité d'oreille goûtaient-elles ses propos, alors que Lucien, un homme, et sans pruderie, était constamment froissé, et ne pardonnait à Carbon que par lâcheté, en faveur d'une camaraderie de trois ans, à l'Ecole de droit et dans les brasseries du boulevard Saint-Michel ?

N'importe, parler avec lui de Manon, à présent, l'eût choqué. Mais l'autre, si bavard, n'en souffla mot. Réduit la veille au rôle désobligeant de comparse, la préférence accordée par la jeune femme à son ami l'avait piqué. Il enviait encore Lucien en y songeant, de même qu'il l'enviait pour son existence facile, l'air dégagé dont il traversait la vie, plein d'espoirs et d'illusions, alors que lui se consumait en ambitions pratiques et médiocres.

— Adieu, fit-il, à un de ces jours.

Et avant de rentrer au ministère, il se



Elle se retourna pour voir ce crocheteur bien mis.

glissa chez un pâtissier, où il dut déjeuner d'un sandwich et d'un verre d'eau.

Saumon sauce verte, purée Soubise, garçons noirs évoluant comme des clowns autour des petites tables de neige ! Misérable Carbon, avec son café Anglais ! Y manger seul, d'autre part, eût été chose triste, dont il ne fut pas même tenté. Si Manon était là, encore !

Elle lui manqua du coup, extrêmement. Il avait faim, mais faim d'elle aussi. Et il souhaita de toutes ses forces le merveilleux, le féerique hasard qui l'amènerait à l'instant. Que de fois il avait rêvé ainsi la surprise, l'aventure, l'héritage, tout ce qui est

trop beau pour se réaliser, le prodige qu'est pour le vagabond la pièce d'or luisant dans le ruisseau.

Un vieil homme, rencogné sous une porte



— Ah ! vous placez bien vos charités.

cochère, le regardait venir, d'un air humble et sournois. Sillonnée par mille petites rides sales, sa tête, aplatie sous un chapeau trop grand, rentrait dans ses épaules gibbeuses ; il tendit la main, tandis que ses yeux, divergents, épiaient les sergents de ville. Lucien passait sans rien donner, flairant une de ces pauvretés louches qui rapportent plus qu'un bon métier :

— Ayez pitié de moi, je n'ai rien mangé depuis deux jours !...

C'était vrai, pourtant ! Des êtres semblables à lui ne mangeaient pas à leur faim. Quel crime et quel remords pour les riches ! Il eut honte du misérable sang-froid avec lequel il passait, volontairement distrait, devant ces loques humaines. Sait-on jamais, d'ailleurs, à qui l'on a affaire? Dans le doute...

Un demi-tour ! Il glissait une pièce blanche dans la main noire. Aussitôt le maigre masque s'épanouissait, montrait la face béate d'un de ces pauvres, gras comme des chiens nourris d'eau de vaisselle. Ce ne fut qu'un éclair. Les traits se tiraillèrent, et plus nasillard, l'homme gémit :

— Oh ! merci bien, mon bon monsieur. Le bon Dieu et la sainte Vierge vous le rendent !

— Comptez là-dessus ! fit une voix sarcastique.

Et Lucien se trouva en face d'un individu grand et sec, jeune encore, tout en noir, qui, sortant de la maison, avait surpris son aumône.

— Tiens, c'est vous, docteur?

Michel Favas, médecin à l'hôpital Necker, avait hérité de la fortune et de la clientèle de son oncle, le docteur Lucret-Favas, un des grands praticiens du faubourg Saint-Germain. C'est à ce titre que, depuis la mort du vieillard, qui comptait les Trénis au nombre de ses anciens clients, il entretenait avec eux des relations suivies, et soignait le grand-père, M. de Vertsève, affligé de rhumatismes aigus.

La sympathie que toute la famille portait au jeune docteur s'attendrissait de la pitié due à la perte affreuse qu'il avait faite, trois mois auparavant : sa femme et ses deux petits enfants, enlevés en huit jours par la diphtérie. Son désespoir avait fait craindre pour sa vie et pour sa raison. Sa profession absorbante, par bonheur, l'avait repris. De tout temps, il avait inspiré à Lucien un intérêt très vif, joint à cette contrainte qu'inspirent les tempéraments autoritaires, un ton décisif et un perçant regard.

— Ah ! vous placez bien vos charités, fit-il en ricanant. Tenez, votre homme est déjà parti. Gageons qu'il va faire un bon déjeuner d'huîtres et de vin blanc. Car je

le reconnais, le gaillard, il m'a passé par les mains à l'hôpital, et j'ai une mémoire qui ne pardonne pas. Maintenant, il mendie sous les portes. Autrefois, il se faisait écraser dans la rue.

— Vous dites?

— Je dis : il se faisait écraser. Métier lucratif! Un pauvre vieux traverse d'un air effaré le boulevard, au moment où une voiture de maître arrive grand train : il perd la tête et se jette sous les pieds des chevaux. Clameurs de la foule, procès-verbal, transport chez le pharmacien, lésions internes, forte indemnité. S'il a la chance d'avoir une fracture c'est une rente pour la vie. J'en ai attrapé un comme cela, qui n'a plus recommencé. J'étais convaincu qu'il n'avait rien, j'ai feint de croire à l'urgence d'une opération terrible. Il a tenu bon jusqu'à l'amphithéâtre, mais quand il a vu chloroformer deux ou trois patients, et gicler le sang sous les couteaux, il a tout avoué. Où allez-vous?

— Déjeuner n'importe où, fit Lucien. Je viens de passer devant le conseil de revision, ce qui a duré fort longtemps.

— Déjeunons ensemble alors, dit Favas, si pourtant ma misanthropie ne vous fait pas peur. Mais restons dans le quartier, car je veux voir un ami, un jeune sculpteur de grand talent, dont vous ne connaissez sans doute pas les œuvres, ni même le nom : Martial Guépratte?

— Non, dit Lucien, avec un geste qui s'excusait.

— Allons chez Poulard. Mon ami habite rue du Moulin-de-Beurre.

Chemin faisant, Lucien racontait ses impressions désagréables, le contact grouillant, la poigne des gendarmes.

Acerbe, Favas dit :

— Et pourquoi pas? Quels égards voulez-vous qu'on ait pour vous? A quel titre? Est-ce qu'un artiste comme Guépratte, qui



— ... Mais quand il a vu chloroformer deux ou trois patients, il a tout avoué.

donne des promesses de génie, n'aurait pas été condamné à faire un piètre soldat, à s'abrutir trois ans dans une caserne, si par bonheur on ne lui avait reconnu un cas de réforme?

Il haussa les épaules :

— Démocratie stupide, tout le monde électeur, jusqu'aux crétins et aux goitreux,

tout le monde soldat, même les prêtres ! Ah ! ce sera beau, la guerre de demain : ces troupeaux qui lâcheront pied, écrasés par un ennemi invisible, ces multitudes si compactes qu'elles crèveront de faim, dans l'impossibilité de se nourrir. D'ailleurs, qu'importe ! puisque la mort est la loi sacrée ! mourir pour mourir...

Un découragement amer, et qui partait du plus profond, décomposa son visage. Il dit, sans lien apparent :

— Tenez, une des choses les plus pénibles de mon métier, et sur laquelle je ne puis me blaser, c'est l'impuissance de mes ressources contre la maladie et la souffrance. Tous les matins, par ce froid rigoureux, c'est une queue de pauvres gens à la porte de l'hôpital, une rangée de regards fiévreux qui implorent le lit blanc, le pain blanc, l'asile ; des femmes, des vieux, des enfants. Et je suis forcé de faire un choix — si restreint ! — moi qui voudrais leur ouvrir à tous grandes les portes ! Il y en a de trop malades, et ceux-là, qui auraient le plus besoin de mourir en paix, je n'ai pas le droit de les accueillir, les demi-malades non plus, ils voleraient la place des autres. Je ne puis admettre que ceux dont la constitution est assez atteinte pour exiger des soins, assez résistante pour offrir des chances de guérison. Les autres !...

Il allongeait le pas, et Lucien sentait que le plus noir était ce qu'il ne disait pas, les ténèbres dans lesquelles il tâtonnait avec ce bistouri au cœur, la douce femme, les chers petits qu'il n'avait pu sauver, et que la mort bête et scélérate avait volés, arrachés à ses efforts éperdus.

Ils déjeunaient dans l'arrière-salle du cabaret.

A l'entrée, derrière le comptoir, le père Poulard, un bloc de viande, surmonté d'une tête phénoménale, avec une trompe et des yeux fins d'éléphant, servait chopine aux ouvriers. Une salle venait ensuite, où les petites gens du quartier déjeunaient. Dans la pièce du fond, n'entraient que les privilégiés auxquels il clignait de l'œil. Il criait : « Madame Poulard ! » et quand, non moins énorme que lui, elle avait émergé du sous-sol, il allait serrer la main à ses hôtes et leur soumettre le menu.

Peu de restaurants de luxe étaient aussi bien assortis que le sien en poissons, pâtés de gibier, primeurs. Son café était célèbre parmi les gourmets. Et au lieu d'être harcelé par un garçon déplaisant, on voyait paraître la fille de la maison, Mlle Eugénie, une rousse au teint de lait imperceptiblement bleuté, aux yeux pâles, toute légère dans sa robe que relevaient les fanfreluches d'un tablier à bavette. Les peintres et les sculpteurs de Montparnasse la connaissaient bien, et on la proclamait honnête ; du moins on ne lui savait pas d'amourette.

— Ah ! vous n'étiez jamais venu chez Poulard ! dit le docteur, qui expliquait les mérites de ce singulier cabaret et conseillait des pieds de mouton au blanc, une renommée de l'établissement. Alors Lucien s'avisa que Favas ne mangeait ni viande ni poisson, faisait maigre.

— Ne faites pas attention, je suis en train de devenir végétarien. Depuis plusieurs semaines, la viande me lève le cœur. Le meurtre des bêtes innocentes, l'idée que je me nourrissais de cadavres m'a tout à coup paru un acte immonde, oui, sauvage et immonde, fit-il en élevant la voix. Avez-vous jamais regardé brouter les moutons, regardé leurs yeux si doux, si vagues ? Et les grands bœufs pâles, dans les interminables convois des trains, passant leurs mufles aux barreaux ? Du reste — il haussa les épaules — je suis persuadé, contrairement à la généralité de mes confrères, que la viande n'est nullement nécessaire à l'homme, et qu'on s'alimente aussi sainement, sinon mieux, de laitage et de légumes !

Il disait cela de sa voix coupante, en regardant, avec un froncement de narines, la tranche de filet saignante que l'on venait d'apporter. Cette fois encore, il dépassait, en irritation, la note juste ; et Lucien, même s'il s'était senti porté à partager ses opinions, eût éprouvé, devant cet accent absolu, l'envie de le contredire. Cependant, il le savait bien, ce n'était pas à lui qu'en avait l'humeur souffrante du médecin ; et il s'en convainquit, ému, rien qu'à la façon lasse dont il le voyait piquer des bribes dans son

assiette, sans pouvoir les porter à sa bouche.

Le silence était tombé. Favas, appuyé sur un coude, se laissait aller à une rêverie si douloureuse et si profonde, que Mlle Eugénie n'osa la troubler. Interprétant le regard, bien indécis pourtant, que lui jeta Lucien, elle se retira d'un pas léger, gracieusement. Un long instant coula, pendant lequel ils regardèrent tous deux courir des mouches sur la nappe, attentifs à leurs ailes de gaze, à leur corselet noir et brun, à leurs pattes en scie fine. Favas rabattit son bras, elles s'envolèrent

Il commanda brusquement le dessert, d'un ton d'autorité qui peina Lucien ; il voyait bien que le veuf, sans s'en douter, cédait à un accès de misogynie, souffrait de la présence de la jeune fille, évitait de la regarder lorsqu'elle penchait entre eux sa ronde petite poitrine.

— Du café ! dit-il.

Un immense découragement nageait dans ses yeux noirs ; ils prenaient une tristesse d'encre, un noir funéraire.

— Accompagnez-moi chez Guépratte, demanda-t-il. Vous verrez de belles choses, et je sens que je n'aurais pas le courage d'y aller seul.

Il dardait son couteau à dessert contre son pouce, et faisait ployer la lame d'acier, très coupante. Il la regardait avec une tendresse absorbée. Sans savoir de quoi, Lucien eut peur. Il insinua :

— Vous n'avez pas goûté ce gorgonzola, il est excellent.

— Non, dit Favas, c'est de la vie désorganisée, de la corruption.

Et cette fois encore, sans enchaînement visible :

— Ah ! que certains jours mon métier me fait horreur ! Je voudrais me fuir et le fuir, fuir le sang, le pus, la chair malade. Et ne pouvoir guérir, et ne rien savoir !... Allons-nous-en !

Le père Poulard fit l'addition sur une ardoise. Ils sortirent.

IV

— C'est là !

On se serait cru hors Paris.

Entre une vacherie et un cabaret borgne, peint d'un affreux rouge, une remise tenait



FAVAS, FAUTE DE SONNETTE, FRAPPAIT A LA PORTE.

le fond de la cour d'une maison lépreuse, que défendaient une concierge et une marmaille dont le teint s'écaillait sous une sorte de gale bizarre. Derrière les fenêtres glauques, de rares faces transparaissaient noyées. A l'angle de la cour, une bande de terre, plantée de vieux arbres crevassés, s'allongeait entre deux murs, si étroite qu'elle inquiétait, comme une gageure absurde.

L'endroit exhalait une odeur de pierre gâtée, d'eau triste.

Favas, faute de sonnette, frappait à la porte de la remise, puis à une autre plus petite, qui donnait contre un poulailler. Sachant que le sculpteur n'ouvrait pas toujours, il le héla de toutes ses forces, en se nommant.

Au bout d'un moment, la porte lourde s'ouvrit, et, dans l'entre-bâillement, Martial Guépratte surgit, mince, d'une distinction de race en ses habits d'ouvrier, la figure jaune et tourmentée, peu de barbe, et d'admirables yeux dévorés de fièvre, qui clignaient au grand jour. Tout son visage portait l'expression du rêve ardent dont on venait de le réveiller. Interrompu en plein effort d'âme, il balbutiait, en introduisant gauchement les visiteurs, non sans avoir jeté un regard méfiant sur l'étranger.

Lucien surprit ce regard et s'en voulut d'être venu là, en intrus, sans titre que son goût vif pour les arts et ses essais de peinture, vanité puérile d'amateur.

L'atelier le frappait par sa nudité sévère ; à peine un divan d'où jaillissait le crin, un fauteuil boiteux, quelques livres, de grands moulages blancs. La chaleur d'un poêle luttait en vain contre l'humidité des murs.

Il leva les yeux. Sur un échafaudage en l'air, une jeune femme, en sarrau gris, achevait la statue en pied d'un homme nu, fendu dans un élan de lutte et brandissant un épieu. Au bout du pont de planches, le modèle, bel Italien à peau brune, indiquait cette pose, campé dans le même écartement de jambes. Son sourire affichait on ne sait quoi de servile et de satisfait, comme un orgueil à être vu, posant pour cette jeune fille. Car ce devait être plutôt une jeune fille, à la façon hautaine dont elle abaissa, vers les nouveaux venus, un visage mat, très beau, à nez épais de Slave. Elle leur avait lancé le froncement de sourcils olympien d'une artiste en crise de travail, qui craint qu'on la dérange ; et elle le laissait bien voir, à la façon dont elle reprit sa tâche, le dos tourné. De sa nuque raide, casquée de cheveux de lin, s'échappaient, seule faiblesse et seul abandon de sa tenue, quelques frisons rebelles, sur un cou de Minerve.

Guépratte parlait. Elle était singulière, cette voix, enfantine et absolue, avec de soudaines chutes, comme s'il éprouvait une lassitude à s'exprimer. Et tout à coup l'accentuation s'élevait, nette et vibrante. En certaines émotions, quelque chose d'étrangement fêlé prenait le cœur. Son masque, torpeur et torpille, correspondait à la vie parlante de ses yeux, tantôt éteints et tantôt flamboyants. Ses mouvements avaient la même langueur et les mêmes soubresauts de fièvre ; et Lucien étonné, séduit, sentait là quelqu'un de rare.

Mais le sculpteur s'interrompit pour congédier, au fond de l'atelier, une très vieille femme, nue, qu'on pouvait prendre pour une statue, tant elle se confondait avec l'immobilité blême des plâtres. Assise sur un fauteuil de pierre, le visage creux et dévasté, les mamelles flasques, les côtes zébrées, le ventre ridé, elle se leva, effrayante et vénérable, gagnant le paravent derrière lequel gisaient ses nippes.

Guépratte disait :

— Elle me sert pour des études de nu, tout un travail préparatoire. Je rêve l'enlacement d'un couple symbolique : la Luxure et la Mort.

Lucien demanda vivement :

— D'après la *Tentation de saint Antoine* de Flaubert ?

— Oui, vous connaissez ?

Vexé d'un doute, à cet égard, il phrasa comme pour lui-même la fin du dialogue, avec l'espoir que la jeune femme l'écouterait :

« La Mort. — Je te découvrirai ce que tu tâchais de saisir, à la lueur des flambeaux, sur la face des morts, — ou quand tu vagabondais au delà des Pyramides, dans ces grands sables composés de débris humains. De temps à autre, un fragment de crâne roulait sous ta sandale. Tu prenais de la poussière, tu la faisais couler entre tes doigts, et ta pensée, confondue avec elle, s'abîmait dans le néant.

La Luxure. — Mon gouffre est plus profond ! Des marbres ont inspiré d'obscènes amours. On se précipite à des rencontres



Sur un échafaudage en l'air, une jeune femme, en sarrau gris, achevait la statue.

qui effraient. On rive des chaînes que l'on maudit. D'où vient l'ensorcellement des courtisanes, l'extravagance des rêves, l'immensité de ma tristesse ? »

Là-haut, l'Italien souriait, en sa servilité d'animal louant son corps ; il n'avait rien dû comprendre. La jeune femme n'avait point bougé, et Lucien, malgré lui, au risque de paraître indiscret, ne pouvait détourner les yeux de ce groupe d'une singularité nouvelle pour lui. Il regardait vivre, de la vie des contours et du jeu des muscles, pétrie et caressée par les mains nerveuses de l'artiste, la statue de boue grise, le sosie bien supérieur au modèle qu'elle vivifiait d'un souffle, toute tendue dans son œuvre.

Guépratte se laissait aller à expliquer son projet, l'enlacement de la grasse Luxure et de la Mort maigre.

— Oui, conclut-il, ce serait beau, mais...

Le feu dont avaient rayonné ses traits pendant l'évocation magique s'éteignait, en prévision des difficultés, de ces jours de dégoût noir où l'on voudrait mourir.

Favas demanda :

— Ne voulez-vous rien nous montrer ?

— Non, non.

Il guignait cependant une forme enlinceulée sous une toile ; car, par pudeur d'artiste ou instinct de propriété jalouse, il dissimulait ses œuvres aux yeux des visiteurs. Favas s'était levé, sachant qu'il devait lui faire doucement violence.

Près d'un baquet et d'une selle en bois, une petite maquette l'attira. Il n'eut pas de peine, et Lucien non plus, à reconnaître un roi Lear échevelé dans la tempête et accompagné de son fou. Ce n'était qu'une ébauche, et bien que réduit aux proportions d'un bibelot tragique, ce rien promettait une œuvre intense. Le visage accablé du vieux roi, la grimace du bouffon, formaient un contraste poignant. Lucien ne dit rien, mais regarda Guépratte, dont les yeux cherchaient les siens, avec cette inquiétude altière de l'artiste qui, tout en provoquant le jugement d'autrui, s'y estime supérieur. Certainement, ce silence fut éloquent, car Guépratte rendit au jeune homme, qui en sentit tout le prix, un regard de brève communion d'âme.

Favas hochait la tête.

Alors Guépratte, encouragé, releva le suaire qui cachait la statue. Le médecin, qui la connaissait déjà, dit :

— *Io, harcelée par le Taon !*

Femme encore, avant sa transformation en génisse, mais animalisée déjà par deux petites cornes jaillies de la chevelure, la vierge, d'un recul éperdu qui tordait son torse et renversait sa tête, protégeait sa face d'un bras ; l'autre ramait dans l'air, écartant le Taon invisible, déchaîné par la cruauté d'Héra.

Son visage se crispait d'angoisse, et jusqu'au bout de ses cheveux hérissés en lanières, jusqu'à la pointe de ses seins gonflés et de ses doigts recroquevillés, elle trahissait l'horreur et l'affolement de la torture. Ses yeux, de larges yeux auxquels on pouvait reconnaître les yeux de la bête sacrée qu'apaiserait enfin le souffle de Zeus, exprimaient une épouvante divine. Des violences de muscles rétractés ou bandés brisaient désespérément la mollesse du corps féminin. Il se dégageait de cette œuvre un tel paroxysme, que tout d'abord on recevait un coup en pleine poitrine, et que l'on ne savait pas, de saisissement, si l'on devait s'irriter ou s'abandonner à l'ivresse généreuse que suscitait un effort aussi mâle et aussi hors de toute convention.

Il était difficile, en effet, de ne pas être choqué, plus difficile de ne pas être emporté par cette force de talent.

Anxieux, Guépratte se taisait. Lucien, troublé aux larmes par une de ces défaillances qu'on ne peut ni prévoir ni maîtriser, et qui viennent du temps qu'il fait, de l'heure, d'un état d'âme instable, exhalé du plus obscur de nous, sentit ses yeux se mouiller. L'émotion de l'œuvre trop vivante le gagnait, un attendrissement pour cette faiblesse de femme aux abois, une sympathie irrésistible pour ce petit sculpteur chétif qui voyait si grand et rêvait de faire si beau. Guépratte le surprit, essuyant ses yeux pleins de larmes. L'artiste, à cette vue, remué d'une ardeur qui lui montait des entrailles, rougit jusqu'au sang, plus et mieux



Il n'eut pas de peine, et Lucien non plus, a reconnaitre un roi Lear.

que si on l'eût comblé d'éloges. Honteux, repoussant l'admiration qu'il craignait de ne pas mériter, avec une délicatesse à s'accuser, il dit, s'adressant à Favas et évitant de regarder Lucien, un enfant pourtant, mais qui venait de lui causer une joie des plus vives et des plus pures :

— Trop d'intensité? Oh! on me l'a déjà dit. Je m'attends à ce qu'on me le reproche au Salon, si toutefois on daigne me le reprocher, fit-il avec l'amertume d'un inconnu, d'un incompris. On trouvera cela brutal, et l'on aura raison. Comment concilier, reprit-il avec un geste d'impuissance, la beauté qui est le repos et la vie qui est le mouvement?

Il se tut, et comme s'il voulait invoquer un grand exemple, mais qu'il n'osât, dans l'humilité de sa faiblesse, il dit, à Favas toujours :

— Ah! j'ai reçu les photographies que j'attendais de Rome, dix figures de la chapelle Sixtine.

Il demanda à Lucien :

— Les connaissez-vous?

Il déplia un rouleau : de grandes photographies se déroulèrent.

C'était le prophète Jérémie, la barbe dans sa main, et le coude sur son genou, plongé dans une mélancolie à laquelle il semblait que dix siècles ne pussent suffire. C'étaient les augustes Sibylles aux yeux de mystère : la *Sibilla Libica*, ouvrant le livre prophétique, tournant et abaissant de haut son regard sagace et dédaigneux ; la *Sibilla Delfica*, un égarement sublime au visage, écoutant les voix de l'abîme. Puis, des figures sans nom, beaux corps de femmes, en des élans passionnés ou contenus, avec des expressions de rêverie extraordinaire ou de douleur infinie. Plus loin, Adam s'éveillant et souriant gravement à la vie. Ailleurs, une Eve qui étend sa main vers le fruit défendu, une Eve ramassée dans son désir, robuste et charnelle, portant une convoitise animale dans ses yeux presque farouches.

— La beauté, dit tout bas Guépratte, la beauté dans l'extrême force! Quel rêve encore, le *Moïse* cornu, à barbe de fleuve, avec sa majesté redoutable et monstrueuse. L'homme qui a fait cela n'est-il pas dieu?

Il roula lentement les photographies, tout triste et découragé de se sentir si peu.

— Faire violent et que cela reste beau! répéta-t-il obsédé.

Il ajouta :

Je voudrais relire Baudelaire. N'est-ce pas lui qui a dit :

Je hais le mouvement qui déplace les lignes,
Et jamais je ne pleure et jamais je ne ris.

— Oui, dit Lucien.

Il ne put s'empêcher d'ajouter, tant son désir d'obliger Guépratte était vif :

— Voulez-vous me permettre de vous prêter mon Baudelaire? Je le possède dans l'édition originale, avec le supplément des pièces condamnées. Vous l'aurez demain.

L'autre se défendit, accepta pourtant. Favas se leva pour partir. Lucien se demandait, en regardant la jeune femme : « Comment pourrons-nous la saluer? » Mais elle se retourna juste à point pour leur faire une légère inclination de tête, accompagnée d'une ombre de sourire. Dans la cour, Guépratte les accompagnait ; le froid le prit, il frissonna.

— Rentrez vite, dit Favas.

Ils lui serrèrent la main et partirent. Un long moment ils restèrent silencieux. Il parut à Lucien, comme il allait interroger Favas, que la figure du médecin, détendue dans l'atmosphère cordiale de l'atelier, se contractait à nouveau, dans l'isolement et le froid des rues.

— Il a une amie silencieuse? insinua-t-il.

Favas dit nettement :

— Une amie, en effet, et si l'on vous dit qu'elle est autre chose à Guépratte, soyez certain qu'on en aura menti.

Lucien acquiesça, curieux et confus de l'être :

— Certainement. L'apparence...

— Quelle apparence? C'est une jeune Russe, pauvre et indépendante. Elle est venue à Paris pour être artiste ; elle a dû, à cet effet, rompre avec toute sa famille. Son père est le général Souwrieff. Fière et honnête, que devenir? Par bonheur, elle a fait la connaissance de Guépratte, un jour,

dans le petit « bouillon » d'ouvriers où il mange et où elle venait acheter des portions. Il lui a offert, sachant qu'elle ne pouvait faire cette dépense, la moitié de son atelier et elle profite de ses modèles. Mlle Souwrieff a du talent, elle a la foi, elle admire Guépratte ; il la conseille. Et jamais elle n'a été pour lui qu'un camarade d'élection. Elle a une clef de l'atelier, elle vient le matin. Ils ne prennent pas même leurs repas ensemble. Et voilà !

— Mais comment Guépratte n'est-il pas amoureux ?

— Qui vous dit qu'il ne le soit pas ? Le contraire est aussi possible, je n'en sais rien, il ne s'est jamais confié à moi là-dessus, déclara Favas d'un ton presque bourru. Je vous répète seulement que cette communion de travail entre deux êtres ne cache rien d'équivoque.

— Guépratte est donc bien chaste ?

— Absolument chaste, autant qu'un prêtre, qu'une vierge. Toute sa vitalité nerveuse s'use en création. Il aime son art et les statues qu'il fait, voilà tout.

— Et il est pauvre ?

— Il ne meurt pas de faim.

Là-dessus, Favas dit :

— J'ai quelques malades dans le quartier, il faut que je vous quitte.

Il avait repris son visage creusé, ses yeux d'un noir terne ; l'idée fixe, le regret inguérissable, l'angoissaient.

— Merci, dit Lucien, de m'avoir fait connaître votre ami.

Favas lui tendit la main sans répondre, une main froide et dure, qui ne serrait pas.

V

Mme Trénis était assise au coin de la cheminée, un écran la protégeait de l'ardeur des braises. Les hautes lampes versaient sur ses cheveux blancs et sur sa robe de faille héliotrope une lumière dorée.

Le salon exhalait cette odeur d'aromates propre aux chapelles où de belles dames sont venues faire leurs dévotions. Rien qu'à cette atmosphère de recueillement mondain, qu'avivait le très fin parfum du samovar, Lucien aurait reconnu, s'il l'avait oublié, que sa mère avait reçu tout le jour. Il ne l'embrassa pas au front, par scrupule, ayant donné à Manon ses derniers baisers sur les tempes. A la voir si sereine, avec la distinction et la noblesse qui ne la quittaient jamais, il s'assura qu'elle ne soupçonnait rien.

— Bonsoir, maman.

Il lui baisait la main coup sur coup, une main de cire, aux mille imperceptibles rides, dont les doigts portaient de précieuses bagues et étaient onglés en pointe, d'un blanc d'ivoire si pur qu'il n'avait connu qu'à elle de tels ongles.

— Comme tu viens tard ! J'étais inquiète !

Il s'était assis sur un pouf bas, devant elle, sous le regard de ses beaux yeux bruns, et il n'y avait indépendance ni vanité de jeune homme qui tinssent, il se sentait redevenir petit garçon, sous ces yeux qu'il avait toujours vus aussi éclatants, aussi chauds de tendresse, depuis le temps où elle se penchait sur son berceau.

— Quels beaux yeux tu as, maman !

— Tu trouves, mon chéri ? fit-elle, flattée dans ce qui lui restait de coquetterie et avec cette mélancolie qui semble dire : « Autrefois, oui, j'étais belle. »

Elle dit :

— Raconte-moi ta journée. Pourquoi n'es-tu pas venu me voir ce matin avant de partir ?

Il éluda :

— Je m'étais levé tard. J'ai dû courir à cette corvée. Pas amusant, ah non ! Figure-toi que j'ai rencontré ensuite le docteur Favas qui m'a gardé à déjeuner.

Mme Trénis parut surprise et intéressée :

— Comment l'as-tu trouvé ?

— Un ours... très gentil du reste. Il a l'air malheureux comme les pierres, le pauvre garçon.

— Ah ! dit-elle, quelles consolations veux-tu qu'il trouve, n'ayant pas le bonheur de croire ? Ce n'est pas en se raidissant et en maudissant qu'on peut reprendre courage à vivre après un tel malheur !

— Ah! maman! fit-il, sous-entendant des objections.

Il ne croyait pas, et se rappelait le chagrin qu'il avait fait à sa mère, deux ans auparavant, en lui avouant qu'il avait perdu la foi et que pratiquer désormais lui



Il lui baisait la main coup sur coup.

semblerait une hypocrisie inacceptable. Croyante, elle avait beaucoup pleuré et ne s'était résignée qu'à la longue, dans l'espoir qu'il changerait, lui demandant seulement, par respect bien féminin des conventions, qu'il l'accompagnât quelquefois le dimanche à la messe.

Elle soupira :

— Oui, je sais... mais il changera d'idées. Il en changera ou il se tuera.

— Il est vrai que le suicide seul... et Favas a dû y penser plus d'une fois.

Il revoyait le médecin, à table, faisant ployer sur son doigt la lame du couteau.

— Ah! reprit-il, on a beau dire, un Dieu qui permet de telles souffrances, tant de misères et tout le mal qui règne sur la terre!...

— Lucien! dit-elle à son tour. Ce fut le rappel à une trêve, l'invitation à ne point troubler leur affectueuse entente, le repos qu'elle avait bien gagné, à sa délicate satisfaction, car elle aimait le monde et croyait devoir se ménager d'opportunes relations dans l'intérêt de son fils.

Il lui raconta sa visite à Guépratte, essaya, — car elle n'était pas artiste, malgré le don particulier qu'elle avait de découvrir des bibelots et des meubles anciens, — de lui faire comprendre l'enthousiasme que lui avait inspiré le sculpteur et le commencement d'affection qu'il lui vouait déjà, d'où il espérait qu'une bonne amitié pourrait sortir.

— Ah! fit-elle, peu convaincue, tu crois?

Elle se défiait des artistes et elle n'augura rien de bon de l'histoire de la jeune Russe, confidence qu'ensuite il regretta. Tout ce qui sortait de l'ordinaire semblait à Mme Trénis louche et dangereux.

— Je ne comprends pas trop, dit-elle,

que tu places tes sympathies chez des hommes de talent, je le veux bien, mais dont l'existence n'a ni la régularité nécessaire à l'équilibre des facultés, ni la tenue morale qui vous assure la considération des gens sérieux. Oh! tu es parfaitement le maître, ajouta-t-elle bien vite, mais pourquoi ne pas te lier avec des jeunes gens de ton milieu, il y en a de « si bien »?

— Cite-m'en un, chère mère, dit Lucien un peu piqué. Ce n'est pas Carbon, j'imagine, ni Roger Hardeuil?

Elle ne releva pas la pointe, voulant rester dans la tiédeur de son bien-être ; et rappelée à un détail qu'elle oubliait, elle tira d'un livre à couverture de vieille soie un coupon de théâtre.

— A propos, voici une baignoire pour la Comédie-Française. Justement M. Carbon vient de l'envoyer. C'est pour ce soir : *Phèdre*. Comme Mme Dionée et ma filleule étaient là, je leur ai offert deux places.

Elle ajouta :

— J'ai été bien aise de leur faire ce petit plaisir, elles n'en ont pas trop. Cela a paru ravir Eve-Lise. Elle était très en beauté aujourd'hui.

Lucien ne put s'empêcher de dire :

— Veux-tu parier que ces places seront revenues à Carbon au dernier moment, et qu'il n'aura su qu'en faire?

Et comme elle repoussait cette supposition désobligeante, il lui raconta l'histoire du déjeuner. Elle en rit, du bout des dents, et indulgente :

— Chacun a ses défauts. J'ai toujours trouvé ton ami Carbon plein d'égards pour moi.

C'était une allusion au peintre Symore, négligent, qui ne leur avait pas envoyé de cartes pour l'ouverture d'une exposition. Lucien sourit, connaissant le point faible de Mme Trénis ; une marque de déférence la flattait plus que tout.

— Eh bien, petite mère, tu as bien fait d'inviter les Dionée. Nous irons voir *Phèdre*, quoique j'aie plus envie de dormir... Qui as-tu vu d'autre?

— Mais les Anthénar, le colonel Charpe, la belle Mme Noyzé, Mme Hardeuil et ses filles, la vieille Mme Matha, Mme d'Artigues, et Mme Braüm, que j'oubliais.

Au fur et à mesure, il les évoquait, les Anthénar, le président et sa femme, mode-



Les Anthénar.

lés l'un sur l'autre par la vie, arrivés à parler et à penser de même, deux vieilles figures de magots bonnes à se faire pendant au coin d'une cheminée. Le colonel Charpe, chef de division au ministère de la Guerre, un raseur pointilleux, d'une politesse cassante. La mère Matha, asthmatique et boiteuse, qu'il détestait, parce qu'elle colportait les cancans, les inventait au besoin. Mme d'Artigues, la femme d'un avocat à la Cour de cassation, une petite chèvre noire et barbue, prompte à se cabrer, d'un entêtement incoercible, mère de sept ou huit chevreaux noirs et malfaisants. Mme Braüm, la

femme du banquier, une grasse juive, dont le teint bilieux gardait un reflet d'or, dont



Mme d'Artigues et la vieille Mme Matha.

la robe bruissait à la façon des billets de banque, et qui avait un jour trahi sa race en soupesant un peu trop longtemps une statuette d'argent ancien que lui montrait Mme Trénis.

Dans tout ce monde, Lucien ne comptait de sympathies que pour la bonne Mme Dionée et Eve-Lise, Mme Noyzé, et Clotilde Hardeuil, si dédaigneusement belle à seize ans, avec son flot de cheveux *auburn*, son teint éclatant de fée. A côté d'elle, Eve-Lise avait dû paraître bien pâle, en sa robe modeste, sa grâce frileuse et rétrécie. Mme Trénis l'aimait et la protégeait : une vieille amitié l'attachait à Mme Dionée, veuve comme elle, et très appauvrie depuis la mort de son mari, ruiné par des spéculations hasardeuses.

Mme Trénis disait :

— Mme Hardeuil a demandé de tes nouvelles avec insistance, elle se plaint que tu ne voies pas davantage son fils.

— C'est un serin, fit-il avec tout le mépris qu'il pouvait ressentir pour un grand bellâtre uniquement occupé de sa toilette, jouant aux courses, et méprisant tout ce qui n'était pas riche ou titré.

— Mais Clotilde?

Il ne répondit pas, sachant bien qu'elle ne lançait pas ce nom au hasard, et qu'elle y joignait d'inavouées espérances, trop lointaines d'ailleurs pour n'être pas précaires, comme au plus beau parti qu'elle pût rêver pour lui. Certes il se fût montré bien difficile en ne trouvant pas Clotilde à son gré; quoiqu'il lui en voulût de ressembler tellement à sa mère et à sa sœur aînée, dont la morgue s'accentuait en un port de tête altier. Elles étaient millionnaires; eh bien, après!

— Leur tante d'Aubuzon est bien malade! dit Mme Trénis.

— Et elles vont hériter? demanda-t-il ironiquement. Qu'elles sont à plaindre!

— Voilà ton grand-père.

M. de Vertsève entra, petit, voûté, la figure osseuse et glabre, vêtu de noir, avec cette correction sévère et digne qui convenait à un ancien président de Cour d'appel. Il avait donné sa démission, lors de la réforme de la magistrature. C'était le regret de sa vie, bien qu'il n'eût pas cru devoir agir autrement. Détestant le régime républicain et parlementaire, il ruminait une amertume qui se mêlait à tous ses propos. Il était bien souvent en désaccord avec les

goûts et les idées de Lucien, et c'eût été une cause de conflit dans le ménage, si M. de Vertsève avait gardé toute la verdeur qu'il montrait encore, cinq ans auparavant. Mais il déclinait, la vue et l'ouïe affaiblies; il y avait plus d'automatisme que de force persistante dans son attitude, et bien souvent il était absent, alors qu'on le croyait là, enfoncé dans un de ces silences glacés dont il avait l'habitude.

Lucien s'écria avec effusion :

— Bonjour, grand-père!

— Bonsoir, dit le vieillard après un temps; et sa main qui ne se livrait pas, son visage qui restait insensible, cette fois après tant d'autres, troublèrent le jeune homme comme un blâme informulé, une défiance qui n'existait pas. Ce n'était que la sécheresse d'une âme blasée, qui se mure aux émotions du dehors. Mais Lucien avait l'âge où l'on veut être recherché, choyé; son égoïsme n'admettait pas celui de son grand-père.

Il sembla qu'une petite bouffée froide fût entrée dans le salon. L'intimité s'en ressentit.

VI

Mme Dionée et sa fille occupaient déjà la baignoire. Elles avaient dû dîner en hâte, prendre l'omnibus, du fond de Vaugirard.

En voiture, Mme Trénis avait dit à Lucien, qui se tenait raide pour ne pas froisser son plastron :

— Mais au fait, c'est jour d'abonnement!

Et elle ajoutait, passant par-dessus quelque scrupule inavoué :

— D'ailleurs, je suis sûre que ces dames sont parfaitement mises!

Elle venait de songer que les Braüm seraient dans leur avant-scène et Mme Noyzé au balcon. Son premier coup d'œil la satisfit. Tout en noir, Mme Dionée était la correction même, et Eve-Lise parut charmante, dans une robe gros bleu, échancrée en V. Un ruban de velours faisait ressortir la blancheur de son cou. A ce ruban pendait une croix de filigrane d'or, enchâssant des roses de belle eau. Mme Trénis, qui les lui avait données au jour de l'an, lui sut gré de l'attention. Affectueuse, elle retint les deux femmes sur le devant, mais Mme Dionée la força d'accepter sa place. Elle était énorme et agile, très fine sous son masque empâté, au milieu duquel un petit nez se retroussait, sur une bouche d'enfant.

La considération amicale qu'elle témoignait à Lucien se nuança du sourire dont elle salua leur coude-à-coude. Elle savait bien que son embonpoint la rendait un peu ridicule, et elle se le faisait pardonner en se rencognant d'une façon discrète, respirant sans bruit.

Lucien se tenait derrière Eve-Lise; il avait eu l'impression flatteuse qu'elle l'avait trouvé bien, à son entrée, et il revoyait la vivacité avec laquelle elle s'était retournée pour lui sourire. Très à l'aise, en son habit léger, il exagérait sa désinvolture.

L'entr'acte finissait. Des files d'habitués regagnaient leurs fauteuils. Certains, debout, le dos à la scène, envoyaient aux loges de petits saluts. Il tombait du lustre une lumière abondante et terne, d'or éteint. Lucien avait trop chaud, et le brouhaha de la salle lui rappelait le grouillement confus du Palais de l'Industrie, lui suggérait, sous l'habit noir conventionnel, les corps de tout âge et de toute structure qui apparaîtraient, grotesques, si le théâtre devenait, subitement, la salle du conseil de revision. Le contraste, à cette idée baroque, s'accusait entre les gars frustes de la mati-



M. de Vertsève entra.

née et ces mondains à figure pâle et fatiguée, qui avaient tous un air de famille et semblaient liés par une franc-maçonnerie. Il y avait là des visages sur lesquels il ne savait mettre un nom, mais qu'il reconnaissait pour

Eve-Lise tendit la boite a Lucien.

les avoir vus aux premières, ou dans le monde. Beaucoup même l'agaçaient, par l'insolence tranquille de leurs yeux clairs.

Quand il eut, en se penchant à droite et à gauche, passé la salle en revue, il lui fallut en revenir au petit chignon d'Eve-Lise, qui, tordu à l'anglaise, sous un chapeau de feutre, lui bornait l'horizon. Pendant un instant, il ne regarda plus que ce joli tampon de cheveux châtains, le cou très fin, sous le ruban de velours, les épaules tombantes, la grâce mystérieuse de la taille. Eve-Lise sentit peser sur sa nuque ce regard, qui l'attira. Rien qu'en ployant son cou et en redressant son buste, elle dessina, d'un trait, sa minceur élégante. Son visage, dans le clair-obscur de la baignoire, rayonna du charme inexprimable d'un regard et d'un sourire d'ombre, quelque chose d'aussi doux et d'aussi pénétrant que l'arome du bouquet de violettes qui s'exhalait de sa ceinture.

Elle avait rarement cet air de bonheur. Fallait-il l'attribuer au théâtre? Lucien voulut lui parler, et bien que familier, ainsi que l'y autorisait une connaissance de plusieurs années, il ne trouva pas tout de suite une phrase, même banale. Pourquoi? — Il ne ressentait à l'ordinaire ni gêne ni timidité vis-à-vis d'elle, et cependant un sentiment nouveau, né de la seconde, lui montrait, dans la petite amie d'hier et de toujours, la jeune fille en train d'éclore, l'être en fleur, particulièrement exquis et inquiétant ce soir-là. Devant cette candeur suave et noble, il éprouvait à la fois une pudeur de sa clairvoyance et une honte, en face de cette vierge, lui qui connaissait le mal et avait profané l'amour. A quoi se mêlait pourtant l'orgueil mâle et absurde, de la prépondérance qu'il en tirait.

— Voici le programme, dit-il en se penchant vers elle; et il lui offrit du même coup sa lorgnette :

— C'est Mlle Bartet qui joue Phèdre; Mounet-Sully : Hippolyte.

Les trois coups retentirent. Chacun les perçut d'un petit tressaillement dans le dos. Le silence, à mesure, descendait; il devint rigoureux, quand, avec une lenteur magistrale, le rideau se leva.

Lucien écouta sans enthousiasme. Il songeait à l'*Hippolyte* d'Euripide, qu'il jugeait autrement poignant, à travers la traduction de Leconte de Lisle. Dans le chef-d'œuvre de Racine, la phraséologie allégorique, les métaphores disparates le rendaient injuste envers la noblesse des sentiments et l'âme délicate des personnages. Aussi bien, l'accablement de sa journée trop remplie pesait sur lui, et il savait combien les sensations dépendent du moment.



— A Trouville, il y avait toujours cent personnes pour me voir sortir de l'eau.

L'entr'acte venu, il courut acheter chez un confiseur de la Place une boîte de caramels verts au chasselas, délicieusement acides, pour Eve-Lise.

— Oh ! dit la bonne Mme Dionée, sans manteau ! Vous auriez pu prendre mal !

Eve-Lise, qui venait d'en offrir à Trénis et à sa mère, tendit la boîte à Lucien :

— C'est très imprudent !

Mais il vit bien qu'elle était touchée.

— Ah ! les Braüm, dit-il en voyant se remplir une avant-scène. Tiens, qui donc est avec eux ? M. Braüm a l'air d'avoir fait un mauvais coup. Parions que le gros monsieur rouge auquel il donne la meilleure place est un dindon qu'il va plumer.

Il voulait faire rire Eve-Lise ; Mme Trénis lui jeta un regard irrité.

— C'est une mauvaise plaisanterie, maman, ne vous fâchez pas. D'ailleurs, leur fils est très bien, avec sa figure poupine et ses yeux noirs caressants, le *choli* Ephrem. Regardez, Lise ! C'est dommage qu'il ait les épaules voûtées de sa race ; avec son menton relevé, cela compose un singulier mélange d'arrogance et de bassesse. Bah ! — reprit-il avec un claquement de doigts, pour répondre aux nouvelles marques de mécontentement que donnait sa mère, — qu'ils soient comme ils voudront, ça m'est égal !

— Quel enfant terrible ! soupira Mme Dionée en secouant la tête, très amusée.

Eve-Lise, pour faire diversion, fit passer les caramels.

La pièce de nouveau se déroulait. Lucien y prêtait une attention plus soutenue, gagné peu à peu.

A ce moment, un mouvement de bras, un drapement de robe soulignant la hanche, accusèrent la féminité de l'actrice. Ce qu'il y avait de passionné dans la langueur fiévreuse de Phèdre apparut à Lucien tangible et matérialisé ; son regard s'attacha aux bras nus, aux pieds nus sous le maillot chair. Son plaisir esthétique se dédoubla ; et ce lui fut une jouissance encore, car il savait bien que sous la forme et le masque de Phèdre, qu'il voyait se mouvoir et entendait gémir d'une voix triste et pure, l'actrice, en corps et âme, existait pour son propre compte, si bien qu'il ne savait si cette attraction fugace qu'il ressentait le portait vers Phèdre ou vers l'interprète.

Que de fois, dupe d'une émotion semblable, avait-il senti vivement le charme trouble de la plastique théâtrale, abusé par ce prestige de la rampe qui met en lumière et en relief tout ce que la femme y livre d'elle ! Que de fois il s'était laissé prendre à l'illusion qui lui montrait, par exemple, la vieille Mlle Coryse, de l'Odéon, toute jeune et désirable, sous le chatoiement des étoffes et le mensonge des fards ! De là, à divers degrés, la séduction irritante qu'exerçait sur lui tout ce qui touchait au théâtre : décors, oripeaux, mirage des actrices, depuis la plus haute, étoile d'Opéra, ballerine en corolle de gaze, gymnaste souple, jusqu'à la saltimbanque de foire qui grelotte en maillot rosâtre. Ne revoyait-il pas, tel soir d'années disparues, un geste de la grande tragédienne de l'époque, levant le bras si haut qu'il distinguait, sous la manche fendue du blanc péplos, le creux blond de l'aisselle ?

Là-dessus, il évoquait subitement madame Noyzé, peut-être parce qu'elle avait un air de grande amoureuse, avec sa prestance et sa figure mobile, éclairée d'yeux pareils à des diamants noirs. Si bien qu'à l'entr'acte, il dit :

— Vous ne sortez pas ? Je vais saluer Mme Noyzé.

— Et les Braüm ? insinua Mme Trénis ; mais il fit le sourd.

Il savait Mme Noyzé placée au balcon, du même côté qu'eux, juste au-dessus de leur baignoire, peut-être. Il leva la tête au plafond, comme s'il eût pu apercevoir la jeune femme. Il songeait à la coquetterie et aux raffinements de toilette qu'on lui prêtait, se rappelait un bavardage surpris entre Louisa, femme de chambre de Mme Noyzé, et Nanische, au cours duquel Louisa énumérait les richesses de linge dont regorgeaient les armoires de sa maîtresse. « La belle Mme Noyzé ! »

Sa mère et lui l'appelaient malicieusement ainsi, depuis le jour où elle avait dit devant plusieurs personnes, avec une assurance drôle :



ELLE S'ÉTAIT AMOURACHÉE, AU COURS D'UNE CHASSE, DE LA BELLE MINE DE M. NOYZÉ.

— Oh ! je suis très belle et je ne m'en cache pas ; je suis parfaitement faite. A Trouville, il y avait toujours cent personnes pour me voir sortir de l'eau ! »

Elle n'ajoutait pas ce que pensait de cela son mari, grand homme roux à torse de cent-gardes, portant la moustache et l'impériale cirées. Leur mariage avait fait beau bruit à Alençon. Fille d'un riche usinier de l'Orne, fougueuse, despotique, toujours à cheval et suivie de lévriers, elle s'était amourachée au cours d'une chasse, de la belle mine de M. Noyzé, alors lieutenant de cuirassiers, pauvre et endetté. Pour forcer la main à ses parents, elle avait exigé qu'il l'enlevât, et, leur union rendue indispensable, elle l'avait enrichi de sa personne et de sa fortune.

Depuis longtemps, il avait donné sa démission, menait la haute vie, faisait des affaires. Ils avaient un grand garçon de quinze à seize ans, bichonné, traité en poupée par la mère, joli comme une fille, et dont le vernis élégant recouvrait un être fin et aimant, trop sensible pour ne pas souffrir de bonne heure, et pour lequel Lucien ressentait une de ces amitiés de collège qui attachent les grands aux petits. Il le plaignait d'avoir une mère aussi frivole et un père... Mais comment définir M. Noyzé ? Il possédait ce maintien épaulé, carré, qui répond d'avance à tout, et une réputation d'escrime qui paralysait les mauvais sourires, depuis qu'il avait tué, le plus correctement du monde, un clubman trop spirituel, M. de Blaynes.

S'il fallait croire, d'ailleurs, tout ce qui se dit ! Pourquoi l'amitié qui unissait le couple au sénateur Tarpin-Malus, ce vieux renard jacobin, n'eût-elle pas été désintéressée ? Les Noyzé n'étaient-ils pas riches, bien qu'après le krach des mines d'argent on les eût proclamés ruinés ? En tout cas, leur fortune apparente, sans que les sources qui l'alimentaient fussent bien établies, les cautionnait dans le monde. Mme Trénis, peu encline à croire le mal, les croyait calomniés, comme ceux qu'on envie.

Lucien s'attardait sur le palier du foyer, quand des chuchotements, suivant d'une flambée de poudre toute nouvelle gloire parisienne, soufflèrent :

— Hélys Fonpers ! Hélys Fonpers !

Avidement, il regarda le poète célèbre des sonnets d'Atalante, l'auteur de *la Robe de Nessus*, roman d'une sensualité ardente et d'une magie de style extraordinaire. Quelques semaines auparavant, on avait acclamé à la Comédie-Française son drame en vers : *Lucrezia Sarpi*. Jeune encore, il remplissait Paris de ses succès, de ses bonnes fortunes, de la légende qui se formait autour de son dandysme et de ses excentricités. Les journaux illustrés avaient reproduit ses traits, mais aucun n'avait pu rendre la vigueur expressive de ce visage de prince maure, aux arêtes si fines et si nobles, ni la splendeur de ses yeux fauves, ni la patine chaude et mate de son teint.

Accompagnant la comtesse Gorska, que suivait le mari, sur des jambes torses de basset, Fonpers s'avançait la tête haute, un sourire félin aux lèvres, unique en sa façon de monter l'escalier de marbre, d'un pas lent, sous ces regards d'apothéose. La femme à laquelle il parlait, d'un air caressant et impérieux, semblait fière de l'effet qu'ils produisaient ; elle rengorgeait, avec une grâce voluptueuse, un cou de cygne. Devant eux les habits noirs s'écartaient et se refermaient en un sillage, courtisans du triomphe.

Une ivresse courte, une admiration violente, saisirent Lucien : un dieu, un jeune dieu venait de passer, nimbé de grâce et de force, avec un amour de femme en litière à son orgueil. Il se jugea bien peu de chose, envia le talent de Fonpers, son bonheur. Dans l'ingénuité de son âge, quelque chose d'amer creva en lui. Devenir cet homme, dominer la foule, ou seulement, très obscur, être un grand artiste comme Guépratte !

Il en oubliait Mme Noyzé. Elle lui apparut à l'autre bout du foyer, son fils à côté d'elle, comme un page. Elle s'avançait grande et souple, et ses yeux, le reconnaissant, lui dispensèrent ce rayonnement noir qui était leur sourire. Il fendit la presse, et aux premières paroles :

— Avez-vous vu Fonpers ?

Elle demanda, ironique :

— Est-il avec Mme de Canges?

— Non, avec la comtesse Gorska.

— Déjà? fit-elle; non, je ne l'ai pas vu.

Elle ne méconnaissait pas le génie du poète, estimait seulement qu'on parlait trop de lui, feignait de croire que tant d'adulation pourrait le gâter : jalouse au fond, comme beaucoup de femmes, parce qu'il brillait dans une sphère supérieure, adressait son culte à des mondaines titrées auxquelles elle ne se comparait que pour se juger plus jeune et désirable. Désirable, certes, elle l'était! Et les regards des hommes qui les coudoyaient le disaient bien, regards qui, tenant peu de compte de ses deux jeunes gardes du corps, agaçaient singulièrement Lucien.

— M. Noyzé ne vous a pas accompagnée? demanda-t-il, par un appel mental à la protection que le bras robuste du mari conférait à la jeune femme.

— Non, il est souffrant, d'un bobo au genou. Il s'est heurté je ne sais où, l'autre jour, à bicyclette.

Si l'impertinence de son ton faisait douter de la nature de ses sentiments envers son mari, ceux qu'elle vouait à son fils n'eurent rien d'équivoque, et un éclair de tendresse presque animale illumina sa figure lorsqu'elle ajouta :

— Vous savez que je monte aussi? J'apprends avec mon petit Serge.

L'adolescent enthousiaste dit :

— Oh! maman a tout de suite appris. Elle a un chic!

La sonnette de l'entr'acte tintait.

— Nous battrons le record cet été, dit Lucien; je m'entraînerai avant.

— Venez donc au manège, dit-elle. Serge vous écrira les jours et heures. Ce sera amusant de monter ensemble.

Il promit. Avec cette vivacité d'imagination qui lui montrait tout en éclairs, il se représentait la jeune femme sous ce costume d'homme, blouse et culotte bouffante, si disgracieux pour qui ne sait le porter, mais d'une séduction si perverse chez certaines. Inquiet, il lui semblait que Mme Noyzé était bien grande. Il eût préféré, pour elle comme pour lui, le cheval; et la vision d'une amazone qu'il escortait passa, au trot, dans les allées de sable de la forêt de Fontainebleau.... *Elle* tournait vers lui ses beaux yeux de diamant sombre; la cerise de ses lèvres saignait, fendue au milieu et offerte au becquètement.

Il fut tout étonné de se retrouver dans la baignoire, un instinct machinal l'y avait reconduit. Eve-Lise et les deux femmes lui firent l'effet d'étrangères. Il ne se réhabitua que peu à peu, en respirant l'odeur tiède



— Hélys Fonpers! Hélys Fonpers!

du petit bouquet de violettes, en reprenant possession du chignon brun et de la nuque fine d'Eve-Lise, qui lui masquaient une partie de la scène.

Mais le sens des vers lui échappait, quoiqu'il les perçût distinctement. Une émotion tumultueuse et vague l'agitait, sans qu'il sût si c'était son bref et suggestif entretien avec Mme Noyzé, ou bien le passage auréolé de Fonpers, qui remuaient ainsi son cœur avide, insatiable de sentir.

Puis un apaisement se fit. Il se dit qu'il était délicieux de vivre avec cette intensité, cette complexité fugaces. Sa fatigue même donnait à ses sensations une

acuité fiévreuse. Deux joies, en ce flot trouble, subsistaient, deux joies chastes, deux joies hautes parce qu'elles semblaient dénuées de tout intérêt personnel immédiat.

C'étaient la précieuse connaissance liée avec Martial Guépratte et l'infiniment suave présence d'Eve-Lise.

VII

Trois semaines après, il achevait de s'habiller pour aller rejoindre, au manège de la Porte-Maillot, Mme Noyzé, et s'avisait que sa bicyclette, remisée en bas, à la garde des concierges, avait besoin d'une réparation, quand le timbre vibra. Il ouvrit à Serge, essoufflé des cinq étages.

— J'ai voulu vous éviter le dérangement, maman ne peut monter ce matin.

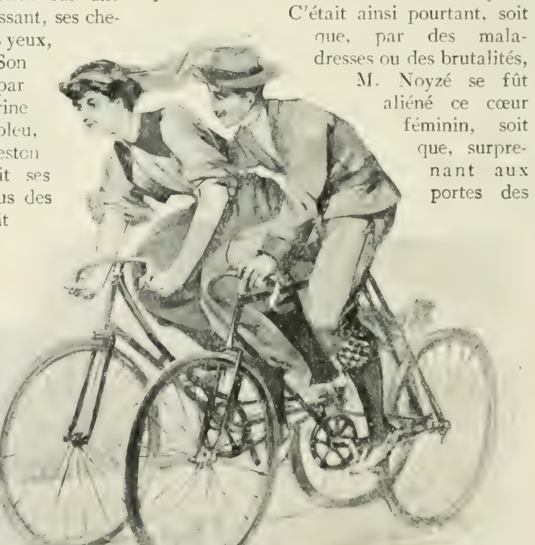
Il jeta son chapeau tyrolien sur une chaise, releva, d'un geste caressant, ses cheveux bouclés, en cherchant des yeux, instinctivement, un miroir. Son costume de bicycliste, gardé par coquetterie, moulait sa poitrine et ses hanches d'un jersey bleu, sur lequel s'ouvrait un veston court; une culotte dégageait ses jambes, nerveuses et fines sous des bas à côtes mi-couleur. Il était charmant, comme en travesti. Et, regardant Lucien avec un regard affectueux, il rappelait tellement sa mère que sa séduction en prenait une grâce équivoque.

— J'espère que Mme Noyzé n'est pas souffrante?

Lucien goûtait fort ces leçons en commun, où sa supériorité lui permettait de jouer le rôle de moniteur, soutenant la jeune femme, courant à ses côtés, prêt à lui ouvrir les bras en cas de chute. Elle partait, ma foi! Et légère, et souple, très gracieuse en jupe courte, fendue sur culotte courte. Le rose de l'audace et l'ivresse de l'effort allaient bien à sa figure éclatante; elle respirait avec un sourire d'oppression exquis, tandis que, sous le petit plastron de chemise d'homme, sa gorge s'enflait et s'abaissait en vague douce.

— Non, une migraine seulement.

Serge n'ajouta pas que cette migraine suivait une scène de rentrée de bal, faite par son père. Habitué à dissimuler ses émotions, il souriait en montrant les dents, qu'il avait petites et blanches. Lucien ne se doutait pas que ce sourire eût voulu mordre, et que l'enfant redoutait et haïssait son père. C'était ainsi pourtant, soit que, par des maladresses ou des brutalités, M. Noyzé se fût aliéné ce cœur féminin, soit que, surprenant aux portes des



Elle partait ma foi! et légère et souple...

discussions étouffées, Serge eût pris parti pour sa mère, étant tout son caractère, tout son sang. Il demanda :

— Je ne vous dérange pas, au moins?

— Pourquoi donc?

Serge fit, avec une malice provocante :

— Vous auriez pu cacher une belle dame dans un placard, celle avec qui je vous ai rencontré avant-hier!

— Où donc?

— Faites l'ignorant! Place de la Madeleine, au marché aux fleurs. Vous lui avez même acheté une gerbe de mimosas et d'œillets. Je passais en fiacre, avec maman. Elle est bien jolie, cette dame.

— Ah! dit plaisamment Lucien, vous vous y connaissez donc, à votre âge, polisson!

Et souriant, flatté :

— C'était Manon.

Il ne l'avait pas revue, depuis la nuit voluptueuse, ne l'avait pas même recherchée, par dilettantisme, gardant meilleur le souvenir poétisé des caresses, craignant peut-être de s'attacher à elle, ou détourné par son flirt avec Mme Noyzé. Cette rencontre, en six semaines, avait été la seule. Il est vrai que Manon, ainsi qu'elle le lui avait confié, avait été soigner sa mère malade, à Vannes. Voyageant seule? — Hum! Son inconstance était légendaire, ses coups de tête innombrables; mais le bon était qu'on la retrouvait la main tendue, les joues fraîches au baiser, en camarade, et qu'une tendresse avec elle pouvait avoir, pour symbole odorant et éphémère, la gerbe de fleurs qu'il lui avait offerte, sur une place publique, au milieu des passants.

— Tenez! dit-il.

Furetant dans un carton, il en tirait une feuille de papier, sur laquelle une aquarelle de Symore représentait Manon, de face, si



— Vous lui avez même acheté une gerbe de mimosas et d'œillets.

bien venue que Lucien avait soutiré au peintre cette pochade, dont la gorge et les épaules s'en allaient effilochées, en essuiement de pinceau. Serge s'anima, la rougeur de Chérubin vint à ses pommettes.

— Vous me la ferez connaître? implora-t-il câlinement.

Lucien lui passa la main sous le menton :

— Et que dirait votre maman? Mais m'a-t-elle vu?

— Bien sûr, elle a ri.

Et livrant le secret de son amour filial, de sa gratitude passionnée envers celle qui lui passait tout, il dit :

— Oh! maman! personne ne sait com-

bien elle est indulgente, comme elle a les idées larges.

Lucien pensait : « Trop larges, si les médisances sont vraies. » Mais les illusions de Serge le touchèrent.

— Et votre « bachot », Serge?

Il se demandait si cela lui nuirait auprès de Mme Noyzé : elle affectait de le traiter en enfant, en aîné de Serge. Si elle allait être un peu piquée de jalousie, contre Ma[illegible]? Son flirt y gagnerait-il?



— Ne pleurez pas, mon petit Serge.

— Ah! mon bachot? Cela en fait, du tapage à la maison! Maman s'obstine à me garder externe, veut me payer un professeur à la maison, tandis que mon père voudrait m'enfermer dans une « boîte », une sale « boîte »!

Ses traits se tiraient douloureusement, à cette menace qui ravivait sa rancœur contre son père.

— Mais, s'écria Lucien, sans se rendre compte des mobiles personnels qui le poussaient, voulez-vous que je vous serve de répétiteur? Je ne suis pas si loin de mes examens que je ne puisse vous chauffer pour le vôtre.

— Mais vous n'auriez pas le temps!

— Oh! j'en ai de reste, je ne prépare pas sérieusement mon agrégation de droit. Mon service militaire va dans quelques mois arrêter mes études.

Serge, très remué, dit :

— Vrai, vous consentiriez! Oh! que maman sera contente! Vous verrez, avec vous je travaillerai très bien. Quand commençons-nous?

Et se mordant les lèvres, la voix soudain altérée :

— Je le disais bien à maman, que vous seriez un ami pour moi, et pour elle aussi, n'est-ce pas? Elle a tant besoin d'affection, oh! tant besoin!

Une ombre noire passa sur son visage; la cordialité de « grand », que venait de lui témoigner Lucien, touchait à vif ses sentiments opprimés de « petit »! Ce que sa pudeur, sa fierté, l'auraient empêché de dire, un peu de bonté, sa reconnaissance, l'emportèrent. Et sanglotant tout à coup sur la poitrine de l'ami :

— Oh! si vous saviez, papa la rend si malheureuse! — Ce mot de « papa » lui était échappé, dans un reflux de ce qui pouvait lui rester de tendresse pour son père! — Il ne la comprend pas, je crois qu'il ne l'aime plus, je ne sais pas s'il l'a jamais aimée! Et il la gronde si souvent à cause de moi, il dit que je suis un paresseux. Mais un rien me rebute, mon professeur du lycée se moque si lourdement de moi. Pour elle, pour elle seule je veux réussir à mon baccalauréat! Elle est si tendre, elle a pour moi des soins que je ne peux dire. Tous les soirs elle me borde dans mon lit. Vous la voyez qui sourit, qui se force à parler. Mais bien souvent elle est triste, elle a les yeux rouges. Je ne suis plus un enfant, il y a des choses que je comprends trop. Mon père est injuste pour elle, il est méchant, il lui parle durement : alors moi, mon cœur se crève!...

Et son cœur se crevait, au pauvre enfant, et les grosses larmes gâtaient son joli visage, ruisselaient sur le coquet costume, qui paraissait là tout piteux et déplacé.

Très ému, Lucien dit :

— Ne pleurez pas, mon petit Serge. Devenez vite un homme. Ne pleurez plus !

Il lui essuyait les yeux, avec une envie folle de le serrer dans ses bras, de trouver les mots qui consolent, et c'était plus fort que lui, en même temps, il lui semblait que c'était Mme Noyzé, petite fille, qui se lamentait là. Il ne savait pas que Serge était venu le trouver, tout gros de chagrin, luttant contre une détente nerveuse, sous ses airs d'espiègle mauvais sujet.

Lentement, Serge se reprenait. Avec la mobilité de son âme si peu virile, sa coquetterie revenait, et comme ses yeux lui faisaient mal :

— Laisse-moi les mouiller d'eau fraîche, demanda-t-il fraternellement.

Il prit les mains de Lucien dans les siennes qui brûlaient.

— Je ne pourrais plus te dire *vous*, à présent.

VIII

Chez Mme Hardeuil, à cinq heures, en visite.

— Ah ! bonjour, Lucien, disait-elle avec indulgence. Votre mère va bien ? M. de Vertsève ? Il y a longtemps qu'on ne vous a vu ?

Il s'excusait. Sans l'insistance de Mme Trénis, peut-être eût-il remis à un autre mercredi cette corvée ; ce qui l'avait décidé surtout, c'était l'espoir, donné par Mme Noyzé, qu'il l'y retrouverait. Et son regard alla la chercher, près de la table à thé, dans le salut correct qu'il adressait aux dames.

— Mlle Clotilde se porte bien ?

— Elle est sortie avec Mme Rim, elle va rentrer. Je crois qu'elle a quelque chose à vous demander.

Mme Hardeuil fut interrompue par l'entrée d'une grosse dame, la générale Couvillon, qui avait la figure enluminée et la voix rauque d'une vivandière, une façon militaire de passer le monde en revue, le nez en bataille sous un chapeau à plumes. Elle faisait un vivant contraste avec son mari, qui, petit, fin et myope, venait d'être nommé au commandement du 20e corps : on la félicita. Elle se rengorgeait, non sans de terribles oscillations du bouquet de plumes, retirant avec effort ses gants pour se



La générale Couvillon.

restaurer d'un verre de porto et d'un sandwich.

— Une tasse de thé, monsieur Lucien ?

Il accepta. Mme Noysé, près de laquelle il avait pris place, lui présenta le petit sucrier d'argent. Ils se sourirent.

On parlait de la soirée donnée par les Hartliff, des Américains millionnaires.

— Vous n'y étiez pas, monsieur Trénis ? Il faut que vous les connaissiez ; Mme Hartliff réclame de bons valseurs !

Il grimaça intérieurement, trouvant qu'on avait assez abusé de ses jambes et

qu'on pourrait bien, maintenant, l'inviter pour lui-même. Dépité, il regarda d'un air aimable Mme Hardeuil qui disait :

— Clotilde ne se lassait pas de danser. C'était son second bal, aussi...

Une dame s'écria :

— Elle a fait sensation, sa toilette était exquise!

— Oh! bien simple! dit Mme Hardeuil d'un air détaché, souligné par un jeu de doigts qui fit scintiller ses bagues. Enrichie par le labeur forcé, l'adresse et, ajoutaient les mauvaises langues, le manque de scrupules de son mari, ingénieur à idées vastes, très mêlé au monde politique et financier, elle affectait, au milieu du plus grand luxe, une simplicité dédaigneuse, vêtue de noir, encore belle sous des bandeaux sévères, les yeux volontaires en un teint mat et une expression recueillie de supérieure de couvent.

Une porte s'ouvrit. Clotilde, qui avait pris le temps de passer dans sa chambre ôter son chapeau, entra vivement. Le délicieux printemps! Son visage, ses cheveux d'or brun, ses mains blanches furent une apparition de lumière, ses yeux et son sourire un rayonnement d'aurore. Elle embrassa sa mère au front, d'un élan gracieux, où ploya sa fine taille et se modela la forme de son corps jusqu'à la légère fuite des jambes, sous la jupe de drap. Elle distribua des shakehands. Au contact de ses amies Sissy, Edith et Arabella Hartliff, elle prenait des manières franches et délibérées, conformes à sa nature primesautière et à son horreur du convenu. Son père l'appelait familièrement : *My boy*. Il l'adorait, et Clotilde le lui rendait, s'entendant mieux avec lui qu'avec sa mère, admirant, vénérant l'homme de travail, d'intelligence, de succès, si bon pour elle.

— Ah! dit-elle à Lucien, bonjour, écoutez! On nous permet.

Elle le tira dans une embrasure, là seulement cessa de lui tenir le bras entre ses doigts qui pinçaient bien, doigts solides et longs de cavalière intrépide et de fine raquette au law-tennis.

— Voilà. Papa veut qu'on joue ici la comédie. Ecoutez! Moi, je veux bien. Mais si c'est une pièce stupide comme celles qu'on donne dans les salons, n'en parlons pas. D'abord, je veux une pièce à costumes, et avec des gens qui me plaisent, et en vers, et pas de grandes machines qui ratent, et quelque chose où vous joueriez! Voilà!

Il fit le modeste, mais elle déclara :

— Pas de bêtises, vous jouez très bien. Allons, vite, une idée!

Au fait, il avait eu, jadis, des succès d'acteur mondain, dans des monologues ou des niaiseries, il est vrai. On pouvait se lancer. Il proposa diverses pièces. Elle murmura :

— Quel dommage que les misses Hartliff... mais il n'y a pas à y penser.

Rien de joli en effet, de comique aussi, comme l'indécision charmante, le petit accent avec lequel Arabella, Edith et Sissy prononçaient le français, malgré les leçons de diction de l'excellent sociétaire Worms.

Il dit :

— Il y a deux piécettes de Théophile Gautier. N'en parlons pas, on ne vous les laisserait pas jouer.

Il connaissait les scrupules bourgeois des parents.

— *Le Passant*, de Coppée? Du Banville? Tenez, *Le Beau Léandre?*

— Pourquoi pas les deux? dit Clotilde enthousiaste, prise par la griserie que dégage, d'avance, toute atmosphère théâtrale. Qu'est-ce que c'est, racontez!

Il lui disait la trame sommaire, la répartition des rôles.

— Vous feriez Léandre? demanda-t-elle.

Il y avait songé, mais une meilleure idée lui vint, de ce que Mme Noyzé était là, se retournant vers eux ainsi que d'autres dames qui souriaient, parce qu'on devinait de quoi ils parlaient.

— Non, j'en ai un sous la main, — et presque à l'oreille toute menue de Clotilde : — Serge Noyzé.

— Un enfant, fit-elle de même, avec le beau dédain de ses seize ans.

— C'est ce qu'il faut, vous verrez, il a le physique du rôle.



Mlle Noysé lui présenta le petit sucrier d'argent.

— Soit ! mais ne disons rien à personne. Apportez seulement les brochures. Papa décidera, je m'en charge.

— Chut, alors ?

— Chut !

Ils se mêlèrent aux groupes. Mme Hardeuil souriait. Lucien se dit qu'il ne s'était pas fait prier ; un retour vaniteux gâtait toujours ses premiers mouvements. Et cependant l'aubaine le ravissait, ce rêve, jouer, avec un être exquis, avec la jeunesse même en robe de printemps, un de ces poèmes aux rimes tintinnabulant en clochettes d'or, qu'il aimait pardessus tout. Déjà il se voyait, sous le masque zébré des rimes, Cassandre hargneux et toussotant, étayé sur un jonc à pomme d'argent. Comme Clotilde serait vivante en ingénue !

Mme Noyzé se levait ; il surprit un regard de Clotilde qui l'invitait à partir en même temps, afin d'obtenir d'elle que Serge jouât. Il prit congé, avec un plaisir un peu perfide, rattrapa Mme Noyzé dans la rue. Il pleuvait.



— Vous feriez Léandre ?

Ouvrir son parapluie, l'abriter, la forcer à prendre son bras, fut l'affaire d'un instant.

— Voulez-vous que je vous mette en voiture ?

Elle consulta sa montre, une noisette vitrée dans un bracelet d'or.

— Il ne pleut guère, il faut que j'aille aux magasins du Louvre.

— Puis je vous accompagner jusque-là ?

— Certainement.

Ils traversèrent la place de l'Opéra. Elle avait une peur affreuse des voitures ; l'assurance qu'il montrait, se faufilant légèrement entre les lourds omnibus, ne la rassurait pas.

— J'ai vu écraser une femme, dit-elle d'un petit haut-le-corps. Pendant bien des nuits, j'ai entendu le cri qu'elle a poussé sous les roues.

— C'est affreux, dit Lucien avec un sourire apitoyé.

— Elle s'était jetée au-devant des chevaux. Elle voulait mourir. Les journaux en ont parlé.

— Un drame d'amour ?

— D'amour.

Et dans sa voix, dans son regard, quelque chose passa, de fugitif et de profond.

Lucien saisit l'occasion :

— Bah ! qu'importent les dangers, le désespoir, la mort, toutes les choses noires de la passion, pourvu qu'on aime et qu'on soit aimé !

Elle répéta, écho ironique et doux :

— Aimé !

De larges flaques de lumière mouillée alternaient sur le trottoir avec des mares d'ombres. Elle s'arrêta devant les feux étincelants d'une devanture de joaillier, sans quitter pour cela son air sentimental et maternel.

Lucien serra doucement le bras qu'il tenait sous le sien, un bras moelleux dans une jaquette d'astrakan, et dont la chaleur le gagnait, tandis que s'exhalait, dans l'air mou, un parfum de fourrure.

— Donnez-moi un bijou, fit-elle par plaisanterie.

Il ne comprit pas tout de suite, mais comme elle répétait :

— Lequel me donnez-vous?

... Il examina gravement les bagues de pierreries, les colliers de diamants, les broches de perles, qui scintillaient sur le velours des écrins :

— Je vous donne cette petite bague, ce cercle d'or qui enchâsse un serpent d'émeraude.

Soit qu'il eût deviné juste son désir imaginaire, soit qu'elle se prêtât à son choix fictif, elle déclara :

— C'est celle que je désirais, merci!

Il dit, en l'entraînant :

— Entrons donc!

Elle le regarda stupéfaite

— Pour quoi faire?

Il dit simplement :

— Pour l'acheter.

— Vous êtes fou! se récria-t-elle. Comment, vous avez cru!... Mais je plaisantais!

— C'est bien pour cela que je ne vous ai pas *donné* la rivière de diamants du milieu, mais cette babiole.

— Enfant, fit-elle, enfant! Faut-il que vous soyez enfant! Est-ce que je puis accepter une bague? Et de vous, encore?

— Pourquoi pas?

— Parce que...

Ce fut elle qui l'entraîna, il se sentait triste et humilié de son refus ; et cependant, cette dépense n'eût-elle pas été une folie, de toute manière?

— Tenez, dit elle, comme ils passaient devant un grand confiseur, achetez-moi plutôt des bonbons.

Il répondit, brutal :

— Pourquoi pas des sucres d'orge?

Piquée de ce ton :

— Eh bien! je ne veux rien de vous, répliqua-t-elle.

Alors, il dit très bas :

— Pardonnez-moi.

L'inconvenance d'avoir manqué, si peu que ce fût, à une femme, la peur d'avoir déplu à celle à laquelle entre toutes il voulait plaire, le confondit. Il se serait mis à genoux sur la chaussée.

— Pardonnez, répéta-t-il, je ne sais ce que j'ai ce soir. Dites-moi que vous ne m'en voulez pas?

Elle secoua doucement la tête, comprenant bien sa nervosité, puisqu'elle en était cause. Lucien sentit la manche d'astrakan peser avec abandon sur son bras ; et de promener en silence cette grande belle femme, bien d'accord et du même pas, lui parut plus suave encore que tout à l'heure.



— A VENDREDI, FIT-ELLE D'UN SOURIRE...

Il lui contait les projets de théâtre. Elle objecta le temps que perdrait Serge. Il se fit fort de le lui faire rattraper ; il pouvait lui donner des répétitions plus souvent.

Elle parut heureuse et dit :

— Vous êtes bon pour mon petit Serge.

S'il avait osé, comme il eût dit :

— Ça m'est très facile, puisque je vous aime.

Il murmura seulement :

— Je suis trop heureux de vous faire plaisir.

Ils arrivèrent aux vitrines en feu du Louvre. Elle dit :

— A bientôt.

— A vendredi, pour la leçon de Serge !

— A vendredi, fit-elle d'un sourire.

Un garçon bleu lui ouvrit la grande porte de cristal. S'engouffrant dans un chatoiement d'étoffes, un va-et-vient de gens, elle se perdit à ses yeux. Maudissant sa gaucherie, il sentit alors toute la convoitise et tout le regret qu'elle lui laissait. Il croyait percevoir encore le parfum de fourrure, et le frôlement de ses manches balancées qui caressaient les siennes d'un ondoiement rythmique.





Il ferma les yeux.

DEUXIÈME PARTIE

I

Le vendredi matin, il neigeait.

— Pile ou face ? se demanda Lucien en jetant un louis en l'air. Une paresse ou un scrupule le retenaient de sortir, une de ces envies lâches qu'on a de rester à lire devant les braises, les reins calés dans un grand fauteuil.

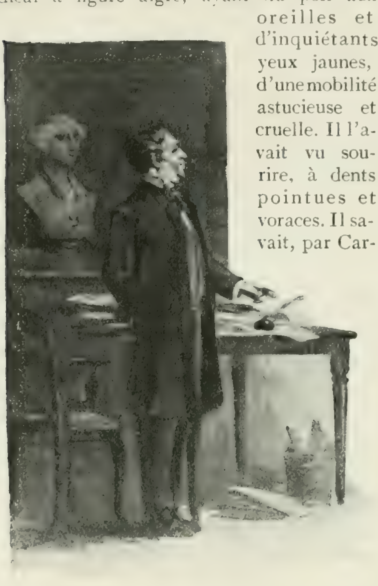
« Si c'est face, j'irai », dit-il sans regarder la pièce qui roulait sur le parquet de l'atelier. Il se pencha : c'était pile.

Donc le scrupule l'emportait ; scrupule vague, et qu'il atténuait encore en s'affirmant que son flirt n'irait pas au delà des bornes, scrupule tenace, car il savait bien que ce qu'il désirait de la jeune femme, il serait coupable, à elle de le céder, à lui de l'obtenir. Comment pourrait-elle disposer d'elle-même, ayant un maître ? Un maître peu commode ! Mais les risques n'eussent-ils pas donné plus de saveur à la tentation ?

Puis, serait-ce si coupable ? Est-ce que le mariage, si peu respecté par l'homme, si souvent trahi par la femme, union de ruses et de mensonges, était chose si respectable ? Devait-on le tenir pour plus qu'une devanture sociale, un couvert d'hypocrisie ? Mme Noyzé, si son mari la rendait malheureuse — et d'abord, il la trompait avec des actrices ! — serait-elle condamnée à une fidélité perpétuelle ? Le tout était de garder les apparences, et de conserver à la faute, si faute il y avait, le charme du mystère et le goût du péché. D'ailleurs avait-elle été toujours irréprochable ? Tarpin-Malus ?...

Une écharde imperceptible, mais douloureuse, le piqua soudain.

Il avait rencontré dans un salon ce radical à figure aigre, ayant du poil aux oreilles et d'inquiétants yeux jaunes, d'une mobilité astucieuse et cruelle. Il l'avait vu sourire, à dents pointues et voraces. Il savait, par Carbon, que le sénateur avait deux logis, l'un officiel, l'autre secret.



La, il recevait ses clients, jouait au Spartiate et a l'Incorruptible.

Le premier, dans une pauvre maison meublée, occupait deux pièces sur cour, glaciales et rigides. Dans l'une, s'amoncelaient des piles de dossiers, qu'un secrétaire famélique dépouillait sur une table de bois ; dans l'autre, trois meubles d'acajou râpaient de leurs pieds un tapis maigre, devant une cheminée sans feu que dominait le buste de Robespierre. Là, il recevait ses clients, jouait au Spartiate et à l'Incorruptible.

L'autre logement, vrai entresol de lorette, moelleux, capitonné, permettait à M. le sénateur de se vautrer sur les divans. Des cigares et des liqueurs couvraient les guéridons. En compagnie d'intimes, il soupait avec de belles filles, révélait un Tarpin-Malus que peu de monde connaissait, celui des trafics et des marchandages de presse, des tripotages de toute nature. Et ce serait un tel homme qui aurait soutenu, pendant des années, la fortune des Noyzé, la femme se prêtant à la pire prostitution, le mari à un semblant d'ignorance, dont sa crânerie ne pouvait faire oublier la sale complicité? Allons donc! C'était une de ces infamies que le monde débite couramment; il n'y pouvait, n'y voulait croire. D'ailleurs, d'après Carbon, qui, parlant sous l'empire d'une rancune de son oncle Chartreux, devait le savoir, Tarpin-Malus vivait sous le joug d'une vieille maîtresse obscure, aussi laide que lui, et qu'il entretenait à Passy.

Allégé, il respira, contemplant, à la baie vitrée, les flocons de neige qui, de haut, coulaient en cendres grisâtres et, en bas, s'éparpillaient en ouate fine. Il apercevait au travers un jardin mélancolique, contrastant avec le coin vivant du boulevard Saint-Germain, un jardin séparé de la rue du Bac par un mur treillagé de lattes verdâtres ; dans les allées, où ne se promenait jamais personne, les bassins morts reflétaient les volets clos d'un pavillon Louis XVI, et des vols de corneilles, obstinés, tournoyaient à la cime de peupliers centenaires.

— Cet affreux renard! répétait-il, dans un ressaut de colère, et il le voyait ramper autour du beau corps blanc, qu'il se représentait jailli des vêtements, tel qu'une possession imaginaire le lui offrait en cette pièce même, sur un écroulement de coussins d'Orient, le reflet rose des braises courant sur l'ivoire des membres.

Il ferma les yeux, ne les rouvrit que pour regarder la neige chaste et froide, s'y geler la pensée. Mais, de même qu'un regard qu'on sent dans la nuque vous fait tourner la tête, de même l'atelier intime et doux l'attirait par les mille liens subtils des habitudes et des rêveries familières, par la hantise des bibelots.

Derrière lui, sur un guéridon de mosaïque, il « voyait », sans se déranger, un drageoir Renaissance qui lui était cher ; au mur, ces deux profils exquis, la Lucrezia Tornuabuoni, de Botticelli, princièrement

mélancolique, une aigrette aux cheveux, et la Simonetta Vespucci, du Pollajuolo, avec son front bombé, ses yeux d'enfant, son petit nez retroussé et son serpent autour de la gorge. Ces deux belles photographies se regardaient. Le divan propice s'allongeait sous un trophée de lames d'Orient, affilées comme des rasoirs, aiguës comme des flèches, dont les reflets, bleus d'acier et blancs d'argent, suggéraient l'envie de donner la mort ou la crainte de la recevoir. — Décor bien fait pour une ivresse! Lucien s'en était fait un refuge où Mme Trénis ne montait jamais sans prévenir, et comme en visite, avec un mantelet de sortie. Pour M. de Vertsève, qui avait fort blâmé la liberté d'un appartement particulier, il n'y montait point, par abstention voulue, et parce que ses rhumatismes craignaient les étages.

« Tout de même, se dit Lucien, j'ai eu tort de n'y pas aller! »

La neige fondait en touchant le sol, elle n'était donc pas un empêchement. Serge avait tant besoin qu'on le fît travailler. Et il aurait vu Mme Noyzé, fraîche au sortir du bain, émergeant des dentelles d'un peignoir de peluche mauve, aux plis révélateurs. Il aurait eu la joie de son shake-hand à main fondante, une main lénifiée par les onguents, trop suave et trop parfumée pour appartenir à une honnête femme, une main dont il rêvait dans ses insomnies, comme d'une nudité.

« C'est fou! dit-il. Autrefois, je ne pensais pas à elle. Où cela peut-il me conduire? »

Eh! parbleu! au nivânâ des étreintes, à ce point de dissolution exquise où la volupté affranchit l'âme de la matière, où l'on s'évade du temps, du lieu, de soi-même, pour n'être plus qu'un souffle à fleur de chair, un feu-follet dont l'extrême vibration va s'évanouir. Quoi de meilleur! Quel vin, quelle morphine valent cette ivresse des sens, et sans elle que serait la vie?

Le péché? Lucien n'était plus religieux. Sans doute, très jeune, on lui avait fait peur de la chair; et ses premières initiations



En compagnie d'intimes, il soupait avec de belles filles.

n'avaient rien eu, certes, d'assez glorieux, d'assez exalté pour l'empêcher de sentir le dégoût et la tristesse qui suivent l'abandon complet.

Des femmes qu'il avait cru aimer, pendant des mois, des semaines, une heure, aucune, hélas! dont il se souvînt avec orgueil. Pauvres rencontres, sentiments poussés dans la boue, comme les petites fleurs de rue qu'il portait le dimanche, alors collégien, à une prostituée poitrinaire; la conquête facile d'une tenancière de cabinet de lecture, trop grasse. Quoi encore? L'idylle avec une couturière blonde qui travaillait à la maison, et que Mme Trénis renvoyait à temps : tout un bouquet douteux, dont la rose la plus fraîche était encore cette jolie Manon, rose que d'autres que lui avaient respirée, et qui, selon le vers du poète, n'en gardait pas moins son parfum :

Bocca bacciata non perde ventura...

Et si Mme Noyzé elle-même?... Mais il repoussa la vision, tenant à s'affirmer qu'Elle était pure, afin sans doute que son bonheur, comme sa mauvaise action, fussent plus pervers et plus complets, sans même l'excuse que d'autres avaient respiré la fleur, baisé la bouche.

Leurre du désir! Mais en bravant le délit d'adultère, le péché mortel, puisqu'il le prenait de si haut avec le verdict social et l'anathème religieux, ne s'élevait-il pas en lui une obsession honteuse, un vilain reproche? Il ne devait compte à personne de ses actes; soit! Il affrontait le péril; bien! Qu'elle consentît à l'aimer, et ils s'étreindraient sans remords, de toute la force du sang et de toute l'ardeur de la volupté. Mais alors, pourquoi voyait-il le visage du petit Serge se tourner vers lui, le regard du petit Serge lui reprocher, avec un mépris et une douleur indicibles, d'avoir trompé sa confiante amitié, d'avoir avili, sous ses yeux, celle qu'il aimait plus que tout, qui pour lui demeurait sacrée, sa mère?

La neige ne tombait plus, les braises pourpres s'aplanissaient. Lucien, s'étirant, fredonna le *leitmotiv* de *Tristan et Iseult*. Pourquoi donc cette soif de toute femme, ce souhait éperdu d'amour qui lui gonflait le cœur? Pourquoi cette griserie sentimentale et sensuelle, qui tantôt l'exaltait de rêves capricieux et charmants, tantôt le jetait en des ardeurs brutales? Pourquoi un vers, une lecture, une statue de jardin public, l'image inepte d'un journal, la silhouette d'une passante, un bas de jupe, moins encore, un gant sur une table, la plainte d'un orgue dans une cour, un souvenir, un parfum, un souffle, alimentaient-ils ce feu trouble et malsain, dont il repoussait ensuite, de sens rassis, et avec un léger dégoût, les cendres?

« Aimer, être aimé! »

Mais il n'aimait pas Mme Noyzé, voyons! Il ne sacrifierait pas sa vie pour elle, il ne l'enlèverait pas au bout de la terre. Il la désirait, parce qu'elle était très belle et jeune encore, bien que Serge eût seize ans — jeune, avec tout ce que l'expérience ajoute, l'art de la toilette, les raffinements d'une comédienne élégante qu'elle était, que toute femme du monde se doit d'être, avec les silences et les regards, les attitudes qui mentent, avec une aisance telle que, pour l'acquérir, il lui avait fallu sans doute... — Encore cette obsession! cette jalousie d'un rival avilissant!

Lucien allait et venait, d'un pas énervé. Le sentiment net de la situation lui revint.

« Non! s'imaginait-il vraiment qu'elle lui céderait comme cela, au beau moment, pour lui faire plaisir! »

Il haussa les épaules. Que redoutait-il donc? N'était-elle pas gardée par sa prudence, sa tranquillité, son honnêteté peut-être? Et congédiant toute la fantasmagorie, l'hallucination dont sa rêverie solitaire l'entourait :

— Allons, j'aurais dû y aller!

II

Manon épinglait son chapeau; ses bras levés dégageaient la cambrure de sa taille dans la glace.

Le soleil entrait, des canaris en cage



MANON ÉPINGLAIT SON CHAPEAU.

saluaient le beau temps. Dans ce nid plongeant sur Paris, on apercevait des horizons de toits, des tuyaux noirs de cheminées qui avaient l'air d'hommes au guet. Les nuages passaient rapides, blancs, sur un ciel bleu pâle, trempé d'ondées. En bas, les voitures et les passants apparaissaient tout petits. Deux chiens, folâtrant au long du ruisseau, jouaient à cache-cache autour d'un sergent de ville, qui, se promenant les mains derrière le dos, ne leur donnait pas de coups de pied, en sa placide satisfaction de vivre.

Lucien se retourna. Quelle bonne idée il avait eue de venir surprendre Manon chez elle, dans ce petit appartement qui ne sentait pas le garni, dont les meubles, pitchpin clair et aquarelles gaies, la chambre en cretonne, la cuisine propre tenue par une servante aux joues rouges, affirmaient l'indépendance du chez soi, sans bouts traînants de cigarette étrangère.

Elle avait dit, avec sincérité :

— Mes folies, voyez-vous, sont celles d'une personne très sage : je me prête, je ne me donne pas. Il me serait odieux de cesser de m'appartenir.

C'était au moment des confidences, dans sa chambre. Sans paraître surprise du coup de sonnette, elle lui avait souhaité la bienvenue, mettant son couvert, improvisant avec la Bretonne un déjeuner. Elle savait sans nul doute que son charme opérait à distance, inspirait une douceur de regret, une nostalgie de désir, l'on ne sait quoi, au moment où l'on s'y attend le moins, qui vous prend à la gorge et vous hisse, la bouche avide, au nid haut perché, au joli nid où l'on sait trouver une belle et bonne fille, la « camarade avec des hanches » dont parle Baudelaire, celle qui étanchera la soif amoureuse et qui saura, grâce à ses fréquentations d'artistes, rire, parler ou se taire presque à propos, jamais sotte, souvent spirituelle.

— Eh bien ! dit-il, voyant qu'elle mettait ses gants. En route ! Le viatique, auparavant ?

Elle releva sa voilette et tendit sa bouche qui sentait la framboise : la communion de leurs lèvres fut savoureuse. Lucien [illegible], d'être venu chercher le philtre d'oubli, ressentait une obscure honte. La joie des sens ne pouvait-elle donc lui remplir le cœur ? Eternel conflit de ses aspirations païennes, de son légitime effort à satisfaire les tendances de tout l'être, avec son éducation pieuse, ses scrupules de moralité, un vieux et persistant remords du péché de la chair !

Manon et lui étaient libres, ne faisaient tort à personne. Pourquoi donc ce malaise, comme s'ils avaient mal agi, et que le plein jour, tel qu'un reflet de la clarté d'Eden, les poursuivît, après qu'ils eussent « goûté au fruit défendu et reconnu leur impudeur » ?

Dans l'escalier en spirale qui s'assombrissait à mesure, Lucien plongeait en une sensation de vertige, jointe au dépaysement de ne pas se reconnaître. Dans ce même escalier, la montée vers le jour avait été, tout à l'heure, un affranchissement de soi-même, une aspiration au plaisir sans regret ? Pourquoi ce regret, maintenant ? L'air lui manquait, des yeux de paon lumineux scintillaient sous ses paupières. Enfin il salua le soleil, l'air tiède dont le faux printemps l'avait grisé, complice d'un de ces retours du cœur et des sens qui déroutent l'idée que nous nous faisons de notre libre arbitre

— Ce fiacre, Manon ?

Ils y montèrent. Elle allait voir une amie malade, à la Bastille. Il entrerait au concert Colonne, sachant y retrouver Symore et peut-être Guépratte. Il se rappela que sa mère et son grand-père iraient à Lamoureux. Son absence au déjeuner les aurait choqués, car ils avaient la religion du dimanche et de l'après-midi familiale. Le fiacre roulait, au milieu d'une foule en fête, ouvriers poussant des bébés dans de petites voitures, femmes heureuses de goûter un repos et de sortir leur robe neuve de l'armoire.

— Où passerez-vous l'été, Manon ?

Elle fit une moue d'ignorance.

Il avait pris sa main gantée de suède et la serrait :

— J'irai à Montigny, vous devriez y venir, ou à Marlotte.

Il la voyait installée au village ; Symore ne devait-il pas faire aux environs de Fon-

tainebleau des études de plein air? Il ajouta :

— Nous tirerions notre coupe dans le Loing. Vous savez nager?

— Non, j'ai très peur de l'eau.

— Je vous apprendrais.

Le *tu* ne persistait pas entre eux ; effusion d'un instant, il faisait vite place au *vous* correct ; de même leur attitude irréprochable succédait à l'abandon passager.

— J'irai peut-être à Dinan, dit-elle, si Nora est rétablie et peut supporter l'air de l'Océan.

Elle parla de cette amie, improvisée actrice d'un de ces théâtres spontanément éclos : le Théâtre-Libre et l'Œuvre. On l'y avait remarquée pour son réalisme mordant, les silhouettes à l'eau-forte qu'elle avait tracées. Une chute en scène, le pied déboîté dans un trappillon, la clouait sur son lit de souffrance, oubliée déjà, pauvre.

— Un type! disait Manon, mais, vous savez, empoignante au possible. A la ville, vous diriez : « Elle est laide! » Sur la scène, vous ne la reconnaissez plus!

Lucien, par une pensée délicate, jetait alors au cocher l'adresse d'un magasin de primeurs : il avait songé aux convoitises des malades, aux oranges fraîches qu'en ce beau dimanche, de petites bourgeoises, des ouvrières déposaient sur le lit de leur homme, à l'hôpital. Il fit choisir à Manon des raisins de serre, des poires énormes ; et, comme elle se défendait, il dit gentiment, dans le fiacre qui roulait à nouveau :

— Vous lui direz, en faisant la dînette, que c'est l'hommage d'un petit ami auquel vous avez raconté son histoire.

Place du Châtelet, il se fit descendre sur un baise-main au creux du gant de Manon, répéta tout haut l'adresse qu'elle indiquait, joliment penchée à la portière.

Un baiser encore, lancé du bout des doigts, et il se retourna nez à nez avec la vieille Mme Matha, qui le transperçait d'un regard fixe. Elle l'avait reconnu, en passant sur la place. Une capote de fleurs jaunes, sur des bandeaux gris sale, encadrait sa face sournoise. Sans lui permettre de s'esquiver, elle l'entreprit :

« Ne travaillait-il pas trop? Elle lui trouvait le teint pâle. Quelle jolie personne il venait de quitter! Sa cousine, Mlle Dionée, peut-être? — Non, pas du tout! Ah! que d'excuses... avec ses mauvais yeux, il lui avait semblé... En effet, Mlle Eve-Louise ne ressemblait que de loin — (oh! oui, de très loin) — à cette jolie personne. Oh! mon Dieu! quelle indiscrétion elle venait de commettre! Elle espérait que M. Lucien ne lui en voudrait pas. D'ailleurs, elle n'avait rien vu, elle ne savait rien. Ce n'est pas elle qui se mêlait de ce qui ne la regardait pas... »

Et ses yeux, pétillants d'une curiosité jalouse, criaient : « Oui, oui, on sait ce qu'elles valent, les créatures auxquelles on envoie des baisers dans la rue! »

Il piétinait de dépit, en répétant avec son plus grand air :

— Je ne sais, madame, ce que vous voulez dire!

Et en lui-même :

« Vieille pieuvre! »

Elle le retenait, jouissant de sa fureur, quand, au bout du pont, apparut Guépratte. Un salut raide, et Lucien courait au sculpteur, tout en noir, d'une élégance romantique sous un large chapeau mou et dans une cape agrafée d'argent qu'il portait rejetée sur l'épaule.

Leur poignée de main exprima une sympathie franche. Bien qu'ils ne se fussent revus que trois ou quatre fois, leurs goûts communs, leurs différentes façons même de sentir les avait rapprochés, si bien que, lorsqu'ils se retrouvaient, leur amitié avait fait un grand pas. Ils en étaient aux attentions charmantes, et ce sentiment neuf, en sa fraîcheur, se manifestait par des délicatesses presque féminines. Guépratte répondait à l'admiration chaleureuse qu'il sentait monter vers lui, et Lucien lui savait un gré infini de ne pas mépriser son hommage presque profane. Tous deux se sentaient relevés aux yeux l'un de l'autre par le prestige si puissant de la considération personnelle. Et déjà l'autorité des idées de Guépratte se faisait jour, imposait à l'autre.

Ils se dirigeaient vers la queue formée devant le théâtre.

— Il est tôt encore, dit Guépratte, nous avons le temps.

Il s'était retourné. Suivant son regard, Lucien aperçut de loin l'amie du sculpteur, Mlle Souwrieff, qui s'avançait, en compagnie de trois ou quatre femmes. Il craignait d'être indiscret en imposant sa présence, mais Guépratte, devinant son scrupule, assura :

— Non, ces dames vont ensemble, et moi de mon côté.

Il avait tiré de sa poche un coupon d'amphithéâtre. Lucien fut un peu confus de penser que tandis que le sculpteur grimperait tout en haut, lui se prélasserait aux fauteuils d'orchestre avec Symore. Guépratte ne connaissait pas le peintre, mais désirait faire sa connaissance depuis qu'il entendait vanter ses qualités et son talent.

Mme Souwrieff, au milieu de ses compagnes, passa devant eux, répondant, d'une inclination de tête et d'un fugitif sourire, à leur coup de chapeau. Elle avait toujours son air fier. Il sembla à Lucien que toutes ces femmes avaient eu pour Guépratte un regard de reconnaissance ; il avait remarqué au passage une Anglaise à lorgnon, une Scandinave aux cheveux de maïs, aux yeux de fjord bleu ; une petite Russienne au nez épaté et à la tignasse crépue. Serrées en groupe, avec cette bravoure agressive que l'union donne aux femmes, elles allaient droit devant elles, perçant la foule, laissant l'obscure impression de créatures en lutte contre l'oppression masculine. La Suédoise, dit Guépratte, était étudiante en médecine ; l'Anglaise vivait de traductions ; la femme au nez épaté peignait sur porcelaine. Olga Souwrieff connaissait d'autres solitaires : une missionnaire piétiste qui revenait d'Afrique, une empirique bossue guérissant les maladies nerveuses. Il s'interrompit ; une main se posait sur l'épaule de Lucien, qui s'écria :

— Symore, nous t'attendions !

Il les présenta l'un à l'autre. Gros, large, avec une barbe de fleuve et des yeux de taureau, un de ces athlètes terribles qui ont une douceur d'enfant malgré leur voix retentissante, Symore bégaya une phrase aimable, dont il eut peine à sortir. Guépratte, à tous ceux qui ne le connaissaient pas, inspirait cet embarras. Il fallait, avec lui, toujours rompre la glace; et bien des gens prenaient pour de la froideur ou du mépris ce qui n'était de sa part qu'une altière pudeur et l'horreur du banal. Ils entrèrent.

Lucien écoutait. Le lieu, le temps, tout avait disparu. Hypnotisé par la masse sombre de l'orchestre étagé sur la scène, habits noirs, plastrons blancs, violons fauves et cuivres jaunes, il contemplait cette mer mouvante où la cadence des bras et le souffle des bouches déchaînaient la tempête. On jouait une partie de la *Damnation de Faust*. Après la large et pathétique Invocation aux Forêts, la Course à l'Abîme bruissait en océan de sanglots, de cris, d'appels désespérés ou furieux dont les vagues s'enflaient et s'affaissaient, au commandement de l'archet magique du chef d'orchestre, inquiétant à voir avec ses gestes fous et son dos secoué de frissons hoffmannesques. Des applaudissements éclatèrent. Il les entendit avec souffrance, parce qu'ils dissipaient son ivresse.

En promenant sa lorgnette sur la salle, il aperçut au balcon Clotilde Hardeuil et son père, découvrit les Braüm père et fils aux derniers rangs de l'orchestre. Il s'inclina, Clotilde venait de le reconnaître. Il lui sembla que du battement de son éventail elle l'appelait, mais il craignit que le temps lui manquât, ensuite, pour regagner sa place. Tirant sa montre, avec un coup d'œil vers la sortie, il proposa, par cette pantomime, d'attendre la fin du concert.

— Tu connais Hardeuil ? souffla-t-il à Symore qui, hochant négativement la tête, examinait à la dérobée Clotilde.

Très élégante en jaquette de loutre, elle s'était faite belle pour son père, qu'elle accompagnait fréquemment à ces concerts du dimanche, seule distraction que se permît cet homme surmené. Une belle tête, ce Hardeuil, des cheveux bien plantés, des mâchoires de dogue sous une courte barbe rousse, des yeux bleus entêtés, et par tout le visage une tension nerveuse qui par moments tournait à la souffrance, livrait la tare de cet organisme soumis à des excès du travail ou à des luttes intérieures dont il gardait amèrement le secret.

Les journaux l'avaient fort attaqué,

pour la part qu'il avait prise à la dernière Exposition universelle. On parlait de marchés mal tenus, de malversations dans les fournitures. Mais il avait fait face, répondant de sa plume et de son épée, et sa belle attitude avait fait taire ces insinuations. Pour plus de sûreté, disaient les sceptiques, il avait acheté le silence des plus enragés. On ne pouvait nier en tous cas son intelligence, son autorité. Parti de rien, petit ouvrier mécanicien, il était maintenant célèbre dans les deux mondes. Il n'était pas jusqu'à la présence de sa fille, à son côté, cette jeunesse fière, qui ne lui ralliât des sympathies, surtout pour ceux qui croyaient savoir que Mme Hardeuil s'entendait peu avec son mari, sous les dehors d'une union correcte. Il avait marié sa fille aînée au comte de Chalys, qui vivait dans ses terres, et dont on interprétait la rare présence chez les Hardeuil comme un blâme des opérations de son beau-père.

Bien des gens estimaient qu'Hardeuil sauterait tout d'un coup!

Le petit archet frappait le pupitre, le dos noir du chef d'orchestre se gonflait d'attente; le bras se leva, lança la foudre : la dernière partie du *Faust* de Schumann, la mort de Faust, traversée d'invocations sereines, de cœurs stridents de lémures. La voix humaine y mêlait sa noblesse pénétrante, son ardeur magnifique. Le monde enchanté avait repris Lucien et frappé d'une stupeur d'extase cette salle immobile. Symore oppressé respirait à peine, et si Lucien avait pu se distraire de son émotion, il aurait vu les beaux yeux de Clotilde troublés comme l'eau qui reflète l'orage, et là-haut, tout là-haut, le groupe des amies d'Olga Souwrieff penché, fasciné dans le vide, et Guépratte, cachant sa tête dans ses mains, succombant à un écrasement de larmes délicieux, où s'épanchait le trop-plein de son exaltation nerveuse, et qui, dans son amour passionné du beau, était une défaillance de ses admirations trop vives.

Le programme se terminait par la marche du *Tannhauser*, mais Lucien, que Wagner remuait d'habitude au plus profond, avait épuisé sa réserve de sensibilité : il s'étonna d'entendre distraitement la fin du concert, tout à la préoccupation de ne pas manquer Clotilde à la sortie. Il entraînait Symore dans la cohue qui débouchait des couloirs et des escaliers, gagna le péristyle du théâtre, d'où, un peu à écart, ils virent s'écouler la foule.

— Tiens, Favas!



IL APERÇUT AU BALCON CLOTILDE HARDEUIL ET SON PÈRE.

A cet appel, le médecin venait à eux, avec ce sourire à grandes dents, demi-hargneux, demi-affectueux qui, depuis son deuil, crispait sa bouche en un retroussement bizarre.

— Comme ils ont joué mollement! dit-il d'un ton rêche. J'ai failli m'en aller d'énervement.

— Tiens, dit Symore, je n'ai pas trouvé : la Course à l'Abîme a été enlevée. Et puis « la mort de Faust » de Schumann, il me semble...

— Oui, concéda Favas, ça, c'était bien, je ne dis pas. Très bien, même.

Au fond il n'avait pas été mécontent, mais il lui fallait se plaindre, de tout et de tous : son cœur jugeait la vie mauvaise, depuis qu'elle lui était si cruelle, et on le plaignait, parce qu'on le voyait malheureux.

— Adieu, dit-il, je n'ai pas le temps de serrer la main à Guépratte. Peut-être a-t-il passé, du reste, sans que nous l'apercevions. Je suis furieux contre lui ; il se tue de travail, c'est idiot, idiot! Il sera bien avancé s'il attrape une fièvre cérébrale. Dites-le-lui! Il ne m'écoute pas. Qui est-ce qui écoute son médecin?

Il partit, en haussant les épaules. Tantôt il ne croyait pas à la médecine, décourageait ceux qui s'adressaient à lui ; tantôt, pour une prescription négligée, il entrait en rage.

Clotilde, au bras de son père, apparut.

— Bonjour, vous!

Et elle demanda :

— N'est-ce pas M. Symore qui était avec vous? Mon père aime beaucoup ses tableaux?

La présentation faite, et tandis que les deux hommes échangeaient quelques compliments, elle dit vivement :

— Cause gagnée! Nous jouerons le *Beau Léandre*. Et papa entend faire bien les choses : il veut des décors exprès.

Et baissant la voix :

— Est-ce que vous croyez que votre ami consentirait à nous les faire?

— Voilà une petite fille, dit alors M. Hardeuil en souriant, qui a une grâce à vous demander.

Symore devint très rouge! Il ne sut pas refuser, du reste, à une demande si gentiment faite par Clotilde intimidée bien à tort par son masque truculent, et qui, sur ce qu'il avait été l'aîné de Lucien au collège, s'attendait à voir un petit jeune homme. A peine avait-elle pris congé avec son père, que les Braüm, qui attendaient leur voiture, se concertèrent. Ephrem, avec son air caressant et insolent à la fois, vint serrer la main de Lucien :

— Présentez moi, je vous prie, à M. Symore ; mon père et moi raffolons de son talent et désirons depuis longtemps faire sa connaissance.

Il entraînait, avec dextérité, les deux hommes auprès du banquier, qui les accueillit, Lucien, avec juste ce qu'il fallait de courtoisie, Symore, flatteusement. Livide, les yeux caves, jaune d'hépathite, il avait l'air d'un mort, et ne vivait que d'une vie artificielle, l'estomac activé par la pepsine, les membres fouettés par l'électricité, et, quand il souffrait trop, de la morphine sous la peau, qui lui donnait cet étrange regard sournois de haine et de dégoût pour l'humanité. Il avait l'amour des tableaux, et Ephrem, lui servant de rabatteur, lui faisait acheter, à des artistes de talent, lors de leurs premiers succès, de la peinture en passe de se vendre cher plus tard. Jamais il n'achetait de tableaux de maîtres consacrés, cela coûtait trop. En revanche, il revendait très bien les toiles qu'il avait eues à bon compte quelques années auparavant. C'est ainsi qu'il faisait des affaires, même dans ses plaisirs, et passait pour un protecteur des arts. Le bon est qu'il avait acquis de la sorte des œuvres qu'il ne pouvait souffrir, des Monticelli par exemple, dont il s'était défait dès qu'il l'avait pu, avec un bénéfice.

Il flattait Symore à phrases courtes et léchées, qui faisaient penser aux coups de langue râpeux des chats. Ephrem, lui, employait des superlatifs immodérés, mais son sourire un peu pervers restituait aux mots leur vraie valeur. Rendez-vous pris pour aller visiter l'atelier du peintre, et la portière du coupé refermée par le valet de pied, le gros cocher à palatine de fourrure enleva les chevaux piaffants sur le pavé. Guépratte, tout seul près d'un arbre, regardait d'un autre côté.

— Eh bien? dit Lucien, satisfait et moqueur.

— C'est la gloire! fit Symore d'une intonation de rapin. Seulement, je connais le coup de la protection des arts. S'ils n'y mettent pas le prix, bernique!

Ils rejoignirent Guépratte, et cette fois la conversation se lia vite. On parla musique. Des affinités se déclarèrent. Symore proposa :

— Voulez-vous monter un moment chez moi ?

On acceptait. Ce fut une lente ascension vers Montmartre, toute en causerie.

Dans son atelier, Symore allumait de vastes lampes à réflecteurs, montrait ses tableaux, de riches et grasses chairs, des sous-bois gonflés de sève, des eaux lourdes et profondes, tout un art puissant, libre et mâle qui ne lui coûtait que l'effort matériel, et où triomphaient un robuste amour de la vie, un respect naïf de la nature, une santé d'artiste équilibré.

Tout en lui était à l'avenant. Au restaurant, il broyait les os des victuailles et s'amusait à terrifier les gens avec des yeux d'ogre ; il savait une centaine de chansons populaires et les chantait à plein gosier ; il étreignait dans ses bras noueux les femmes qui défilaient chez lui. Brave garçon, incapable d'une vilenie, il aimait les bonnes filles, les vins généreux, le travail bien fait ; et s'il plut tel à Guépratte, ce fut certainement par le contraste physique de leurs natures. Il offrit de dîner ensemble. Le sculpteur mit pour condition que chacun paierait son écot. Il avait une fierté intransigeante qui donnait de l'allure à sa pauvreté.

Tous trois descendirent vers la rive gauche et dînèrent chez la mère Lannes, au milieu d'élèves de l'école des Beaux-Arts, parmi les cris sauvages, les rires jeunes et fous, le fracas des assiettes. Ils s'y attardèrent, discutant art et littérature, brassant les vérités et les paradoxes, s'exaltant pour les chefs-d'œuvre. Guépratte se livrait peu à peu, et Lucien, silencieux dans le nuage de sa cigarette, voyait se dessiner un visage et une âme dont il n'avait pas encore soupçonné la pureté et la grandeur.

Ce fut une des bonnes soirées de sa vie.

III

Ce mercredi, Lucien arrivait très en retard au déjeuner.

Le vieux valet de chambre de M. de Vertsève, attaché à son maître comme Nanische l'était à Mme Trénis, Arsène, servait le rôti avec ces gestes compassés et ronds, cet art de glisser sans bruit, qui faisaient de son service un art diplomatique. Lucien ne l'aimait pas, peut-être à tort, soit que la froideur polie du domestique l'empêchât d'être à l'aise, soit qu'il le soupçonnât d'avoir conté à M. de Vertsève, autrefois, quelques-unes de ses frasques. Il lut, dans son ployement d'épaules, l'attente ironique d'une scène.

En effet, le grand-père répondait à peine à son bonjour joyeux, et Mme Trénis



TOUT EN LUI ÉTAIT A L'AVENANT.

ne put déguiser son appréhension mécontente :

— Nous t'avons attendu jusqu'à midi et quart.

— Pourquoi donc ? fit-il.

— Par politesse, dit sèchement le vieillard.

Arsène tourna la tête, pour prendre sur le dressoir une fourchette, et sourire, sans doute.

— Je suis bien désolé qu'on m'ait attendu seulement une minute. Il m'a été im-

possible de rentrer plus tôt. Ces répétitions font perdre un temps !

— Beaucoup trop, fit la même petite voix sèche. Et le grand-père évitait de le regarder, ce qui chez lui en disait long.

« Ma foi, tant pis, pensa Lucien, qu'ils boudent s'ils veulent ! » Et il ne s'occupa que de les rattraper, mettant les bouchées doubles.

— Ne mange pas si vite, tu te feras mal ! ne put retenir Mme Trénis. Elle redoutait une discussion, et d'autre part l'air ravi de Lucien l'intriguait fort. Si elle le contrariait, il la punirait en gardant le silence : rien ne lui serait plus désagréable,



Arsène tourna la tête, pour prendre une fourchette.

surtout sur la digestion. Depuis que, sortant beaucoup, il n'apparaissait plus qu'à de rares instants, elle se montrait particulièrement curieuse, étant de ces mères qui voudraient que leur fils leur confiât tout.

Le déjeuner s'acheva morose, mais Lucien était en proie à un plaisir indicible, dont le reflet mal déguisé inquiétait presque Mme Trénis, comme tout sentiment vif dont le motif échappe chez autrui.

Dans le salon, il ne put garder son secret, et s'adressant à sa mère :

— Tu sais que nous montons chez les Hardeuil *le Beau Léandre* et que Clotilde voulait jouer une seconde pièce. Devine de qui elle sera ?

M. de Vertsève sucrait méthodiquement son café, la face rigide, avec son air des « condamnations à mort ».

— Je ne sais pas, dit la mère.

— Tu donnes ta langue ? Eh bien, nous jouons un acte, un acte en vers, un délicieux poème de jeunesse à peine connu, de qui, voyons ? Un homme dont tu as admiré la pièce, tout récemment. Un homme qui remplit Paris de son succès foudroyant, du jeune, du beau...

— Je ne devine pas !

— Fonpers ! Hélys Fonpers ! Et tu ne te douterais jamais que je viens en ce moment de chez lui, qu'il m'a autorisé à jouer l'*Heure qui passe*, et cela d'une façon noble et charmante. Je viens de passer une heure enchantée ; c'est le causeur le plus exquis, le plus...

— Comment, M. Fonpers ? s'écria-t-elle abasourdie, tant elle subissait, en vraie Parisienne, le prestige de cet auteur qu'elle jugeait captivant et dangereux, mais dont le talent, grâce à la suggestion corruptrice du succès et de la fortune, lui semblait hors de pair, comme l'homme lui-même, avec sa légende.

— Oui, maman, Fonpers en personne ! Il m'a reçu, dans un intérieur d'un goût, d'un raffinement... je te dépeindrai cela ! Il a paru touché, amusé surtout. Il m'a mis bien vite à l'aise, car je t'avoue que le cœur me battait un peu. C'est le brave Symore qui m'a conduit chez lui. Ils se connaissaient pour avoir déjeuné ensemble chez le prince Sobieski.

Mme Trénis sentit grandir sa considération pour Symore, elle ne lui supposait pas de si belles relations, Lucien même prenait à ses yeux un lustre tout nouveau.



— C'EST HEUREUX, DIT-IL EN PRENANT DANS SES MAINS LE PETIT PORTRAIT
DU COMMANDANT TRENIS.

— Mais raconte, raconte! Tu as dû éprouver une émotion, nerveux et passionné comme tu l'es pour les belles choses et les grands écrivains?

Mais la voix du grand-père cingla sa vanité :

— Alors, les Hardeuil laissent jouer à leur fille une pièce de ce monsieur?

— Mais, grand-père, la pièce n'a rien d'inconvenant.

— Hélys Fonpers est un auteur indécent! affirma le magistrat.

— Indécent! dit Lucien, indigné de ce qu'on touchât à son idole. Soyez assez bon pour me dire en quoi grand-père!

— Son drame, *Lucrezia Sarpi*, est un appel à la passion; son roman, que je n'ai pas lu, mais qu'on m'a raconté, met en scène des gens qui, sous l'ingénieux prétexte qu'ils ont des âmes d'élite, se livrent à des actions parfaitements coupables. Quant à son recueil de vers, je puis en parler, c'est un bréviaire d'immoralité; et si la magistrature qui a poursuivi et condamné « ton » Baudelaire faisait son devoir en ce temps comme au mien!...

— Grand-père, dit Lucien avec une colère contenue, les grands poètes ont des immunités qui les placent au-dessus des jugements du vulgaire. Quand on a, comme Baudelaire, exprimé l'âme moderne avec ses lassitudes, ses dégoûts...

— Sa pourriture! dit durement le magistrat. Ah! ah! — il ricanait amèrement, — ces messieurs vraiment achètent leur gloire, puisque gloire il y a, à trop bon marché.

— Son talent, grand-père!...

— Du talent! oui, c'est votre grand argument, à vous autres, comme si le talent autorisait tout, répondait à tout! Et la conscience, qu'en faites-vous? Alors, ce n'est rien, le mal qu'un livre peut faire à des âmes ignorantes; ce n'est rien ces tableaux fangeux, ces décrépitudes morales...

— Grand-père, parlez-vous de M. Fonpers? Je vous assure qu'à ma connaissance il n'a jamais rien écrit de bas, de commun, de vil.

— C'est un autre genre, reprit M. de Vertsève avec une ironie acerbe. Là, on exalte les fautes, on divinise le mal, on fait des lits de roses à l'infamie. Mais, décidément, je suis d'une autre époque, je ne comprends rien à celle-ci.

— Je crois, grand-père, dit poliment Lucien, que nous appartenons en effet à des générations très différentes.

Il y eut un silence. Le vieillard déposait sur la table sa tasse de café; un petit tremblement de la soucoupe trahit son irritation, dont Mme Trénis s'inquiéta, sachant bien qu'elle en subirait le contre-coup, l'inévitable reproche de trop gâter son enfant. En même temps, Lucien regrettait d'avoir contredit son grand-père, mais vraiment, cette intransigeance le poussait à bout. D'ailleurs, comment expliquer le plaisir que M. Vertsève, bibliophile et lettré, prenait à savourer en latin Horace, Martial et Pétrone? Il y avait donc deux morales, l'une ancienne, l'autre moderne?

Le magistrat regardait, d'un air absorbé, une rangée de miniatures qui, sur la cheminée, représentaient, d'abord lui-même, en robe rouge de président de cour, puis l'oncle de Boisfort, colonel de chasseurs d'Afrique sous le second Empire, large figure léonine aux admirables yeux, ravinée de haut en bas par un coup de sabre. Le père de Lucien, à côté, montrait le visage calme que le colonel Charpe, son ami, chargeant botte à botte avec lui à Gravelotte, lui avait vu sous les balles, quand l'une d'elles l'allait frapper au cœur. Venait ensuite Mme Trénis, toute jeune mariée, avec des bandeaux plats et une robe de mousseline. Lucien fermait la série, à quatre ans, demi-nu, tout rose et blanc.

— C'est un grand malheur, dit le vieillard à voix basse, quand les pères ne sont plus là pour diriger leurs enfants!

— Père, soupira Mme Trénis, je t'en prie.

— Oui, dit-il à Lucien, regarde ce portrait. C'était un honnête homme que ton père. Puisse son exemple, à défaut de ses conseils, être toujours devant tes yeux. Il ne raffinait pas sur la poésie, lui, il ignorait la psy-cho-lo-gie, il connaissait mieux son

règlement de 1832 et la manœuvre des escadrons que les livres à succès. S'étant fait tout seul, sans maîtres, sans écoles, il n'avait pas passé, comme toi, de brillants examens. Je te souhaite cependant, non de le valoir, ce qui me semble impossible, mais de ne pas déchoir en comparaison.

Lucien fut blessé au vif.

« Tout cela parce que je suis arrivé en retard au déjeuner, pensa-t-il. Les manies à cet âge ont l'intolérance de la goutte. Si on les frôle, fût-ce avec de l'ouate, ce sont des jérémiades à n'en plus finir. »

Peut-être grand-père couvait-il aussi une de ces crises de rhumatisme aigu qui le faisaient tant souffrir. Volontiers il eut ramené ce vieil homme qu'il aimait, au fond ; mais comment ? M. de Vertsève offrait si peu de prise au sentiment, allait se desséchant chaque jour. Le silence était encore la meilleure ressource, un silence qu'il s'efforçait de rendre respectueux, immobile, les yeux au tapis.

— Au reste, reprit le grand-père, que Mlle Hardeuil joue dans une pièce de M. Fonpers, cela regarde ses parents ; que tu y joues toi-même, cela regarde ta mère. Si elle ne trouve rien à dire au temps que tu perds...

« C'est cela, il va mettre maman contre moi, à présent !... »

— Il est certain, insinua Mme Trénis, que tu négliges ton droit en ce moment.

« Là, qu'est-ce que je disais ? » pensa Lucien, qui garda le même silence amer, après un bref coup d'œil vindicatif, asséné sur sa mère. Elle comprit et jugea inutile d'insister.

— Mais du moment que tu as promis aux Hardeuil !

Et elle insinua :

— C'est que ton grand-père (elle hésita) avait jugé que, dans l'intérêt même de ta carrière, tu... tu devrais, ne fût-ce que pour les six mois qui te séparent de ton année militaire, entrer comme secrétaire chez notre vieil ami, M. d'Artigues. Son cabinet d'avocat est surchargé d'affaires, tu te ferais à la pratique, tu te romprais à l'étude des causes et à la préparation des plaidoiries. Je sais, par Mme d'Artigues, que son mari cherche quelqu'un d'intelligent.

Elle ne paria pas des émoluments, qui étaient dérisoires.

Lucien vit la souricière, l'abandon de sa liberté chèrement conquise, une mainmise étendue sur lui. Outré qu'on voulût le surveiller, il répondit, avec un déférence ironique :

— Vous me permettrez bien d'y réfléchir ?

M. de Vertsève dit avec emportement :

— De mon temps, on ne demandait pas à réfléchir, on obéissait !

Et avec un petit rire où s'exhalait sa haine du temps et des idées nouvelles :

— C'est vrai, j'oublie toujours. Nous sommes en république. Anarchie dans les pouvoirs, anarchie dans la famille. La famille ? — Il hocha prophétiquement la tête : — Elle s'en va, comme tout ce qui fut grand, avec l'idée de société, avec l'idée de patrie. L'armée, vos députés l'attaquent et la déconsidèrent ! Et vous avez chassé Dieu des écoles !

Il se leva, une émotion vraie au cœur :

— C'est heureux, dit-il en prenant dans ses mains le petit portrait du commandant Trénis, c'est heureux que ton père ne voie pas ces choses. Ah ! jeunes gens raffinés, stériles, dilettantes, ce ne sont pas vos marchands de phrases, vos poètes et vos psychologues qui nous sauveront, quand la guerre ou la révolution saccageront la France !

Il remit, de ses mains tremblantes, la miniature sur la cheminée et, tout droit, tout raide, quitta le salon.

— Pauvre grand-père, dit Lucien quand il le supposa rentré dans son appartement, c'est dur, de vieillir !

Mme Trénis, que ces scènes affectaient, essuya une larme qui avait peine, d'ailleurs, à tomber :

— Ne le contrarie plus, je t'en supplie.

Et curieuse, avec un effort pour reprendre son enjoûment :

— Voyons, raconte-moi tout. Ces pièces, est-ce que ce sera joli ? Alors Hélys Fon-

pers t'a parlé? Qu'est-ce qu'il t'a dit? Est-il aussi « bien » qu'on l'assure?

IV

Le fiacre cahotait, et Lucien en devançait l'arrivée, impatient d'arriver au petit hôtel de la rue Saint-Simon, où Mme Noyzé l'attendait. Bien peu avait suffi, pour qu'il aspirât de nouveau à ce qu'un tel flirt lui réservait de délicieusement absurde, d'inconnu, de possible : qui sait! Elle n'avait eu qu'à lui sourire avec cet air de donner un peu d'elle; et pris, plus que jamais, à la magie des grands beaux yeux, il négligeait Manon et son corps parfait, pour s'adonner au sortilège dont l'envoûtaient ces yeux de café noir, à reflets d'or.

D'ailleurs, oubliait-il Manon?

Point! Il savourait au contraire le plaisir de rencontres passagères, sans souci ni charge, et la diversité de convoiter, en même temps, Mme Noyzé. Les clairs soleils, les giboulées tièdes de mars, les sursauts d'un sang actif, de muscles forts, échauffaient son désir comme une fièvre. Depuis que les répétitions marchaient, il vivait d'un surmenage aux sensations complexes et intenses, et trouvait à la vie un goût âpre et nouveau.

C'était une grosse affaire, cette mise à l'étude de l'*Heure qui passe*, le poème de Fonpers. Comme toujours, ces sortes de représentations, d'abord les plus simples du monde, devenaient un engrenage où le temps se perdait en rendez-vous, discussions, conciliabules avec la couturière, le costumier; puis, entraient en scène les machinistes, toute une installation compliquée et difficile, au cours de laquelle on s'agitait, on s'énervait. Le *Beau Léandre*, de Banville, allait tout seul. Mais l'*Heure qui passe!*... Cette œuvre relevait du *Théâtre en liberté* de Hugo. Rien de plus hardi que la jouer. Faite pour être lue dans un fauteuil, comment l'entourer, à la lumière d'une rampe, de la féerie qu'elle comportait? On y travaillait pourtant, et Lucien ne doutait pas qu'on y réussît. Le beau feu de la jeunesse l'exaltait; il répétait avec sentiment tel passage de son rôle, la déclaration à la princesse Rose :

Tout le printemps joyeux rit dans ta chevelure.
Et puis j'aime tes yeux changeants et leur [brûlure :
Ils sont clairs comme un glaive et doux comme [le miel.
Regarde-moi! tes yeux sont semblables au ciel!

Quelle triomphante idée il avait eue de dénicher, dans les œuvres de jeunesse de Fonpers, cette piécette fraîche comme une aurore de mai! La notoriété actuelle du poète garantissait une consécration certaine à ce conte de fées d'une grâce si légère! Le Tout-Paris de la politique, de la finance et des arts applaudirait le poète, l'œuvre, et aussi les interprètes. Qui sait si la belle Mme Noyzé serait insensible au succès de son fils, au succès de Lucien qui y était lié? Ce rêve fou, lui chanter la romance à madame, après la représentation, agenouillé sur un coussin, dans son costume de Prince charmant!... Etre, par delà la scène, le héros même du conte, le « Prince Mai » tout velours et satin, beau comme un dieu enfant, et lui plaire, dans un vertige de flamme, l'épouser, dans une rumeur de sang où tinterait à leurs oreilles l'écho des applaudissements!... Illusion despotique du théâtre, atmosphère de mensonge des gestes, des paroles amoureuses : plus rien ne lui semblait absurde, tout lui devenait possible!

Dans l'escalier étroit du petit hôtel, un chuchotement derrière une portière, un loquet qu'on fermait lui firent tourner la tête. Il montait au second, à la chambre de Serge, qui entre-bâillait sa porte, à peine vêtu d'une chemise bouffante à jabot et à manches de dentelles, pris dans un maillot de soie orange qui dégageait, en une impression de nudité, la sveltesse des jambes. Il battit un entrechat.

— J'essayais mon maillot. Il me va, n'est-ce pas?

Et le poing à la hanche, ployant un genou sur lequel courait la lumière de soie, il se cambrait, avec une coquetterie sereine. Une glace le reflétait, de haut en bas; et Lucien, troublé, regardait, non pas lui, mais la ressemblance filiale, presque irritante, que son image imposait.

— Sais-tu tes rôles?

Serge ne répondit pas : le regard insistant de son ami le faisait rougir : un incarnat tendre envahit son front, son cou, l'empourpra encore plus, à l'idée qu'on le voyait rougir.

— Mes rôles, répondait-il, dissimulé derrière un paravent et se rhabillant. — Mais je les sais à fond. Je les pioche. Je n'en dors plus.

Le maillot vide, lancé par lui, alla s'affaler, jambe de ci, jambe de là sur son lit, gardant une apparence de vie falote et de peau fine.

— Et le « bachot »?

— Ffuit!

Toutes leurs leçons, maintenant, se passaient en répliques à voix basse, ou haute, quand on savait M. Noyzé absent, en recherches d'intonations, en coulées de regards, en arrondissements de gestes, en une mimique tâtonnante qui fixait certains effets, en découvrait d'autres. A ce jeu palpitant, excitant au possible, ils enviaient le métier d'acteur, en goûtaient l'illusion. Serge disait bien les vers, d'une voix pure et nette. Il les disait même trop simplement au gré de Lucien, qui l'engageait à faire valoir les rimes, à accentuer le rythme.

— Comme cela? demandait Serge.

Et Lucien jouissait d'une supériorité d'aîné, d'une satisfaction d'initiateur ; le petit Serge n'ayant encore lu que des niaiseries, il s'imaginait qu'il allait développer en lui le goût des belles choses, sans voir que ce qui séduisait le plus son élève était le cabotinage amusant et le paillon riche.

— Maman va venir, dit-il en reparaissant dans un joli complet printanier. Elle reçoit quelqu'un.



Agenouillé sur un coussin, dans son costume de prince charmant !...

Lucien se rappela le chuchotement, le

loquet fermé. Serge dit, le regard mauvais :

— J'espère qu'il ne va pas la « raser » longtemps, ce vieux.

Lucien fit l'étonné, mais déjà sa jalousie avait deviné.

— Tarpin-Malus, fit Serge. Descendons, il s'en ira peut-être. Il voulait parler à mon père, mais papa est sorti.

Ainsi elle était seule avec lui? Le loquet fermé, dans l'imagination de Lucien, devint le verrou coupable. Oui, tout ce qu'on disait d'elle était vrai! Il la détesta. Avec ce vieux!... Il en aima encore plus Serge, en eut pitié. Comment ne se respectait-elle pas davantage, dans la maison de son fils? Allons, il était fou! Encore une fois, l'image hallucinante, en feu d'éclair, venait de le mystifier. Pourquoi avait-il de si vives sensations, lui chez qui les actes étaient si hésitants? Toujours ce « Hamlétisme », ce mal du rêve joint à l'atonie de la volonté, dont il souffrait, comme tant d'autres de sa génération, enfants de la guerre et de la défaite, nés sous l'influence de l'affolement des mères. — Bah! billevisées que tout cela!...

Serge, insolent, dans le salon labourait le piano, en tirait une valse frénétique qui éclatait en parodie. Une porte s'ouvrit presque aussitôt. Tarpin-Malus entra, derrière Mme Noyzé. Etait-ce un leurre? Elle avait un air préoccupé qui se fondit, aussitôt, en sourire. Le vieil homme au nez fûté dévisagea sarcastiquement les jeunes gens, hocha la tête, quand on lui présenta Lucien.

— De beaux jeunes premiers! fit-il d'un ton qui blessa celui-ci comme une insulte, tandis que Tarpin-Malus n'y voulait mettre qu'un compliment aigre-doux, car il détestait la jeunesse, surtout élégante et bien faite.

— Nous irons les applaudir, dit-il en passant familièrement la main dans les cheveux de Serge, qui retira sa tête, d'un rejet d'épaules. Tarpin-Malus, suivi de Mme Noyzé, gagnait la porte, avec une assurance, un air d'être chez lui des plus irritants. Serge, derrière le dos du vieux renard, lança le geste du gamin de Paris, claquant sa nuque d'une main et projetant l'autre en avant, tandis qu'il sautait à cloche-pied. Mme Noyzé en rentrant le surprit.

— Serge! fit-elle blessée.

— Ecoutez, maman, je le déteste, vous le savez bien! Il est faux et méchant. Il est si laid!

Elle rougit, en essayant de prendre un visage sévère. Serge courut à elle, la serra dans ses bras.

— Oh! maman, maman, ne faites pas la moue! Voulez-vous que je lui ressemble?

Et avec cette vivacité grimacière, qui lui avait valu déjà bien des pensums, il imita si parfaitement l'allure sautillante et voûtée, le profil pointu du vieux, que Lucien et Mme Noyzé ne purent s'empêcher de rire.

Une pendule sonna. Bien vite, craignant d'arriver en retard chez les Hardeuil, Mme Noyzé se fit apporter son chapeau et son mantelet par la femme de chambre, une petite blonde que Serge, d'un air fat, dévisageait, de façon à laisser croire à une complicité entre la servante et lui : quelque bagatelle sans doute, baisers volés ou taille pincée dans les couloirs. Elle, la mine éteinte et convenable, présentait l'en-cas à sa maîtresse.

Un fiacre les emportait tous trois. Serge devant eux sur la banquette, si à l'étroit qu'il forçait Lucien à serrer sa jambe contre celle de Mme Noyzé : ce contact le troubla singulièrement. Il demanda :

— Je ne vous fais pas de mal.

— Non.

Et elle le regardait. Il but dans ses yeux le philtre noir à reflets d'or, s'enivra d'y plonger. Si forte fut son illusion qu'elle domina l'instinct purement sensuel dont il était dupe, lui fit croire que ce qu'il éprouvait pour elle avait une source noble et vive, venait de la sympathie profonde et du culte de la beauté. Si elle pouvait seulement l'entendre! — « Je l'aime! se criait-il, oui, je l'aime! » Et il le croyait.

— A quoi pensez-vous, maman? demanda Serge, lisant en elle une mélancolie.

Elle répondit :

— A rien, mes petits, au plaisir d'être avec vous.

Ce mot ravalait Lucien, d'une part, mais il était si doux, de l'autre, qu'il en fut pé-



T[illegible]-Malus, suivi de Mme Noyzé, gagnait la porte, avec une assurance...

nétré, oublia tout désir trop précis, pour ne rêver qu'une amitié, une camaraderie féminines. Il regardait affectueusement Serge, qui s'empara d'une des mains de sa mère.

— C'est ma main — dit-il, avec cette grâce un peu mièvre qui avait tant de charme chez lui — ma bonne main, ma chère main !

Lucien demanda, plaintif et comique, d'un ton de baby :

— Est-ce qu'il n'y en a pas une pour moi ?

Elle lui abandonna l'autre. A l'exemple de Serge, il entra ses doigts dans les doigts gantés de la jeune femme, posséda et pétrit cette main grande et souple. Un lien magnétique unit leurs âmes et leurs sourires ; ils se sentirent tous trois très amis et très heureux : cet instant fut exquis.

Clotilde, en les voyant, s'écria :

— Vite, vite, répétons, ce sera autant de pris !

Elle se méfiait des bavardages, des dérangements de toute sorte.

— Pas de brochures, on répète sans brochures ! Mme Rim nous servira de souffleur. N'est-ce pas, madame Rim ?

Depuis vingt ans dans la famille, l'institutrice, après avoir élevé la sœur aînée, Berthe de Chalys, restait attachée à la personne de Clotilde qu'elle accompagnait au dehors, sorte d'amie subalterne, dont l'effacement moral correspondait à l'attitude discrète, à la façon de s'asseoir au bord des fauteuils. Elle n'avait pas d'âge, ni jolie, ni laide, la peau mate, les cheveux ternes, les dents sans éclat, des yeux gris où l'on pouvait lire de la bonté, de la résignation, et l'indéfinissable retrait d'une âme qui souffre et n'ose se révolter. Elle était veuve depuis longtemps, sans enfants, toujours habillée de teintes sobres, d'une correction claustrale qui serrait ses corsages au cou et ne laissait jamais passer le bout du pied sous la robe. Malgré cela, ou à cause de cela, une séduction pauvre, mais pénétrante, pour qui la connaissait ; car elle se fermait aux étrangers. Lucien éprouvait vis-à-vis d'elle un malaise, peut-être parce qu'il la pressentait supérieure à sa position. Clotilde, malgré bien des vivacités, l'aimait et consolait, par sa bonté prime-sautière, les blessures que faisaient à Mme Rim le dédain poli de Mme Hardeuil, l'oubli ingrat de Berthe, qui n'avait jamais sympathisé avec elle.

— N'attendons pas les misses Hartliff, commençons ! dit Clotilde. M. Veyrieu est toujours en retard.

Mais au même moment, le musicien entra et salua, d'un sourire, cette assertion :

— Pas cette fois-ci, mademoiselle !

Prix de Rome, directeur du chant à l'Opéra-Comique, très fêté dans le monde, Veyrieu, tout jeune, très séduisant, s'était prêté volontiers à mettre en musique le poème de Fonpers. Son talent ingénieux et souple garantissait d'avance le tact avec lequel il plierait ses accords aux vers, s'en tenant, d'une bonne grâce parfaite, à accompagner l'action, à donner une atmosphère diaphane aux décors que préparait Symore, et dont les modèles, réduits en cinq toiles toutes fraîches, passaient en ce moment aux mains de Mme Noyzé.

Lucien les reconnaissait, tous pareils, tous différents. C'était, d'abord, le parc du premier tableau, éclatant de verdure, d'herbes et de fleurs : parc joyeux, au printemps. Venaient ensuite le parc d'été, riche et touffu, d'une verdure presque sombre ; le parc d'automne, feuilles jaunes et pourpres, coucher de soleil de rouille ; le parc d'hiver, tout blanc et bleu sous la lune. Enfin, pour le dernier tableau, le parc du printemps reverdi, d'un printemps plus jeune et plus frais que le premier, d'un vert d'or et d'argent, de rosée, d'aube pâle.

— Hein ! s'écria Lucien : ça y est, j'espère ?

Il était fier de Symore, et touché de la complaisance avec laquelle il prodiguait son temps et sa peine afin que cette unique représentation laissât un beau souvenir de fête de l'esprit et de collaboration d'art. Mais Clotilde, impatiente, remarquant les attentions de Lucien pour Mme Noyzé, dit, sèchement :

— Quand il vous fera plaisir !

— J'attendais la fin du prélude, dit-il, un peu piqué.

Elle répliqua, moqueuse :

— Il faudrait qu'on l'eût commencé.



— Quand il vous fera plaisir!

Veyrieu aussitôt laissa tomber ses mains sur les touches : le parc printanier exhala ses brises, ses parfums ; un rossignol chanta l'amour. Des souffles d'harmonie enveloppèrent les acteurs, créant en eux l'illusion scénique. La musique faible et suave grandit, l'aurore s'épanouit. Ce fut le jour, puis le recueillement joyeux des fleurs, des feuilles, des oiseaux, le tremblement du vent sur les roses trémières, si doux que, lorsque les vibrations du piano se turent, on croyait les entendre encore.

Lucien et Clotilde s'avancèrent, dirent leur rêve enchanté. Le Prince Mai adorait la princesse Rose. Devant eux, selon des vers que Fonpers avait écrits, jadis, dans ses *Sonnets d'Atalante* :

... La jeunesse adorable marchait.
Elle marchait, tu t'en souviens, dans la lumière,
O chants d'oiseaux, parfums légers dans la [clairière,
Cœurs frémissants sous d'invisibles coups [d'archet !

Perdus dans leur rêve, ils passaient, mains enlacées, regards unis, dans l'échange de leurs serments éternels. La princesse Rose soupirait, au moment où ils quittaient la scène :

Mon beau prince, car moi je t'aimerai toujours !

— Passons les tableaux vivants, dit alors Clotilde. Les misses Hartliff pourront les répéter à part.

A son vif plaisir, en effet, la distribution des rôles s'était merveilleusement prêtée à l'emploi de ses amies. Chacune d'elles devait figurer une saison : la brune et opulente Jessie l'été, la rousse et altière Edith l'automne, et Arabella l'hiver, avec sa grâce mignonne et ses cheveux cendrés. Seulement, on avait coupé les récitatifs en vers par lesquels chaque saison traduisait sa réalité fugace, et on avait fait appel à Veyrieu pour soutenir, de sa musique, les tableaux vivants qui montraient l'été en faneuse, assoupie sur une gerbe de blés, de bleuets et de coquelicots, l'automne en Diane chasseresse, retenant ses deux lévriers fauves, l'hiver en fée fileuse de neige et de verglas.

— Allons, en scène ! A vous, Serge ! dit Clotilde d'une voix brève. Elle détournait la tête, agacée parce que Lucien, penché derrière le dos de Mme Noyzé, regardait à mesure avec elle les aquarelles représentant les costumes de la pièce, tout un ensemble de couleurs harmonieuses, peint par Symore, sur les indications de Fonpers.

De nouveau, en ce cinquième tableau, dans le parc à nouveau reverdi, la princesse Rose repassait au bras d'un prince tout semblable au premier, mais plus jeune, comme l'attestait le frais visage de Serge, comme devait en témoigner aussi son costume de satin chatoyant, d'un vert de feuille neuve, d'un vert-Nil plus tendre que le costume, en vert myrte, de Lucien. Et c'étaient, entre la Princesse Rose et le Prince Avril, un délicieux et menteur dialogue rappelant le premier, des extases, des balbutiements, de grandes protestations d'amour qu'écoutait, frappé au cœur, le Prince Mai, caché derrière un arbre. Il écoutait, une amère douleur, une jalousie affreuse sur la face, et quand son oublieuse aimée, enlacée par le Printemps rival, disparaissait, il pleurait son rêve et défaillait mort sur la mousse.

Alors le prélude reprenait, dans le parc d'aurore ; Veyrieu, sous ses doigts légers, évoquait le renouveau, l'âme éternelle des choses, la fuite de l'heure toujours semblable et différente.

— Maintenant, le *Beau Léandre*, vite ! dit Clotilde frappant dans ses mains. Nous reprendrons ensuite l'*Heure qui passe*.

Veyrieu tira sa montre, prit congé. On l'attendait au théâtre, puis il devait donner une leçon avenue des Champs-Elysées, aller dans deux soirées. Ce don d'ubiquité aidait à ses succès.

— A quand, monsieur Veyrieu ? demanda Clotilde, très aimable.

Il donna son heure. Mme Rim le reconduisit. Au même moment, derrière Mme Hardeuil, Mme Matha se faufila. Elle avait son air de vieille curieuse impudente, ses yeux furetaient, son sourire irritant semblait dire aux jeunes gens : — « Ah ! ah ! j'entre mal-

gré vous ! » — en même temps qu'elle affectait de dire :

— Non, non, je ne veux pas déranger, je sais qu'on n'a pas le droit d'entrer.

Clotilde, qui la détestait, prit tout bonnement les modèles des décors et alla les jeter, roulés, dans une commode, tandis que Lucien rassemblait, pour les cacher aussi, les aquarelles des costumes. Mme Noyzé dit en riant :

— Vous trichez, madame Matha. On n'admet que les mères d'artistes.

— Non, non, répétait obstinément la vieille, très déçue, je m'en vais, je ne veux pas rester !

Elle s'imposait, pourtant ; Lucien piétinait d'impatience, en lui souhaitant mille calamités, le pal, la cuisson dans l'huile bouillante. Elle semblait jouir de son mécontentement, le guignait du coin de l'œil.

— Eh bien ? demanda Mme Hardeuil, vous ne répétez pas ?

— Tout à l'heure.

Et Clotilde s'assit.

Elle en voulait à sa mère sachant bien que Mme Hardeuil, qui voyait sans entrain les préparatifs de la soirée, n'amenait Mme Matha que pour lui être désagréable. Il y eut un froid. Mme Noyzé comprit le regard suppliant que lui jetait Serge, et coupant court à la conversation languissante :

— Déjà quatre heures ! Je me sauve. Venez-vous ? dit-elle à Mme Matha. Je vous déposerai en voiture où vous voudrez ?

La vieille hésita, partagée entre sa curiosité taquine et le plaisir d'économiser ses jambes, aux frais d'autrui. L'espoir de se faire payer à goûter, chez un glacier en renom, la décida. Elle savait s'amener à point ces aubaines, par une habile conversation. Elle disparut, et Mme Hardeuil, maussade, battit en retraite à son tour.



Mme Matha reparaissait.

Clotilde regarda les deux jeunes gens avec des yeux luisants et indignés :

« Hein, croyez-vous ? » disait son regard. Il y eut une alerte. Mme Matha reparaissait, elle avait à dessein oublié un de ses gants.

— Travaillons maintenant ! dit Clotilde. Ma bonne madame Rim, vous soufflez ?

Alors seulement, délivrée de toute contrainte, la répétition marcha, arrêtée, reprise : tout un joli et fiévreux travail, qui faisait à Clotilde des pommettes rose vif, donnait à ses gestes une grâce alerte et charmante. Arrivés à la fin du *Beau Léandre*, quand le père Cassandre jette sa fille aux bras de Léandre, qui la lui rejette, en ce jeu de raquette qui se renouvelle trois ou quatre fois, Clotilde trouvait une façon hardie de rebondir élastiquement, de l'un à l'autre, et c'était, pour Serge et Lucien, merveille que de tenir, une seconde, et de se lancer ce corps de vierge, si plein de vie et si ferme de jeunesse. Mme Rim elle-même en avait un pâle et inquiet sourire. Mais le charme se rompit encore. Le frère de Clotilde, Roger, si nettement qualifié de serin par Lucien, entra, l'air indolent et protecteur. Ce tiers incommode ne tardait pas à les énerver par des observations banales, puis, quand on l'eut réduit au silence, par l'attention avec laquelle il lissait ses moustaches, louchant pour les apercevoir. Il avait aussi une façon choquante de bellâtre de se renverser sur le canapé, trop près de Mme Rim, qui dut se reculer. La semelle relevée de sa bottine qu'il agitait, d'un va-et-vient continuel, faisait mal au cœur à Serge. Ce fut avec une touchante unanimité qu'on le regarda partir, quand Clotilde, le voyant allumer une cigarette, lui eut dit :

— Si tu allais fumer dehors?

— Je vous gêne?

— Oui, tu nous gênes!

Il ricanait et s'en allait. Mais la répétition ne marchait plus. On parla des invitations. Fonpers viendrait, les



Mme Rim dut se reculer.

derniers jours, donner ses conseils. La robe que porterait Clotilde serait divine, fendue aux manches, à plis et à cassures de lumière, d'un rose de fleur.

V

Serge et Lucien suivaient, ensemble, deux semaines plus tard, une rue du Temple.

— C'est une peste, disait Lucien, en parlant de Mme Matha. Et il exhala sa rancœur contre ces vieilles femmes qui, sans intérieur, sans famille, vivent de la vie des autres, interviennent toujours, en fée Carabosse, là où elles n'ont que faire.

Ce matin, Mlle Trénis ne lui avait-elle pas dit, de l'air de fausse insouciance dont elle l'interrogeait, sur sa vie intime :

— Qu'est-ce que c'est qu'une demoiselle Manon, dont mon petit doigt m'a parlé?

Il craignit d'abord que, par un espionnage d'Arsène, elle n'eût appris la nuit unique passée par Manon chez lui; mais bien vite, il découvrait que Mme Matha avait raconté leur courte entrevue, sur la place du Châtelet.

Tranquille, il répondait :

— Rien, c'est une fleur à ma boutonnière.

— Alors, rien de sérieux? Je ne m'inquiète pas?

Elle avait très peur d'une liaison durable; quant aux caprices, après avoir beaucoup pleuré la première nuit où Lucien avait découché, elle se montrait indulgente et pardonnait presque à ces étrangères qui lui prenaient un peu de son fils, pourvu qu'elles fussent jolies et ne coûtassent rien. Autant même que sa dignité le lui permettait, elle eût aimé les apercevoir à la dérobée, connaître leur caractère. En même temps, son honnêteté protestait et s'accusait de faiblesse. Mon Dieu! il fallait passer certaines choses à un jeune homme; elle regrettait pourtant qu'il dût céder à des tentations pareilles. Son vœu secret était qu'une femme du monde, haut placée, assez libre de ses actions pour ne lui faire courir aucun danger, le prît en tutelle. Cela l'eût flattée sans qu'elle osât se l'avouer; et elle se persuadait que de telles bonne fortunes ne menaçaient ni la santé ni la bourse.

Forcée d'avouer que c'était Mme Matha qui l'avait mise en éveil, elle excusait les bonnes intentions de la bavarde :

— Je t'assure, c'est par amitié pour nous. Il y a de tels dangers, des attachements qu'on ne peut plus rompre; on y laisse sa jeunesse, sa fortune. Parfois toute la vie en reste empoisonnée. Quand tu auras des fils, tu comprendras mes craintes.

Il avait répondu, en se rengorgeant :

— Sois tranquille, maman. Je ne suis pas assez bête pour m'y laisser pincer.

Elle avait demandé en souriant, car ses assiduités rue Saint-Simon étaient trop visibles :

— Et où en est ton flirt, avec Mme Noyzé ?

Il prenait un air discret et amusé :

— Toujours au flirt, maman.

— Mais je l'espère bien. Du reste, elle est soigneusement gardée.

Cette allusion à M. Noyzé l'agaçait.

— Peuh ! fit-il avec dédain.

Elle ajoutait :

— Vois-tu, c'est Clotilde Hardeuil que tu devrais épouser dans quelques années, ta position faite.

Il éludait, ne se souciant pas d'entendre reparler du poste de secrétaire chez M. d'Artigues. Et elle :

— Mais il faut avoir plusieurs cordes à son arc. Je pense déjà à d'autres jeunes filles. J'écoute, sans avoir l'air de rien ; je me renseigne. Si, plus tard, tu ne fais pas un beau mariage, mon chéri, ce ne sera pas de ma faute.

Pourquoi avait-il pensé alors, sinon par le contraste de leur existence mince, à Mme Dionée et à Eve-Lise ? Il ne l'avait pas revue depuis *Phèdre*. Elle travaillait beaucoup, allait passer bientôt son examen pour le brevet supérieur.

Un coup de coude, qu'un passant lui enfonça dans les côtes, le ramena à la réalité ; irrité du choc, il fondit à nouveau sur la mère Matha :

— Quand je pense, dit-il à Serge, qu'elle a osé dire à ta mère que je me compromettais en pleine rue avec Manon ! Comme si ça pouvait l'intéresser, ta mère !

C'était fort d'impudence, tout de même ! Concevait-on cette vieille ? Il revit l'occasion perdue, les cinq minutes pendant lesquelles il était resté seul, avant-hier, avec Mme Noyzé. D'un coup d'audace, il lui avait dit ce qu'il éprouvait : c'était une fièvre, douce et ardente ; il ne dormait plus, il ne pensait plus qu'à elle. N'avait-elle pas répondu, avec un sourire et un regard provocants :

— Ce n'est pas à moi qu'il faut dire cela !

Et comme il s'étonnait :

— A qui donc ?

Elle avait répondu :

— Vous savez bien ce que je veux dire.

Il insistait, alors elle laissait tomber :

— Cette... personne, avec laquelle on vous rencontre.

Manon ! Elle savait donc !... Oh ! il ne s'en souciait guère. Et il avait renié sans vergogne son amie, en jurant à Mme Noyzé qu'il n'aimait qu'elle. Elle lui avait mis la main sur la bouche, pour le faire taire. Il avait baisé follement cette main. Comme il devenait plus audacieux :



Sur la tête de la femme qu'il faisait osciller d'un doigt.

— Finissez !

Il ne s'arrêtait pas.

— Mon mari est dans la chambre à côté Il va nous entendre !

Et se défendant des deux mains :

— Finissez ! disait-elle très haut, comme un appel.

Un silence d'attente, de rancune, suivait cette courte scène. Mme Noyzé feignait un dédain ironique :

— Pour qui me prenez-vous vraiment ?

Il avait dû s'humilier, protester de la sincérité de ses sentiments. Etait-ce sa faute, si elle l'affolait ?

— Taisez-vous, répétait-elle, vous mériteriez...

Elle s'était apaisée, pourtant, haussant les épaules, pour plaindre son enfantillage absurde ; et du demi-sourire équivoque qui lui avait plissé les lèvres, il tirait une suspicion. Qu'est-ce qui prouvait que M. Noyzé fût dans la chambre voisine ? L'eût-elle appelé, dans ce cas ? En même temps, il regrettait sa fougue intempestive, en plein jour, dans ce boudoir où tout le monde pouvait les surprendre.

— C'est là ? demanda Serge.

— C'est là.

Ils s'arrêtèrent devant la vitrine. Des masques de carnaval y bombaient leurs faces barbouillées de carmin, à côté de perruques poudrées et de fausses barbes. Sur la porte vitrée, on lisait en lettres de cuivre : *Postiches en tout genre.*

Le coiffeur, homme gras au front énorme, décolleté dans un faux col très bas, avant même qu'ils eussent parlé, devina. Expansif, il leur offrait tout son magasin. Il servait ces dames et ces messieurs des théâtres. Il se coiffa le poing d'une perruque, le modèle de celle que portait Chose, des Variétés. Mme Machin, de l'Opéra-Comique, portait cette toison rousse. Et sous les doigts amusés des jeunes gens, défilaient des crânes blancs de clowns, des têtes en carton chauves, des houppes de paillasse. Ce qu'ils voulaient, c'étaient deux perruques blondes, à longues boucles d'or pâle, comme aux enfants, et surtout, exactement pareilles.

— Parfaitement. Claude ! appelait-il

D'une succession d'arrière-pièces venait à eux, reflétée par des glaces, une femme qu'à sa longue blouse noire, ses cheveux ras, ils prirent d'abord pour un garçon. D'âge douteux, les paupières cernées, le teint mat, point de gorge ni de hanches, elle suscitait un obscur malaise. A côté, l'homme lui-même devenait inquiétant, avec son cou échancré, son sourire tenace. Et l'atmosphère aussi, relent de chevelures et de pots de fard, troublait.

Sur la tête de la femme qu'il faisait osciller, d'un doigt au menton, le coiffeur essayait diverses perruques. Serge, imberbe, réclamait de petites moustaches blondes. L'homme aussitôt en appliqua sous le nez du mannequin de chair, et quand le vernis eut pris, pour prouver qu'il tenait bien, il tira sur les moustaches, relevant un coin des lèvres qui souriaient mécaniquement, tandis que le visage restait impassible ?

— Des pattes de lièvre ? Du blanc gras ? Des crayons de maquillage ?

Il en zébrait, en tatouait les joues de la femme. Serge et Lucien l'arrêtaient, avec la hâte d'en finir, éprouvant une gêne, jointe à une curiosité aiguë, à le voir ainsi disposer de ce pâle et docile androgyne. La femme congédiée, son amabilité redoublait. Il était lent à envelopper en paquet les fards et les comestiques achetés ; et en promettant des perruques de choix, — c'est à Serge qu'il s'adressait, de préférence, pendant que ses mains s'attardaient à lui mesurer la tête, des mains molles, blanches, aux ongles très pointus.

— Ouf ! dit Lucien en sortant.

Serge dit :

— Tu ne t'es pas fait raser la moustache, comme tu en avais l'intention.

— Non, je n'ai pas voulu qu'il me touchât.

Serge ne lui demandait pas pourquoi.

Lucien souriait, à cette idée de se raser le visage, afin de se conformer au rôle de Cassandre. Il croyait entendre le cri d'horreur que pousserait sa mère. Quel mal y aurait-il, cependant, à ce qu'il ressemblât pour quelques jours à un acteur ?

Serge disait :

— Tu déplairas à Mlle Hardeuil ! Elle a déclaré que cela ne t'irait pas !

Et gardant rancune à la jeune fille de quelques vivacités :

— Elle est bien belle, mais je ne l'aime pas !

Lucien dit :

— Qu'en sais-tu?

— Non, ce n'est pas mon genre. Ah! Arabella Hartliff, oui. Celle-là me plaît.

Il fredonna un air d'opérette à la mode.

— Ne chante donc pas ces inepties! dit Lucien agacé.

Il avait essayé d'intéresser Serge aux concerts du dimanche, aux musées, aux beaux livres, du moins à ceux qu'il aimait. La frivolité de l'enfant rendait vains ses efforts.

— Je n'aime que ce qui m'amuse, répondait-il.

Et Lucien se rappelait le supplice infligé à Serge, bâillant à se décrocher la mâchoire, les yeux tirés à pleurer, un jour qu'avec Symore il l'avait traîné, pendant deux heures, à travers les galeries du Louvre. Il se rappelait avoir vu le même air d'ennui excédé à Mme Noyzé, au sortir d'une audition de Wagner. Les livres qu'elle préférait et qu'elle trouvait « bien écrits », étaient l'article-Paris, la bimbeloterie des flirts, des adultères; il fallait que l'action, romanesque et sensuelle, mais gazée, déroulât ses fausses élégances dans un monde de luxe.

Elle avait pour principe qu'un écrivain « pouvait tout dire, avec des formes »; Lucien, revoyant l'air dont elle disait cela, avait l'impression que, sans doute aussi, elle jugeait qu'on pût tout entendre et tout permettre, avec des formes. Il est vrai qu'il en avait manqué, avant-hier. Mais peut-être n'était-ce que d'à-propos. D'autres circonstances le serviraient mieux. Il épia son compagnon à la dérobée, chercha en lui, par un plaisir raffiné et coupable, la ressemblance attirante. Pourquoi n'éprouvait-il pas de honte, à l'idée de tromper un ami? D'où lui venaient, par instants, ces oblitérations du sens moral? S'était-il donc, déjà, fait à l'idée d'agir mal, avant même toute réalisation? Etait-ce le fruit de l'idolâtrie d'esprit, de l'admiration passionnée qu'il vouait à Fonpers, héros de roman et de scandale?

Rien de dangereux, comme cette influence occulte de l'exemple.

Sans s'en douter, il subissait le prestige triomphant de cet homme en pleine fleur de talent, en pleine ivresse de vie. Tout ce que Fonpers avait écrit, il se l'était assimilé; les trois ou quatre fois qu'il avait approché le « grand homme », il avait bu ses paroles, et le vin des paradoxes l'avait grisé. En tous ses pores, le charme subtil était entré, par la belle confiance de la jeunesse, par la vanité de se trouver en tel contact, par la séduction inexprimable, toute cérébrale et physique, dont il avait été ensorcelé. Jouer une idylle de Fonpers, incarner l'âme du poète, se faire son porte-voix et son masque en de telles conditions, l'enfiévrait. Quelle crainte d'échouer, de trahir l'honneur dont il était investi! Et cette fièvre et cette angoisse étaient bien, en ce moment, le meilleur de sa vie. Capable de rimer élégamment un sonnet, comme de déchiffrer une sonate au piano, de brosser un tableautin, et, depuis qu'il voyait travailler Guépratte, de modeler quelque cire, n'avait-il pas traduit, en une pièce de vers, son culte pour Fonpers?

Tout encens est bon aux hommes célèbres. Fonpers l'avait remercié par une lettre tracée de sa belle écriture artificielle, aux arabesques fines. Cet autographe, Lucien le gardait précieusement; pour un peu, il l'eût enfermé dans un sachet de soie brodé d'or. Quelques phrases de l'écrivain hantaient sa mémoire, sa prédilection pour les mémoires de Casanova, si amusants et si immoraux, ses boutades envers les femmes; il n'était dupe de la vertu d'aucune. Lucien savait déjà par cœur presque tous les *Sonnets d'Atalante*, où le poète avait chanté la gloire de la chair païenne et les langueurs de l'amour mystique; il les déclamait souvent. Alfred de Musset seul, quand il avait dix-sept ans, puis Baudelaire, et au-dessus le colosse et le dieu, Victor Hugo, lui avaient inspiré cette obsession du rythme, des images poignantes ou attendrissantes comme des êtres.

L'admiration littéraire qu'il ressentait pour Fonpers allait même jusqu'à le rendre injuste envers des écrivains rivaux qu'il aimait, auparavant. Il avait beau s'en défendre; lui aussi, comme tout Paris, subissait l'influence magique du succès, si forte qu'elle fait illusion et tient lieu parfois de talent. Quelle que fût, par exemple, son admiration pour Guépratte, il ne pouvait se le repré-

senter que dans la noble pauvreté de son génie inconnu. Fonpers, lui, rayonnait, nimbé d'or. Puis, même lorsqu'il la savait absurde, Lucien était impressionné par la légende qui s'attachait à l'homme à bonnes fortunes, à la fine lame, au joueur heureux, à cet homme qui semblait n'écrire de beaux livres qu'en amateur, et qui gardait dans tous ses actes une supériorité de dilettante et une aisance de grand seigneur.

Cet homme-là, il lui avait parlé, il le connaissait, il était, si peu que ce fût, un grain de sable dans sa vie, l'éclair fugitif d'une de ses mille pensées. A la représentation des Hardeuil, Fonpers le regarderait, l'écouterait. Il en éprouvait une angoisse délicieuse, et son cœur se remplissait d'orgueil!

Ah! qu'il avait raison, ce maître, qui avait daigné dire devant lui :

— Avant tout, il faut vivre!

Vivre! A une époque d'action, se jeter dans la mêlée; à vingt ans être un des généraux de la République, à trente-cinq un maréchal d'Empire, dormir au canon, enlever des villes, avoir des amours brèves comme des assauts; dans une époque stagnante comme cette fin de siècle, ressusciter le romanesque et l'aventure, épuiser les sensations, chercher le bonheur dans la femme, dans l'art, dans tout.



D'une voix rauque, ricanant, elles hélaient Serge et Lucien.

Seulement Fonpers, qui avait réalisé cela, était un grand artiste.

Et Lucien n'était qu'un gentil garçon, entre mille.

Il y a deux ans, il avait rêvé d'être peintre. La gloire des lettres l'avait aussi tenté, celle des arts. Maintenant, la sève ardente du printemps montait en lui. Il secouait son harnais d'études. Il voulait vivre!

Ils traversaient le Vieux-Temple. Sur le marché, des étalages d'oripeaux accrochaient en l'air des défroques humaines, robes de soie, dominos de bal. Des étoffes fripées, roses, jaunes, cerise, s'amoncelaient, en chatoiements de velours et replis de dentelles, le long d'allées étroites, gardées par de vieilles femmes.

D'une voix rauque, ricanant, elles hélaient Serge et Lucien, avec des appellations familières. Une surtout était terrible à voir, avec un mufle énorme, des yeux louches, deux dents pointant aux coins de la bouche, en défenses de sanglier. Une autre, violette de congestion, fleurant la caque de hareng et l'eau-de-vie, s'avança, telle qu'une ogresse, ouvrant des bras comme des moignons, pour arrêter Serge au passage.

— Le joli garçon, viens voir mes costumes!

Elle les injuria, parce qu'ils passaient vite. Des ressouvenirs de Pétrone hantaient Lucien. Le long de la rue, des boutiques de vieux-neuf laissaient apercevoir, dans l'ombre, des ballots disparates. Ici, on ne vendait que des livrées, là que des pantalons militaires. Un cor de chasse s'enroulait autour d'une seringue. De vieilles chaussures formaient montagne, au seuil d'une échoppe. De chaque comptoir, des yeux embusqués guettaient les jeunes gens, des appels à mi-voix les poursuivaient. Un vieux juif horloger, dont la barbe blanche flottait jusqu'au ventre, leur dit paternellement :

— Foulez-fous de pelles montres, bas cher ?

— Drôle de quartier ! dit Serge, qui ne connaissait pas son Paris, n'allait qu'aux beaux endroits. Il faisait une petite moue, en prenant garde de salir ses souliers vernis. Lucien s'orientait, dans un dédale de rues bizarres.

Serge dit :

— Rentre avec moi. Ton costume de Prince Mai doit être faufilé, tu l'essaieras.

Ces costumes pareils, des deux princes, une couturière les taillait chez Mme Noyzé, en des coupons de soie anglaise, d'un délicieux vert de deux teintes. Symore avait copié le dessin de ces costumes au Louvre sur celui de l'*Indifférent* de Watteau. Ils devaient ondoyer, à la fois collants et flous, d'une grâce légère.

Pour le décider, Serge, ingénument corrupteur, ajouta :

— Viens donc, maman sera heureuse de te voir !

Et pour l'intriguer sans raison :

— Elle a quelque chose à te dire !

Lucien hésita ; puis l'espoir de revoir Mme Noyzé, de reconquérir ses bonnes grâces en jouant auprès d'elle le chérubin sage, l'emporta sur le plaisir qu'il se promettait à aller surprendre Guépratte, dans son atelier.

VI

— Vous !

Dans le cadre de la porte, Mme Noyzé se détachait très grande, en costume gris d'argent. Une vibration très douce de la sonnerie persistait, et l'antichambre obscure s'était éclaircie, au jour du palier. Le sourire et les yeux de la jeune femme avaient une grâce d'Apparition en visite.

— J'étais inquiète. Qu'est-ce que cette fièvre ? Un bobo ?

Lucien dit :

— Oh rien ! je garde la chambre par précaution.

Il devina ce qui la préoccupait :



Elle lui prit le poignet, sentit battre le pouls.

— Je serai parfaitement remis pour la soirée. C'est un léger refroidissement.

Il l'avait introduite dans son atelier ; assise sur le divan, elle se dégantait. Elle lui prit le poignet, sentit battre le pouls.

— Oui, un peu de fièvre, il faut être prudent.

Il dit tendrement :

— Comme c'est gentil d'être montée !

C'était la première fois qu'elle visitait son logement, acquittant une promesse déjà ancienne

— J'ai failli me perdre dans les corridors. J'ai laissé votre mère en proie aux Anthénar et à Mme d'Artigues.

C'était le jour de Mme Trénis, en effet. Nul danger qu'elle montât. Dans sa surprise heureuse, Lucien restait ébloui. Il n'osait aller jusqu'au bout de son rêve. Elle était là, chez lui ; s'il osait ! .. Un feu courait dans ses veines ; en même temps, la lan-

gueur d'être souffrant, après une nuit de frissons, répandait en lui un attendrissement. Il eût voulu, sentimental, se coucher à ses genoux.

— Mon Dieu, fit-il oppressé, comme vous êtes belle!

Elle sourit :

— Si belle que ça!

Il dit, et les larmes lui vinrent aux yeux :

— Vous ne pouvez deviner le plaisir que vous me faites. Je vous vois là, personne n'est entre nous, personne n'y peut venir. Je m'ennuyais tellement! Trois jours sans vous voir. J'étais malade de vous!

Elle le dévisageait, une malice amicale dans les yeux.

— Tiens, vous avez coupé vos moustaches? Vous êtes gentil. Vous avez l'air d'avoir quinze ans!

Il lui avait pris les mains, et doucement, pour ne pas l'effaroucher, caressait ces mains si blanches, d'une soie veloutée, aux imperceptibles stries, ces mains nues, qui semblaient plus nues que les mains d'une autre femme!

— Oui, dit-elle en riant, quinze ans. Bébé, va!

Il pressa, entre les bagues, les doigts qu'elle abandonnait.

— Vous me serrez trop fort! dit-elle. Montrez-moi votre appartement.

Elle s'était levée, se dirigeait vers une toile ébauchée, sur chevalet.

Prestement il retourna cette toile, le portrait de Manon.

— Vous savez bien que je ne travaille pas, que rien ne m'intéresse hors vous. Je n'ai rien à vous montrer.

Curieuse, elle poussait la porte de son cabinet de travail, une petite pièce intime, exhalant l'odeur des tapis d'Orient et, plus subtil, un parfum de papier, de livres. De belles reliures montraient, derrière la vitre d'une bibliothèque, leurs vélins blancs gravés d'or, leurs chemises de soie passée, le doux cuir fauve des éditions anciennes.

— Mais on doit être bien là, pour travailler.

Il lui montra quelques livres galants du dix-huitième siècle, aux mignardes gravures. Elle n'en fut point troublée. Des deux mains, en un joli reploiement de bras qui donnait une grâce particulière à la courbe de ses épaules, elle tenait les fins volumes. Et il y avait de l'or dans ses yeux noirs, une petite flamme d'or, que Lucien eût voulu capter, et qui était le sourire et l'âme de ce visage éblouissant. Dieu! qu'elle sentait bon; comme son corsage se gonflait d'un beau rythme de respiration! Elle se sentait dévorée par son regard, magnétisée par une force, et elle ne levait pas les yeux, pour ne pas avoir à se défendre contre les supplications muettes de son être.

Doucement, il lui retirait des mains le livre voluptueux. Elle en avait assez vu. Une faible rougeur aux joues, elle contemplait le tapis. Une gravité presque dédaigneuse la rendait lointaine. Quelles visions poursuivait-elle? Une atroce jalousie étreignit l'adolescent; il revoyait l'ignominieux rival de son imagination, le renard aux yeux jaunes, velu et grisonnant. Il ouvrit une petite armoire curieusement sculptée, en sortit un plateau qui portait un flacon de Xérès et des biscuits en gingembre.

Elle s'écria, moqueuse et complaisante :

— Oh! la dînette!

Elle accepta un doigt de Xérès, but et lui tendit le verre. Ce n'était qu'une goutte, elle le grisa comme s'il avait posé sa bouche sur la sienne.

— Maintenant, dit-elle, vous connaissez ma pensée.

Il répondit, ému, a ce qui n'était chez elle qu'un badinage :

— Je voudrais la connaître. J'ai peur de me tromper. Si vous pouviez savoir ce que je ressens auprès de vous! Aucune femme ne m'a fait éprouver semblable ivresse. Vous êtes belle et, je le sais, plus belle encore que mon imagination n'ose le rêver. Comme vous avez hanté mon insomnie! Je vous appelais de toute mon âme. Ne comprenez-vous pas quel mal délicieux vous me faites souffrir!

Ses yeux brûlaient, sa voix tremblait.

Elle avait abaissé les paupières et il en admirait la chair de rose, un peu bombée, presque transparente.

— Pourquoi ne parlez-vous plus? dit-elle.

Son ton donnait de l'espoir ; pourtant, il crut y sentir une frêle ironie, tant il se méfiait de lui-même, convaincu sans doute, mais trop lucide pour ne pas se dédoubler, apprécier la justesse de ses propres intonations ou leur emphase.

Elle s'était cambrée, dans un grand fauteuil à dossier droit, aux bras durs, un meuble dont la raideur la protégeait, tout en lui permettant ce jeu dangereux d'entendre parler et de parler d'amour.

— Que puis-je vous dire pour vous convaincre? balbutiait-il.

Et se laissant glisser à ses pieds, il lui enserra les genoux. Il les sentit vivants sous l'étoffe molle et défaillit de désir.

— Soyez sage!

— Ah! fit-il amèrement, cela vous est donc bien aisé à dire? Comment êtes-vous insensible, vous qui avez dû être si ardemment aimée? Dans la rue, tous les regards vous frôlent. J'en souffre. Mais non, vous êtes bonne. Ayez pitié de moi!...

Elle lui caressait les cheveux, d'une façon si légère que le fluide frôlement descendait jusqu'en ses fibres les plus ténues. Elle soupira :

— Vous venez trop tard, je suis une vieille femme.

D'un bond il s'était levé, l'attirait aux poignets, la mettait face à face avec un vieux miroir de Venise dédoré, à l'eau glauque :

— Quelle raillerie! Les femmes qui vous ressemblent sont l'éternel printemps! Elles passent, et le cœur des hommes reste embaumé. Contemplez-vous seulement! Vos yeux sont si noirs et si doux! Votre bouche est délicieuse quand elle sourit. Si vous saviez comme je soupire après vos lèvres!

Il se haussait, la tenant emprisonnée dans son étreinte. Elle renversa le cou, fit mine d'esquiver le baiser, et tout à coup, vaincue, dans un soupir, ne se détourna plus.

Il voulut l'entraîner, lié à elle si étroitement que son corps se fondait au sien. Elle résista :

— Mon Dieu, ne serez-vous jamais rai-



Une lutte s'engagea.

sonnable? Venez là, ou je me sauve. Là, près de moi, et ne brutalisez pas ma robe!

Elle lui faisait place sur le divan, dans l'atelier dont le grand jour, le parquet ciré, l'apparence moins intime que la petite pièce la rassuraient. Il fit tomber les stores ; et ce fut une ombre tamisée de chapelle, où, dans le fond, la Lucrezia Tornuabuoni et la Simonetta Vespucci se regardaient, celle-ci joyeuse comme l'aurore, celle-là mélancolique comme le crépuscule.

Elle s'écria en le regardant :

— Mais c'est qu'il boude, il boude vraiment !

Humilié, le cœur gros, il la sentait échapper ; ces mots le jetèrent en une merveilleuse fureur :

— Vous vous moquez de moi !

Son visage s'était contracté. Il tendit les bras comme un homme ivre :

— Je vous aime, il faut m'aimer, aimez-moi !

Il roulait son visage sur le sien, plongeait son souffle dans son cou ; il scella de baisers les paupières qu'elle fermait, et appuya toute son âme dans leur creux suave.

— Fou ! fou ! disait-elle. Comme vous me punissez !

Alors il osa. Mais elle se défendit.

— Non, non, pas cela.

Une lutte s'engagea. Elle résistait, maîtresse d'elle, avec une force incroyable. Sa voix subitement changée, d'une douceur rauque, répétait :

— Pas cela, c'est impossible.

Il y eut une trêve. Lucien haletait ; elle souriait, Sphinx doux et terrible, toute rose de sa défense. Il comprit qu'il ne la vaincrait pas.

— Pour qui vous réservez-vous donc ? dit-il, dans un de ces ressauts de haine qui font partie de l'amour.

Elle se leva ; il la vit perdue pour lui à jamais et barra le passage :

— Restez, je le veux !

Et comme elle voulait passer outre, il saisit, sur un plateau de cuivre, un stylet florentin, aigu et mince, menaça de s'en frapper.

— Faut-il, demanda-t-il avec un sourire insensé, faut-il ? Et peut-être l'aurait-il fait, dans un paroxysme de volupté inassouvie et d'amour-propre exalté jusqu'à la rage ; en tout cas, elle le crut Avec un cri, elle lui tordait la main, lui arrachait l'arme en s'éraflant la paume à la pointe ; une goutte de sang perla sur sa peau. A cette vue, il devint blanc et fondit en larmes.

Elle avait caché le poignard, et en suçant la goutte pourpre qui renaissait d'elle-même, elle le regardait curieusement sangloter. Une âme trouble flottait dans ses grands yeux.

— Je ne vous savais pas si passionné, dit-elle avec une coquette tendresse.



— Faut-il, demanda-t-il avec un sourire insensé ?

— Ah ! je vous ai fait mal. Vous devez me détester ! répétait-il, et un désespoir sincère jaillissait vraiment de son cœur humilié.

— Non, dit-elle, non.

Et lui passant sur le front sa main enveloppée d'un petit mouchoir :

— Mais vous ne me ferez plus des peurs pareilles ?

Alors, par la vertu d'un attendrissement absurde et irréfléchi comme celui qui suit les émotions de théâtre, ils se regardèrent, et Mme Noyzé baissa les yeux.

Il murmura :

— Si vous pouviez m'aimer. Non ? C'est trop demander ? Si seulement je pouvais ne pas vous être indifférent ?

Elle répliqua, d'un ton indéfinissable :

— Enfant, vous ne m'êtes pas indifférent. — Tenez ! et elle lui donna son petit mouchoir piqué de sang.

Elle ajouta très bas :

— Il est tard, laissez-moi partir.

Il la conduisait lentement, le bras à la taille, dans l'antichambre. Ses pleurs l'avaient soulagé ; sans espoir précis, il espérait :

— Vous reviendrez ?

— Pas ici.

Il admira sa délicatesse, au fond prudente, et suggéra :

— Mais ailleurs ? — avec la vision nette de l'entresol furtif, nid d'adultère.

Elle se mira dans ses yeux et dit :

— Ne me regardez pas ainsi, j'ai honte.

Un frisson le secoua de la tête aux pieds.

— Oh ! comme je vous aime ! soupira-t-il.

— Adieu, soignez-vous, promettez-le. Il faut être vaillant pour samedi.

Il sourit ; cette représentation si désirée ne lui causait plus aucune joie.

Ils se séparèrent sur une poignée de main, qui ne se déchirait qu'à regret. L'air absorbé de Mme Noyzé allait bien à sa beauté.

Longtemps Lucien la vit descendre, puis il épia sa sortie dans la rue, suivit l'ondulante démarche. Elle disparut.

Alors, sa gorge se serra. Il alla se regarder dans la vieille glace de Venise où



IL LA CONDUISAIT LENTEMENT, LE BRAS A LA TAILLE.

elle avait un instant miré ses yeux. Il se vit rasé comme un acteur, se méprisa. Quel rôle il avait joué ! Mais n'était-il pas sincère aussi ? Et il n'eut qu'à s'enfouir le visage dans le petit mouchoir, pour que, à ce parfum d'œillet, revinssent le hanter le tissu rose des paupières bombées, le fruit de la bouche, et la divine nudité des mains.

VII

La répétition générale avait eu lieu la veille, sans personne que les Hardeuil, les Hartliff, Berthe de Chalys et son mari, venus passer le printemps à Paris, tous deux d'une correction un peu guindée de province, elle hautaine, lui rogue, avec l'encolure râblée d'un gentleman-farmer, occupé de chevaux et de chiens. Les choses avaient assez mal marché. La lumière électrique manquait son entrée, un portant du petit théâtre s'était décroché. Serge, troublé, bafouillait dans la scène finale. Enfin les lévriers Tigris et Loo, que la rousse Edith conduisait en chasseresse, l'avaient entraînée immédiatement vers la coulisse, les yeux hors de la tête, en tirant une langue d'étranglés — effet comique qui décida leur suppression.

On avait répété plusieurs fois de suite les tableaux vivants et réglé l'éclairage. M. Hardeuil avait dû s'en mêler et se réserver expressément les projections. Le grand Roger n'ayant pas même su faire tomber le rideau, Symore s'en chargea. Ses décors, heureusement, étaient exquis. Avec cette ingéniosité pratique, cette agilité de doigts qui caractérise les peintres, il les avait si habilement disposés, qu'un enfant, rien qu'en tirant une cordelette, pouvait les transformer à vue d'œil. Les menuisiers qui avaient exhaussé la scène et établi le théâtre, s'amusaient de le voir planter des clous, raboter une planche, avec autant de facilité qu'eux ; tout d'abord, en bras de chemise, il leur avait imposé par sa force, soulevant les charpentes d'un biceps gonflé, où des noix de fer semblaient courir.

Seul, il avait gardé sa bonne humeur, alors que tout le monde s'énervait. Edith, altière, après le fou rire provoqué par la pantomime de Tigris et de Loo, avait déclaré qu'elle ne jouerait pas. Arabella jurait qu'elle serait aveugle à force de migraine. Clotilde s'était prise de pique avec Serge et lui avait parlé trop vivement. Lucien, ayant eu le malheur de s'entremettre, avait reçu un de ces regards de feu qui la rendaient si redoutable :

— Oh ! du moment que « votre ami » a raison ! s'écrie-t-elle.

Et le ton dont elle avait lancé ce mot : « votre ami » lui était une révélation. Elle était jalouse, non seulement de Serge, mais de Mme Noyzé, par bonheur absente, ce soir-là, mais dont, aux répétitions précédentes, à certaines allusions ou phrases directes de Lucien, elle avait pris ombrage, trop chaste pour soupçonner le sens de ces hommages rendus à une rivale, trop femme déjà pour ne pas sentir qu'ils lui faisaient tort, étaient un manque d'égards, et comme une trahison de leur bonne camaraderie.

Mais alors... Il s'était dit : « Quoi ! Clotilde m'aimerait si peu que ce fût, croirait avoir des droits sur moi ? »

Cela l'avait troublé ; il escomptait si vaguement l'avenir. Comment croire qu'un engagement, même inconscient et informulé, pût les lier déjà ? Et cependant, il n'en pouvait douter : elle était jalouse. Il se rappelait les petites brusqueries qu'elle avait eues, lorsqu'il parlait devant elle à Mme Noyzé. N'était-ce pas de quoi le faire hésiter ?

Si jeune que fût encore Clotilde, lui plaire, n'était-ce pas l'intérêt, et peut-être le bonheur de sa vie ? Pourquoi donc ne renonça-t-il pas à la conquête de Mme Noyzé, ne chercha-t-il pas, du moins, à savoir ce qui se passait dans l'âme de Clotilde ? Eut-il peur de s'enchaîner ? Craignait-il que ce fût trop tôt ? La trouvant fleur délicieuse, mais en bouton, eut-il cette égoïste pensée de la laisser s'ouvrir et fleurir, et, en attendant, de ne pas renoncer à la grande rose épanouie qu'il convoitait, si grisante aux yeux et aux lèvres ?

La hantise éprouvée, depuis la visite de Mme Noyzé, ne cessait point. Il en était tellement étourdi qu'il lui semblait avoir une autre âme, toute de fièvre et de vertige. Eternel mystère des femmes ! Pourquoi, la première fois, s'était-elle raidie, invoquant la protection absente du mari ? Pourquoi, quelques jours après, venir chez lui, laissant presque espérer de délicieuses, de défaillantes minutes ? Pouvait-il lâcher cet espoir diabolique, courir après un bonheur plus jeune, plus frais, pur en tout cas, mais d'une réalisation douteuse et lointaine ?



Arabella prêta son éventail à Serge et le reprit pour l'éventer.

Qu'est-ce qui lui prouvait que les Hardeuil consentiraient à ce mariage? Il leur prêtait même d'avance des objections, plaidait contre lui-même, afin de décharger sa conscience et de se réserver toute liberté. L'idée ne lui vint pas que Clotilde pût être clairvoyante par son seul instinct, et qu'il risquait de se perdre pour toujours dans son cœur. N'était-elle pas encore une enfant! Et il se bouchait les oreilles à la voix qui lui soufflait :

« Ton bonheur futur est peut-être là, si frêle, si vierge. Couve-le, préserve-le, mûris-le de toute ta tendresse d'adolescent et de tout ton sérieux d'homme. Fais-le lentement éclore. Quel but plus noble que celui d'assurer un franc et loyal amour? Ne veux-tu pas qu'elle t'estime? Le pourrait-elle, soupçonnant quelle vilenie tu médites? »

Là, son orgueil s'insurgeait. Des phrases moqueuses et cinglantes de Fonpers lui revenaient. Oh! certes, une morale pour la masse; il fallait bien étayer de mensonges la plus hypocrite des sociétés. Mais, qu'au moins, de libres esprits n'en fussent pas dupes! Le bien, le mal, mots de convention, n'ayant absolument d'autre sanction que le bicorne du gendarme ou la robe rouge du juge, ces fantoches du guignol humain. Mais en somme, d'eux et de Polichinelle, qui avait raison, sinon le fantasque bossu, débauchant la servante, rossant le guet, se roulant dans l'ivresse et le meurtre, sans préjugés ni scrupules, trop cynique, soit! manquant de nuances et d'hypocrisie, mais admirable par sa glorification de l'instinct, l'insatiabilité de ses désirs, la frénésie de ses vices.

Et il cherchait à se rappeler les paradoxes mêmes de Fonpers, sa voix nette et harmonieuse, son sourire, tout ce qui chez lui séduisait irrésistiblement!

Au fait, n'était-ce pas à Fonpers aussi, que tenaient l'inquiétude et l'agacement des acteurs? Le poète n'avait pu venir, malgré sa promesse, aux dernières répétitions, forcé d'aller assister à Londres un ami malade. Son absence le faisait paraître plus redoutable, et l'idée qu'il faudrait jouer devant lui sans le connaître. Un télégramme avait annoncé son retour. Certainement, ce soir, il serait là.

Le trac, dès son réveil, saisit Lucien et ne fit que grandir tout le jour. Il doutait de son aplomb, de sa mémoire, se forgeait des monstres grotesques : la maille de ses bas se romprait en scène, ou un moucheron lui entrerait dans l'œil, à l'instant pathétique. Pourquoi s'était-il fourré dans ce guêpier?

A l'idée d'un « four », il eut froid dans



Elle se tenait dans le boudoir.

le dos, l'inévitable l'entraînait, de minute en minute, vers la catastrophe; en même temps, il trouvait l'attente intolérable. Le matin, une séance au Hammam, l'après-midi passé à ouvrir au hasard et à lire les *Sensations d'Italie* de Paul Bourget, une courte flânerie sur le boulevard Saint-Germain à l'heure où les réverbères s'allument

dans le crépuscule, un dîner léger, en l'absence du grand-père retenu dans sa chambre par un retour de rhumatismes, et voilà qu'un coupé de remise l'emportait avec sa mère.

Des lumières de rue, des bocaux de pharmacien fulguraient à travers son cauchemar éveillé. Sa pensée retournait alors, ce qui lui arrivait assez fréquemment ces derniers temps, vers les dames Dionée, à leur petit appartement au fond de Vaugirard. Elles avaient refusé, en remerciant, l'invitation qu'il avait voulu leur procurer. C'était peut-être par économie d'une robe neuve, et cette pensée lui fit un réel petit chagrin. Cependant mieux valait qu'Eve-Lise ne parût point à cette soirée. Pourquoi? Il cherchait à s'en donner la raison. Il n'eût pas voulu, sans doute, la voir éclipsée par des jeunes filles vaniteuses et riches, perdue en ce monde d'affaires et d'argent. Et aussi — mais à peine s'avouait-il un sentiment aussi singulier — il lui semblait qu'Eve-Lise était la seule personne devant laquelle il serait gêné d'apparaître sous un masque de théâtre, incarnant une personnalité différente de la sienne. Nul plaisir, cependant, n'était à son sens plus vif : sortir de soi et s'évader de la vie. N'importe! Il lui en eût coûté de se renoncer en présence d'Eve-Lise, et cela, en présence d'Eve-Lise seulement. Ce n'est pas qu'elle l'intimidât. Il la jugeait douce et bonne ; pourquoi donc redoutait-il, en pareil cas, de voir se tourner vers lui son visage candide et noble, ses indéfinissables yeux couleur pensée?

Au sortir du cabinet de toilette de Roger, qui lui avait servi de loge, il ne trouva, dans le boudoir réservé aux artistes, que Veyrieu, feuilletant sa partition, et Roger, qui salua d'un rire son entrée podagre en Cassandre. Un domestique en livrée, impassible, mettait une lampe au point.

— Et Serge?

— Il achève de s'habiller.

Impatient maintenant, d'une allégresse comme celle que donne le champagne, Lucien sentait circuler en lui une vie frémissante. Il examinait, dans une grande psyché étoilée de flambeaux, son costume et le trouvait réussi, avec le masque blafard de grime, qu'il accentuait en se faisant une bouche cousue d'avare. Roger l'examinait, d'un sourire où entrait un peu du dédain qu'on a pour les acteurs, un peu de l'envie qu'ils inspirent.

Serge, effronté, joli comme un page, entra, svelte dans son costume de satin azur et soie orange, un chapeau à plume crânement posé sur des boucles châtain qui le féminisaient encore, en dépit des brins de moustache qu'il s'était ajustés. Des rires joyeux précédèrent l'invasion des misses Hartliff. Elles étaient en robe de bal, car, ne figurant que dans la seconde partie du programme, elles voulaient assister dans la salle au *Beau Léandre*. Elles distribuèrent des poignées de main garçonnières, s'exclamant, avec un rien de l'intonation plaisante des clowns :

— Oh! bâonjour! très jôli! *Where is Clo ?*

Roger plaisantait avec Sissy ; Arabella prêta son éventail à Serge et le reprit pour l'éventer, gentiment. Edith s'éclipsa ; Veyrieu, qui lui parlait, la suivit sans affectation. Des habits noirs entrèrent d'une poussée, des amis de Roger, un brun à tête de cheval, un blond gras qui, pour dissimuler une épaule trop haute, accusait sa hanche à l'opposé. Carbon paraissait, important, avec ce plastron bombé, ces coudes en dehors qui s'implantaient toujours à la première place, ne s'effaçaient, et alors platement, que devant les grandes chefs :

— Tu ne te plaindras pas de la salle, j'espère? Un monde fou! Mon oncle a promis d'arriver pour l'*Heure qui passe*. Il a Conseil, ce soir.

Son œil, plein de sécurité, sondait sur les visages l'impression produite ; personne n'ignorait que cet oncle était Chartreux, le ministre des Travaux publics, un gros bel homme sympathique. Ceux qui ne le savaient pas s'informaient, et on leur disait : « Voilà son secrétaire. M. Carbon. Voulez-vous que je vous présente? » Carbon avait ce regard qui va au-devant des gens et les recrute, pour peu qu'ils en vaillent la peine ; sinon, il les dédaignait. Nul n'esquivait mieux un raseur.

Il accompagna Lucien sur la scène, au

trou du rideau. Un brouhaha venait de la salle, voix et rires doux, par-dessus la rampe.

— Voilà ma tante, dit Carbon, au premier rang, entre la générale Couvillon et Mme Braüm.

Il dit cela assez haut, afin qu'un ouvrier électricien, qui se tenait dans la coulisse, en redingote des dimanches, l'entendît.

On les appelait. M. Hardeuil, affairé, dit :

— Etes-vous prêts? Veyrieu est au piano. Clotilde?

Elle se tenait dans le boudoir, devant la psyché. Mme Rim lui recousait une bouffette de sa robe. Elle avait un éclat de jeunesse éblouissant, avivé par le rose et la poudre de riz. Sa jupe un peu courte dégageait un pied délicat, des chevilles dont la blancheur perçait le pointillé des bas. Une inquiétude charmante se mêlait à sa grâce mutine.

Elle sourit à Lucien.

— Oh! j'ai si peur maintenant. M. Fonpers est là?

— Non, dit son père. Allons, je frappe les trois coups.

— Oh! attendez, attendez! cria-t-elle. Laissez-moi me placer dans la coulisse!

Son regard éperdu rencontra Lucien, qui lui dit :

— Cela ira très bien. Allons!

Mais le trac lui serrait la gorge à lui-même; et après un court prélude au piano, qui chatouilla délicieusement ses nerfs, les trois coups lui retentirent dans l'épine dorsale. Symore levait le rideau. Tout un parterre de femmes, robes vives et épaules nues, avec des haies profondes d'habits noirs derrière, se déployait sous les lustres. Lucien sentit son cœur s'arrêter. Il était déjà sur la scène, salué d'un frémissement. Le dos voûté, frappant le plancher de sa canne, il commença d'une voix légèrement altérée; un tremblement imperceptible lui fourmillait dans les jambes. Léandre, presque aussitôt, entra, puis Colombine.

Coupée de rires, d'applaudissements, enlevée par une verve qui s'aiguisait à chaque minute, la saynète de Banville eut un grand succès. Ils la jouèrent fort bien. Serge, insolent et spirituel, Clotilde délicieuse de finesse et de malice. Pour Lucien, son rôle le portait, et désormais en possession de ses moyens, il le jouait avec une lucidité singulière, se dédoublant pour se juger au passage, veillant à tout, soufflant même une réplique, seule défaillance de Clotilde, et qui passa inaperçue. La pièce et l'ivresse de vie hallucinée qu'elle comportait, avec la vibration des lumières, l'ondoiement des éventails et le frémissement des rires, toutes ces sensations ailées durèrent si peu et se tarirent si vite que, sur la réplique finale, dans les applaudissements, Lucien et Clotilde éprouvèrent une surprise à saluer les spectateurs, connurent le regret qui suit les ivresses éphémères.



Mlle Noyzé venait la féliciter.

Heureusement, ils devaient jouer encore l'*Heure qui passe*.

— Charmante! dit Lucien, suivant Clotilde dans le noir de la scène — vous avez joué d'une façon exquise.

Serge joignait ses compliments aux siens, tout à cette griserie du succès qui fait oublier les désagréments antérieurs.

Elle ne lui répondit pas, très émue, demandant à Symore, très réjoui dans sa barbe :

— Vraiment, cela n'a pas été trop mal?

Lucien lui répétait avec émotion :

— Exquise, absolument!

Elle lui sourit, le sentant sincère. Des gens envahissaient le boudoir. Mme Noyzé venait la féliciter. Elle était très belle, montrant ses admirables épaules, en robe de soie brochée soufre.

Son mari, qui l'accompagnait, loua Lucien. Son œil dur marquait une force tranquille. Sa moustache rousse, coupant une face de reître, se retroussait en croc. Ferme, au milieu de l'afflux des complimenteurs, il n'inspirait à personne l'envie de le coudoyer.

Mme Noyzé produisit sur Lucien un effet inattendu : il la sentit en possession d'un maître, et offrant à sa convoitise, non plus l'agréable séduction d'une femme libre, mais la tentation périlleuse d'une esclave. Il crut reconnaître sur son visage épanoui, sur ses épaules nues, l'empreinte d'une autorité qui disposait d'elle. Et s'il fut jaloux des droits qu'exerçait le mari, ce ne fut nullement de la même jalousie que provoquait en lui l'image odieuse de Tarpin-Malus. Maîtresse de ce dernier, elle disposait du moins d'elle. Asservie à M. Noyzé, elle subissait le plus humiliant servage. Il se la représenta avilie, par ce que l'habitude et la promiscuité ont de plus secrètement dégradant. Certains maris rendent plus frappante cette tare qu'ils infligent à leur femme, rien que par cela qu'ils en sont le mari. Lucien souffrit : il croyait voir un beau fruit véreux, exquis pourtant. Il chercha des yeux Clotilde ; elle avait disparu.

Aussi s'esquiva-t-il, regagnant sa loge.

L'intermède de musique commençait. Ayant le temps, il se dévêtait lentement. Serge, dans la chambre voisine, lui parlait, mais il comprenait mal le sens de ces phrases. Il revoyait Mme Noyzé exhibant à tous ses épaules, et, par contraste, la fière et chaste élégance de Clotilde. Que n'avait-elle deux ans de plus? Mme Noyzé lui parut tout à coup gardée, défendue par le torse important de son garde du corps : il la désira d'autant plus.

Pour cet homme, il le détestait, d'une répulsion physique à travers laquelle se faisaient jour toutes les vilaines insinuations, tous les on-dit. Un aventurier, ce Noyzé! et il ne recula même pas devant le mot populacier qui stigmatise ceux qui trafiquent des femmes. Voir et entendre son petit ami Serge, pendant ce temps, lui causait une sensation contradictoire des plus étranges.

Quand il descendit :

— Apercevez-vous M. Fonpers? Montrez-le-moi! dit Clotilde.

Lucien, en son bel habit de soie émeraude, tout jeune sous la perruque blond pâle, la dirigeait au trou du rideau :

— Là, tenez, là, près du marquis d'Arbelles! Il s'incline pour parler à Mme de Vieuxménil. Le voyez-vous? Il sourit. Maintenant il salue quelqu'un.

— Oui, je vois — et elle resta sérieuse à l'examiner.

— Votre mère lui parle.

— Je vois.

— Je suis sûr que s'il ne vient pas avant que la pièce soit finie, c'est pour ne pas nous intimider. J'espère qu'il aura quelque plaisir de surprise. Nous allons enlever ça, hein?

Et attendri par la suavité de la jeune fille, dans la demi-ombre qui la faisait paraître mystérieuse en sa robe rose, le cou et les bras libres, il murmura :

— Vous avez l'air d'une princesse-Fée. Savez-vous que vous êtes divine ainsi? Je vais être jaloux de Serge.

— Il n'y a vraiment pas de quoi! répondit-elle à cette allusion au rôle triomphant que jouait Serge en Prince Avril. Et son ton laissait percer le dédain qu'elle ressentait pour le « Petit Noyzé », comme elle l'appelait.

Penchée au rideau, elle examinait la salle et revenait toujours à Fonpers.

— N'est-ce pas qu'il est bien? demanda-t-il.

— Qui donc? fit-elle, quoique le sachant bien. Elle le trouvait mieux qu'elle ne s'y attendait. Tant d'hommes célèbres l'avaient déçue. Il ne ressemblait à personne, avec sa figure olivâtre et ardente,

son corps mince et robuste, son air de race. Tout à coup, elle se retira vivement : elle avait rencontré le regard de Fonpers, et bien qu'il ne pût la voir, ni même la soupçonner, elle eut la honte de quelqu'un qui épie au trou d'une serrure et qu'on surprend.

On envahissait la scène ; M. Hardeuil et l'ouvrier électricien se plaçaient à leur poste, Mme Rim, pour souffler, dans la coulisse, Symore, à portée des décors. M. Hartliff, sa barbe de yankee étalée sur un gilet blanc, secouant joyeusement une grosse tête musclée, se dépêchait de regagner sa place en criant à ses filles :

— *Go head, children !*

De nouveau l'enchantement, l'hallucination !

Sans savoir comment, Lucien se trouvait en scène, au bras de la princesse Rose, dans un murmure charmé qui enveloppait leur jeunesse. Il soupirait les beaux vers d'une voix tendre et chaude ; elle répondait, et il percevait chaque harmonie de ce duo délicieux.

La vitalité de ses sens était décuplée. Il jouissait de l'enivrement d'être un instant le prince charmant que chacun rêve d'incarner ; il jouissait de la grâce intrépide de sa partenaire ; il jouissait de cette atmosphère lumineuse et brûlante, de ce parterre de femmes ; il jouissait de se sentir enlevé par le succès qui allait à l'auteur à travers les interprètes ; et dans son exaltation nerveuse, tout lui était âprement exquis, jusqu'au fait de distinguer, sur le tapis vert-mousse qu'ils foulaient, une épingle à cheveux tombée de la chevelure de Clotilde, et d'en adorer le scintillement, ondulé, noir. Son rêve enchanté le poursuivait, sorti de scène avec sa princesse, dans une rumeur d'applaudissements, et la main qu'il lui tenait, il continuait à la serrer doucement, sans qu'elle la retirât.

Ils se blottirent dans une étroite coulisse, y regardèrent, en une attente anxieuse et égoïste d'échapper au péril, les tableaux vivants où figuraient les misses Hartliff.

La musique de Veyrieu s'élevait déjà, disait l'été lourd et puissant. La belle Sissy, en tunique jaune d'or, s'étendait sur une gerbe, un bras nu sous sa tête ; des bleuets et des coquelicots parsemaient ses cheveux bruns. Elle apparut ainsi, dans un sommeil accablé de faneuse, un sourire de songe aux lèvres, la poitrine soulevée d'un souffle lent. Il y eut un : Ah ! puis un silence, une montée de plaisir et un fracas d'applaudissements. Edith, en un décor d'automne, blanche et rousse comme Diane, un grand arc à la main ; ensuite Arabella, toute menue sous sa chevelure poudrée à frimas, filant une



— GO HEAD, CHILDREN !

quenouille de neige sur un rouet de cristal et jetant des fils de givre d'un arbre à l'autre, sous la lune et la neige, excitèrent un croissant enthousiasme.

Ravi, Lucien n'eut que le temps de composer son visage pour le dernier tableau. Clotilde, qui devait faire son entrée du côté opposé, l'avait quitté.

Sans cause alors, du milieu de son enchantement fiévreux, une angoisse soudaine de néant l'étreignit. Il se demanda pourquoi ce mensonge, à quoi rimait cette va-

nité d'acteur ; ne l'avait-elle pas entraîné à jouer la tragédie l'autre jour? Ce stylet, ces larmes?... Et c'est ce qui avait le plus impressionné Mme Noyzé, femme en cela, puérilement femme! Quelle misère! Mais cette amertume singulière, cette goutte de fiel dans sa vanité, cette conscience du vide, de l'illusion que sont les émotions humaines, relevaient d'une singulière saveur cette minute présente, unique. Ah! s'étourdir éperdument! épuiser toutes sensations! Rien égalait-il cet essor vertigineux, ce haschich fou de la pensée et des sens surexcités, tendus à se rompre?

Le rideau se levait, il parut.

Il dit son tourment, sa jalousie, sa haine du rival plus jeune et plus heureux. Dissimulé derrière un arbre, quand le Prince Avril et la Princesse Rose entrèrent dans le parc en se jurant leur amour, il trouva une mimique saisissante de douleur muette et de rage. Ils passaient, les yeux dans les yeux, le bras à la taille, et il les regardait s'éloigner avec un désespoir dont il s'émouvait lui-même, expirait sa plainte et succombait de douleur, tandis que la musique chantait le renouveau cruel, la splendeur ironique de l' « heure qui passe ».

Trois fois, on les rappela. Fonpers, dans la salle, joignait ses applaudissements à ceux qui allaient se retourner vers lui, en ovation. Il s'y attendait et il s'y déroba en accourant féliciter ses interprètes. Il les remercia, chacun d'un mot juste et charmant.

Le reste de la soirée, pour Lucien, s'évanouit en un rêve éveillé, une ivresse de champagne et de louanges, le vertige voluptueux de valser avec Clotilde, les misses Hartliff, Mme Noyzé, d'autres jeunes femmes.

La tête lui tournait et il se sentait dix jeunesses!





Manon avec Jorkins.

TROISIÈME PARTIE

I

La statue de Guépratte, au vernissage du Champ de Mars, était pour Lucien une obsession. Déjà, il avait été l'admirer, dans le jour froid du jardin de sculpture ; il y retournait, quand, d'un flot de têtes, émergea Symore, auquel il dit :

— Ton tableau est très bien.

Comme ils n'en étaient pas éloignés, ils fendirent la foule pour le regarder. Il faisait sensation, ce matin d'avril blanc de gelée : une prairie le long de la rivière, avec des vaches et une pastoure, un chien, des saules frileux sur un ciel mauve. Des peintres, amis de Symore, examinaient la toile.

— Ils me bêchent, dit-il gaiement. Tiens, Manon, avec Jorkins. Et à l'oreille de Lucien :

— C'est donc fini, vous deux ?

— Mais, dit Lucien, cela n'a jamais continué sérieusement.

Il rougit de son mensonge, vexé pourtant de se voir formellement évincé par le graveur anglais, joli garçon aux cheveux couleur de bière, long et nerveux comme un cheval de courses. Manon, à laquelle il témoignait une tendresse trop intermittente, n'était-elle pas bien libre de lui en préférer un autre ? A voir avec quel abandon plein d'aisance elle se suspendait au bras de Jorkins, dont les regards épris l'enveloppaient, il fut jaloux. Puisqu'il la perdait, elle redevenait désirable. Du moins il eut l'esprit de faire bonne contenance.

On se serrait les mains, il salua Manon.

Elle lui tendit sa main gantée, douce et insensible, en levant sur lui un regard clair, d'où l'intimité s'était retirée, pour n'y laisser que cette camaraderie que la possession passée avive d'un regret. Elle s'était donnée, elle s'était reprise; il restait son débiteur pour de savoureux instants. De quoi son amour-propre se fût-il plaint? Elle lui avait rendu plus encore qu'il n'avait donné. La gerbe de mimosas et d'œillets par lui offerte, symbole de leur passade, au milieu d'un marché public, avait vécu, s'était fanée : voilà tout! Que n'était-il, depuis six semaines, retourné chez elle? Que ne lui avait-il écrit? C'était bien fait. Mais il avait beau en convenir, cela lui faisait mal : ainsi une aiguille, sans entrer fort ni profond, pique au vif.

La foule, dans les salles envahies, circulait plus difficilement, en courants contraires, qui formaient remous au passage des gens célèbres. L'actrice universelle, l'incomparable tragédienne s'avançait, dans un cortège d'amis. Maquillée de rose, les yeux fous, la bouche en fleur saignante, elle étincelait d'une flamme de théâtre, toujours svelte et jeune, auréolée d'or, sous un chapeau à grandes ailes. Elle répondit d'un sourire au salut de Symore. Lucien reçut au vol un peu de ce sourire, et se rappela combien elle l'avait troublé jadis, blanc fantôme d'Andromaque, quand son bras, relevant la draperie sur l'épaule, avait presque découvert l'intimité de la femme.

Si peu, ce reflet d'une sensation morte suffit, pour qu'une volupté vague et infinie refluât en lui. Elle émanait des murs, réfractée par ces toiles sur lesquelles se modelaient de nus et blancs corps de femmes, miroirs indiscrets de la beauté cachée de ces autres femmes, élégamment vêtues, qui, aux bras de maris ou d'amants, soulevaient de leur traîne une transparente pousssière bleue, chargée d'effluves de vie. Ce ne fut plus Manon, ni le spectre vain d'Andromaque qu'il évoqua : son désir tumultueux épousait le féminin entier épars en ces salles, caressait, là, tel torse peint de Déesse, ailleurs, ce vivant visage de Parisienne, velouté comme un fruit de serre. Et tout à coup, il reconnut au passage son propre désir, incarné, déformé dans la silhouette de M. d'Artigues, qui, sans le voir, le frôlait.

L'avocat, longue figure de bouc aux yeux luisants, apparié le plus étonnamment du monde à sa petite chèvre noire de femme, la suivait, en jetant des regards malheureux aux autres femmes. Tenu en laisse, asservi au devoir conjugal, il paraissait supputer mélancoliquement quelles chances de répit lui laisserait la neuvième grossesse de Mme d'Artigues. Elle se retourna, l'appelant d'un coup de tête pareil à un coup de corne : il la rejoignit.

Lucien, charitable, souhaita à l'avocat quelque franche lippée, l'aubaine d'une galanterie secrète, tant la convoitise de ces intenses yeux jaunes l'avait touché. Il ne vit plus Manon, emportée avec les peintres, dans le flot.

Symore dit :

— Tiens, les Braüm! N'aie pas l'air de les voir. Ils ont essayé de me faire leur coup de la protection des arts. Ça n'a pas pris. Si tu avais vu leur tête! Ne pouvant avoir mon tableau, que je ne voulais lâcher qu'à six mille, le père m'a dit : « Voyons, si vous faisiez mon portrait pas cher, en ami? Je le mettrais dans mon salon! Les gens diraient : — Qui a fait ce beau portrait? — Je dirais : — C'est M. Symore, un jeune peintre du plus grand talent! Le lendemain, les plus jolies femmes de Paris vous commanderaient leur image! »

Lucien se mit à rire. Mais déjà Ephrem les avait aperçus, de son regard oblique. Il fondit sur eux, remorquant son père, gras et livide, qui soufflait péniblement, d'un air hargneux.

— Tous mes compliments, cher maître; votre tableau est admirable, exquis, divin!

Et le petit sourire perfide traduisait :

« Six mille francs? — Six cents francs; et bien payée encore, ta croûte! »

Le banquier dit, avec un sourire louche :

— Monsieur Symore est trop haut perché pour nous, pauvres millionnaires. On voit que le talent ne lui coûte rien!

— Avez-vous vu *Io harcelée par le taon ?* demanda Ephrem. C'est d'un inconnu, n'est-ce pas? Elle fait scandale. J'ai



L'ACTRICE UNIVERSELLE, L'INCOMPARABLE TRAGÉDIENNE S'AVANÇAIT

entendu dire cependant qu'il y avait là bien du talent. M. Guépratte est de vos amis, je crois?

Et se rétractant, comme s'il eût craint par un éloge de faire monter les prix :

— Du talent en herbe, des promesses surtout. M. Guépratte est pauvre, m'a-t-on dit?

Sous son air indifférent, une curiosité trop aiguë pour ne pas être intéressée perçait.

Symore se donna le plaisir de répondre :

— Non, il a de quoi vivre. D'ailleurs sa statue est achetée ou va l'être?

— Par l'Etat?

— Non, par un Américain qui lui fait des propositions superbes.

— On le connaît, cet Américain? demanda Ephrem sceptique, inquiet pourtant.

Symore dit tranquillement :

— Je le connais, mais ne vous dirai pas son nom. C'est le secret de Guépratte.

Ephrem eut un sourire jaune, regarda son père, et tendit une main aux doigts courbés en serre :

— Bonjour, monsieur Symore!

Le peintre et Lucien les virent se diriger rapidement vers le grand escalier.

— Bien amorcé! dit Lucien rendant hommage à la tactique de son ami. Paries-tu qu'ils vont à la recherche de Guépratte?

Et connaissant l'innocence du sculpteur, le voyant roulé déjà et vendant *Io* pour un morceau de pain :

— Tâchons de le retrouver avant eux et de lui faire la leçon. Sûrement, il va se laisser embobeliner!

— A moins qu'il ne les envoie promener! dit Symore, un peu rassuré par la fierté irritable de l'artiste, mais désireux de le prévenir à temps. Justement le docteur Favas apparaissait :

— Hein! Ça y est! Notre ami s'est distingué!

Bien que le compliment eût pu s'adresser à Symore, il n'y eut pas d'équivoque. Le peintre dit :

— Oui, Guépratte est quelqu'un! Je le cherche, l'avez-vous vu?

— Je le quitte à l'instant.

— Eh bien! il faut le retrouver!

Et en deux mots, ils mirent Favas au fait. Il eut un rire sarcastique, ce plaisir amer qu'ont les cœurs souffrants à constater la laideur des autres. Son irritabilité empirait. Il la portait jusque dans son service, au grand étonnement des internes, qui le savaient si patient, si doux aux malades. Il laissait pousser sa barbe, à présent. Cela le rendait méconnaissable.

— Regardez! dit-il, non, regardez ce tableau! Pitié, mon Dieu!

Les Christs, cette année-là, sévissaient. Favas du poing en montrait un, qui, flegmatique, sur un boulevard extérieur, conversait avec une pierreuse; un souteneur se mêlait à la conversation, et un sergent de ville, près d'un kiosque de journaux, les épiait. A côté, sur un cheval violet qui se cabrait en lançant par les narines des rayons verts, une femme orange à queue de sirène roulait un visage convulsé; cela s'appelait : « l'Idéal ».

— Est-ce assez insane! dit le médecin. Et ces oies grasses qui se roulent dans l'herbe : des femmes, ça! Tenez, partons! J'ai mal au cœur!

Lucien dit :

— Je vous rejoindrai devant la statue de Guépratte.

Il venait d'apercevoir Mme Noyzé.

Elle errait lentement le long des galeries de bois, retenue au passage par des grès, des étains ou d'affreuses reliures de luxe, vestiges d'un art perdu. Il se dirigea vers elle, avec la peur qu'elle n'entrât dans une salle et qu'il ne la perdît. Elle lui avait dit qu'elle ne pourrait venir au vernissage. S'était-elle ravisée? avait-elle menti?

Depuis le jour où, dans son atelier, elle lui avait donné un espoir trouble et délicieux, elle s'était reprise, évitant, lorsqu'il s'était présenté chez elle, de le voir autrement qu'en présence d'un tiers. En vain lui avait-il écrit, sachant qu'elle était libre de sa correspondance, en vain, jouant le tout pour le tout, lui avait-il fait savoir qu'il l'attendrait, tous les jours, pendant deux heures, car il avait fait cette folie de louer un petit rez-de-chaussée meublé dans le quartier de l'Etoile, elle s'était refusée à tout, sans explication, drapée dans ce si-

lence qui est la dernière dignité de celles qui se sont compromises, et qui reculent, parfois pour mieux sauter.

C'était son suprême espoir. Jamais il ne l'avait plus convoitée. Voulait-elle irriter ses désirs, lui inspirer un amour juvénile et passionné, dont, ensuite, elle bénéficierait mieux, en femme blasée et savante? Que de mystères, en elle! Peut-être n'avait-il qu'à oser, qu'à brusquer! Serge, dont l'amitié le servait d'une inconsciente complicité, n'était plus là, aide précieuse, obstacle aussi, par sa présence. M. Noyzé, après une scène violente, motivée par les mauvaises notes de son fils, avait imposé sa volonté, enfermé l'écolier dans un four à bachot; à peine sortait-il le dimanche. Etait-ce d'y penser qui donnait à Mme Noyzé cet air mélancolique?

Elle ne le voyait pas s'approcher, penchée sur une vitrine d'émaux. Les regardait-elle, inclinée sur le cristal comme on se mire dans de l'eau? Son masque de parade s'était détaché; il lui vit ce visage qu'on a pour soi seul, quand on ne se croit pas observé. Des humiliations secrètes, des chagrins qu'il eût voulu deviner donnaient un charme grave à ses traits. Il s'était arrêté derrière un pilier. Une très délicate pudeur le retenait de la troubler, de rompre, par ce que tout abord a de banal, la rêverie où il la voyait plongée. Si le regard exerce une fascination, aussi bien, attirée, elle allait tourner la tête vers lui.

Mais un homme lui touchait le bras sans façon, ne se découvrait pour la saluer, qu'ensuite. Le heurt familier avait été spontané, la politesse n'était qu'un acte de convenance réflexe, ou de prudence, sous tant d'yeux qui pouvaient les reconnaître. Elle avait tressailli, et, en reculant légèrement, découvert l'inconnu : Tarpin-Malus, parbleu!

Lucien n'eut plus la moindre envie de se montrer, rétrograda derrière une monumentale cheminée de bois sculpté, sur laquelle des faunes enlaçaient des nymphes. De là, il les voyait échanger quelques phrases brèves, avec un effort de sourire mondain que démentait la préoccupation d'un regard, suppliant et irrité chez Mme Noyzé, ironique et cruel chez le vieillard. Il ne put deviner leur débat, mais le jugea intime et poignant. Le sénateur semblait dicter des conditions, imposer un ordre. Puis il sourit, et sa bouche parut hideuse, suggéra l'infamie des baisers que pouvait donner ou recevoir cette bouche.

Lucien eut un chagrin affreux.

Mme Noyzé appartenait à cet homme. Il le voyait, il le sentait, il l'eût crié. Ses poings se crispèrent d'une rage de meurtre à l'idée que ce vieux forban fît souffrir la jeune femme. Hélas! qu'était-elle elle-même? Avilie, elle lui parut plus belle; la pitié honteuse, la plus dissolvante de toutes, l'attendrit. Tarpin-Malus saluait, l'air dur et vainqueur, tournait les talons. Enfin!...

Il s'élança. Mme Noyzé l'aperçut. Leur regard eut la violence d'un choc, ils en restèrent étourdis, tandis qu'une lie d'âme remuée leur envahissait la face. La surprise effrayée qu'elle eut à le reconnaître fut le pire des aveux; et lui, ses traits, avant qu'il ouvrît la bouche, furent si parlants qu'elle se sentit découverte, mise à nu.

— Voulez-vous que je le soufflette? fit-il d'une voix saccadée. Qu'a-t-il pu vous dire, pour vous émouvoir à ce point! Je le hais! Ne niez pas, j'ai tout vu! Parlez, ou je vais aller le lui demander? Ah! je le sais trop. Est-ce possible? Vous... vous!...

Elle se cramponna à son bras, le retint en lui enfonçant ses ongles dans la chair. Il se tut, cette douleur lui faisait un bien extrême. Un abattement stupide tomba sur eux. Ils descendirent machinalement le grand escalier. Elle se ressaisit la première, joua de cette ironie qu'elle savait si puissante sur lui :

— Je vous admire, vraiment! De quel droit fondez-vous sur moi, en matamore de théâtre? Mes amis ne peuvent-ils me parler sans vous en demander auparavant la permission? Est-ce que ces accès vous prennent souvent?

Il la regarda, stupéfait, l'admira :

— Vous jouez bien la comédie. Je vous répète que j'ai tout vu. J'allais vous aborder quand cet homme vous a parlé. Votre attitude n'était pas équivoque. Quels droits il exerce sur vous, je ne veux pas le savoir, mais il en a, il vous fait souffrir! Je ne

supporte pas cette idée. Je vous aime, je serais un lâche si vos chagrins m'étaient indifférents! Pourquoi ne comprenez-vous pas que je suis votre ami? Est-ce parce que je suis jeune? Mettez-moi à l'épreuve! Tenez, je ne demande rien, je n'ai aucun droit, mettons que j'ai mal interprété votre entretien. J'étais fou, mais fou de vous. Dites-moi quelque chose, ce que vous voudrez, je le croirai!

Elle le contempla d'une façon trouble et parut vouloir se confier à lui, puis n'oser, et le plaindre ; une malice perverse plissait sa lèvre, son visage prit une beauté diabolique, ses yeux devinrent noirs et profonds à donner le vertige. Elle déclara :

— Je veux bien accepter vos excuses. Maintenant, veuillez me laisser. Mes secrets sont à moi, j'imagine. Cependant, je suis bonne, et pour ne pas rester en butte à vos suppositions outrageantes, il se peut que je daigne, à mon jour et lieu, vous faire une confidence sur ce qui vous tourmente si ridiculement. D'ici là, j'entends rester libre. Faites-moi la grâce de me quitter! Je le désire!

« Comme elle ment, se disait-il, comme elle ment! » Et de voir qu'elle triomphait si vite, il releva la tête :

— Pourquoi me faites-vous souffrir? Ai-je manqué de délicatesse? La jalousie est une bête brute. J'ai cru... J'ai eu tort. Gardez vos secrets, que m'importe! Mais ne soyez pas si dure ; ah! vous êtes trop dure pour moi!

Agitée encore, mais redevenue maîtresse de la situation, elle s'accorda quelque pitié :

— Mon Dieu, êtes-vous enfant!

Les larmes lui vinrent ; il connut la douceur infinie d'être dupé dans une caresse :

— Enfant, soupira-t-il ; quelle femme êtes-vous donc pour me retourner le cœur d'une parole?



Mais un homme lui touchait le bras sans façon.

Elle eut un sourire étrange où passa la fatigue du triomphe. Sans but précis, ils se trouvaient dans le plein jour des grilles, à la sortie. Un cocher les requit du geste. Docilement, ils montèrent : les ressorts ployèrent sous eux, les cous-

sins firent un lit à leur volonté détendue.

— Où voulez-vous aller?

— Embrasser Serge. Rue Lhomond, institut Gigalle.

La victoria roulait. Mme Noyzé devenait lointaine, absente, et sous sa voilette les larmes se mirent à couler. Lucien fut bouleversé, puis attendri. La sincérité de ces larmes l'allégeait, après le mensonge.

— Vous voyez bien, dit-il doucement.

Il se fit honneur de sa clairvoyance et de la ténacité de ses soupçons. Tout s'expliquait : elle avait passé sur lui sa colère impuissante, goûté, après la défaite, la revanche immédiate de triompher d'un autre homme ; maintenant, redevenue faible, elle pleurait l'affront subi, des misères, sans doute honteuses et irréparables.

— Pourquoi n'avez-vous pas confiance en moi? implora-t-il.

Elle fut longue à répondre, en s'essuyant les yeux :

— Vous ne pouvez pas comprendre.

Il eut un geste blessé. Elle le regarda, secouant la tête :

— Ce n'est pas ce que vous croyez.

Et il ne put rien tirer d'elle jusqu'à la rue Lhomond.

II

Elle était affreuse, cette rue, bordée de maisons de suie aux fenêtres aveugles, couvertes de taies blanches ou verdâtres. Une énorme porte de prison hérissée de clous laissa s'entre-bâiller, en découpure, une porte plus petite, par laquelle se glissa un homme velu, gibbeux, minable, un des pions de l'institut Gigalle.

Le portier introduisit Mme Noyzé et Lucien au parloir, pièce enduite à la chaux et encollée à mi-hauteur de brou de noix. Une aigre odeur de vinasse venait du réfectoire voisin. On entendait les cris et les galops d'une furieuse partie de barres. Serge arriva, traînant les souliers, triste.

— Comme tu es pâle, tu n'es pas malade, au moins?

Et Mme Noyzé lui serrait les mains, lui palpait les tempes, lui caressait les cheveux.

Il répondit :

— Je m'ennuie.

Dans ses jolis yeux plombés, un découragement lourd éteignait la vivacité du regard, sa bouche avait une moue dégoûtée ; la venue de Lucien ne semblait lui faire qu'un plaisir modéré.

— Tiens, dit-elle, mange.

Elle lui offrit des gâteaux qu'elle avait achetés place Médicis.

— Je n'ai pas faim.

— Pour me faire plaisir! dit-elle. Allons, Serge, mon chéri, mon aimé, ne m'accueille pas ainsi. A peine si tu me regardes, tu as l'air de m'en vouloir. Si tu savais, pourtant!...

Elle avait lutté, oui, passionnément ; au feu noir qui brilla dans ses yeux, Lucien le comprit, la plaignit. Serge eut le blême sourire d'un prisonnier :

— Ces huit jours, maman, vous ne pouvez pas savoir, c'est huit mois. Je mourrai si je reste ici.

— Mon enfant! quel chagrin tu me fais! Ne tombe pas malade! Qu'est-ce que je deviendrais? Personne ne te veut de mal, au moins? Tes maîtres, tes camarades? Vous nourrit-on bien, seulement?

— Tenez, maman, fit-il d'un air excédé, ne parlons pas de cela. D'où venez-vous? parlez-moi de vous?... Oh! cette prison!...

Lucien intervint :

— Voyons, mon petit Serge, du courage! Décroche ce bachot, deux mois vont vite passer en travaillant!

— Oui, cela t'est facile à dire, riposta l'autre d'un ton sec, tu es libre, toi. Oh! maman, il me semble que je suis au bagne!...

— Mon Dieu, soupira-t-elle en prêtant l'oreille aux cris sauvages de la partie de barres, ceux-là s'amusent, pourtant!

— Ils ne sont pas *moi*, maman, dit amèrement Serge. Ils n'ont pas connu, comme *moi*, la liberté. Ils n'ont pas une maman comme vous.

Elle balbutia :

— Mon chéri, j'ai tant besoin de courage!... Va, nous sommes tous à plaindre :

j'ai tant, tant de chagrin qu'ont m'ait séparée de toi !

Lucien, un peu honteux d'être en tiers, pour ne pas gêner leur expansion, s'était retiré au fond du parloir ; il regardait par la fenêtre un petit préau planté de quatre arbres maigres : toute la tristesse, toute l'horreur de l'internat remontaient en lui. En même temps, il en voulait à Serge d'être si peu viril ; le peu d'accueil que l'enfant lui avait fait le choquait aussi. Serge était-il assez peu raisonnable pour en vouloir à tout le monde ? Et tout d'un coup, à un regard singulier qu'il surprit en se retournant, à un silence brusque, il comprit. Il n'aurait pas dû accompagner Mme Noyzé, Serge était jaloux. Serge lui reprochait sa venue, son départ en compagnie de sa mère, les instants qu'ils pouvaient passer ensemble, l'intimité qui lui était si chère à trois, et qui, maintenant qu'il en était exclu, lui semblait intolérable.

La vanité de Lucien souffrit, son affection pour Serge en fut atteinte. Il le découvrait autre qu'il ne se le représentait, sensation cruelle en amitié. Et il eut peur d'un revirement de Mme Noyzé, Si elle allait, inconsciemment, partager l'antipathie de Serge ? Brusquement, il les détesta, la mère et le fils, découpant leurs profils blancs sur le mur. Puis il se raidit en un âpre et vil sentiment. Tant pis si Serge ne l'aimait plus. Il aimait la mère, il se passerait du fils ! Serge ne compta plus à ses yeux que comme un blessé à terre qu'on enjambe. Ignominie des pensées ! Comment pouvait-il concevoir chose pareille ?

Serge le rappelait, Mme Noyzé aussi,



— Mon chéri, j'ai tant besoin de courage !...

en penchant la tête de son côté. Il se rapprocha, un peu honteux, lut la même petite honte dans les yeux de Serge. Ils firent effort pour se sourire, réconciliés sans être brouillés, heureux et tristes comme on l'est après



Un camelot leur jeta le journal dans la voiture.

les petits drames muets et profonds de l'âme.

La cloche de l'étude sonnait.

— Oh! maman, maman! faisait Serge dans un spasme.

— Du courage, mon chéri. Je reviendrai demain; non, je ne peux pas, après-demain sans faute!

— Adieu, Lucien!

Et Serge lui tendit la main gentiment; ils s'étreignirent, s'embrassèrent nerveusement, en frères.

Mme Noyzé, dans la voiture, reprit son attitude brisée. Elle consulta sa montre, fit un geste vague.

— Il faut que je rentre.

— Le faut-il?

Elle dit :

— Mon mari est allé déjeuner ce matin à Meaux, chez le baron Guimart. Il rentrera à huit heures. Accompagnez-moi, nous avons le temps.

Le trajet fut silencieux. Il pesait sur eux une atmosphère d'orage; cependant la fin du jour était belle. L'accablement qu'ils ressentaient ne venait point du dehors; il était en eux, les remplissant d'attente et d'appréhension. Lucien sentait courir des frissons électriques dans sa moelle épinière.

— Vous pensez à Serge? demanda-t-il câlinement.

Elle soupira :

— On n'arrange jamais sa vie comme on veut. Vous êtes heureux d'être homme. On ne saura jamais tout ce que peuvent souffrir les femmes...

Pour la première fois, une langueur passait dans sa voix, lui donnait un accès de détresse poignante.

— Vous souffrez donc bien? dit-il ému.

Elle le regarda avec une sorte de pitié :

— Mon pauvre ami!...

La séduction du malheur est inexprimable. Triomphante, belle de vie, Mme Noyzé le rendait ivre; en cette seconde, elle lui apparut une autre femme, il crut toucher le fond de cette âme changeante. Certainement, il l'avait calomniée. Pure ou non, la souffrance la rachetait; si tendre mère, pouvait-elle être une mauvaise femme? Un mari brutal, peut-être des difficultés de vie sous l'apparence du luxe, des outrages constants, car elle ne pouvait ignorer la vie de plaisir de M. Noyzé... Pauvre femme! Oui, pauvre femme! Et on lui arrachait son fils!...

— Je vous dirai tout, murmura-t-elle avec abandon.

Dès lors, il désira moins savoir, il reprenait foi en elle, pouvait se laisser couler au fil de l'eau enchantée.

La voiture passait sur le boulevard. Des camelots courant, un paquet de journaux humides sous le bras, hurlaient d'une voix déchirante et sardonique, comme si leur misère se revanchait en proclamant le déshonneur d'un riche :

— Demandez ! Les concussions d'un ingénieur fameux ! Les scandales de l'Exposition ! On livrera demain le nom du coupable ! Demandez ! Une imminente arrestation ! Demandez ! Cinq centimes !

Mme Noyzé et Lucien se regardèrent, saisis :

— Mon Dieu ! fit-elle, mais non, c'est impossible !

Un camelot leur jeta le journal dans la voiture, prit le sou. Déjà Lucien s'emparait du journal, le dévorait des yeux :

— Impossible d'en douter, mais c'est Hardeuil !

Dans son bouleversement, après la première stupeur, il faillit sauter à bas, courir comme un fou chez Clotilde.

— C'est abominable, cria-t-il. Enfin, si c'est faux !... Pour la famille, pour les enfants !

— Nous vivons dans un triste temps.

Il déclara, hachant les mots d'irritation :

— Je ne connais pas assez Hardeuil pour le juger, mais, certainement, il vaut mieux que des centaines de gredins qu'on salue ! Pourquoi lui, plutôt que tel ou tel que nous pourrions nommer, que nous savons tous ! Vous verrez qu'il y a encore là-dessous quelque ignoble chantage. Et Clotilde qui peut-être, à cette heure, entend cela ! Il me semble que je tuerais le libelliste qui me cloue ainsi au pilori comme un chien, oui, à coups de botte ! Oh ! Hardeuil se battra ! Mais quel scandale ! Eclatant comme une bombe !...

— Oh ! fit-elle, on s'y est toujours un peu attendu !

— Ce qui me dégoûte, c'est la façon sale dont on va leur tomber dessus : la curée, vous verrez ! Cette âme si fière de Clotilde, c'est affreux à penser. Elle a pour son père une religion, un culte ! Si j'osais... Oh ! Allons-y ! C'est aux amis à se montrer, dans ces cas-là.

Elle glaça son entraînement généreux :

— Vous les importuneriez cruellement, mon pauvre ami. D'ailleurs, on ne vous recevra sans doute pas. Allez-y, si le cœur vous en dit. J'ai plus d'expérience que vous ; j'attendrai demain.

Il baissa le front, lâche à la peur de la quitter, d'abandonner la proie pour l'ombre.

Il se justifia en trouvant sa conduite plus délicate, plus discrète : certes, il lui en coûtait ! Mais le cri qu'on n'étouffe pas, la voix du cœur murmurait :

« Va donc, Clotilde sera heureuse de voir un visage ami, jeune et franc. Déjà elle doit sentir autour d'elle l'hypocrisie des silences, les faux apitoiements, la trahison. Mais va donc, lâche ! »

Mme Noyzé dit :

— Bah ! ce ne sont encore que des aboiements ! Hardeuil a des amis. Dans leur propre intérêt, ils le couvriront ! En une nuit, il se passe bien des choses. On achète les gens. Au besoin, on se cache, on se sauve ! Et la police ferme les yeux !



Elle le décacheta d'une façon brutale.

Il pensait :

« Se sauver, ce serait pire encore ; quel aveu ! »

Et il fut désespéré de son impuissance. Ne pouvoir rien pour Clotilde, rien que lui tendre une poignée de main loyale. Allons, deux mots en hâte, un adieu, un élan hors de la voiture! Il se disait : — Au coin de la rue! Et la rue passait. — Devant ce magasin! — Et il restait assis, dans la tiédeur des coussins, comme si ce contact le rivait en une molle et honteuse complicité.

« Si je saute, se disait-il, elle ne me pardonnera jamais! »

Et dans l'importance absurde, mais irrévocable, qu'il donnait à un acte aussi naturel, il la jugeait d'avance perdue pour lui.

— Dire qu'il n'y a pas deux mois, les salons de Hardeuil regorgeaient de monde! Clotilde était si applaudie, si fêtée, en Colombine et en petite princesse! Rappelez-vous! dit-il.

Elle hocha la tête, absorbée. Il se demanda si elle n'avait jamais eu d'inquiétude, du côté de son mari. Mais non, il s'en tenait aux spéculations de bourse, ne risquait que leur fortune. Pensait-elle à leur ami Turpin-Malus? Il était bien habile, mais les plus vieux renards se laissent forcer un jour. Sans doute, il avait pris ses précautions, tenait les gens par de petits papiers compromettants.

La voiture s'arrêtait. De nouveau, la parole manquait à Lucien; il voulut prendre son congé. Mais Mme Noyzé se retourna, sourit dans l'ombre de la porte. Ce fut irrésistible. La suggestion de ce visage mystérieux, le muet appel du corridor, toute la hantise familière du petit hôtel le happa, l'attira par un aimant. Il suivit la jeune femme dans l'escalier de bois à rampe sculptée. A chaque marche, sous le coup de genou qui repoussait la robe, il voyait s'élever dans la clarté du vitrail les nobles hanches; les chevilles se perdaient en la nuit de la jupe, et il eût voulu baiser, chaque fois qu'elles frôlaient le tapis, les fines et longues bottines. Cela lui semblait bien dû. Il ne restait que dans un espoir sans nom, sans forme, vaste et infini comme le flux qui l'emportait derrière elle.

Elle poussait la porte du salon, puis du boudoir. Un télégramme, sur un plateau! Elle le décacheta d'une façon preste et brutale, qui frappait Lucien, par quelque chose d'impossible à formuler. Il la regardait; son visage, crispé par la crainte d'un malheur en suspens, se détendit. Elle ne put maîtriser un sourire d'allégement presque ironique :

— Mon seigneur et maître ne rentrera que demain.

Elle défit son chapeau, dit :

— Vous pouvez m'accompagner dans ma chambre. Nous sommes chez nous.

Elle lui désigna un fauteuil.

— Vous dînerez avec moi, n'est-ce pas?

Et se tournant vers la femme de chambre, qu'elle venait de sonner, elle lui donna des ordres, puis, la rappelant, lui tendit des billets de théâtre. Elle pourrait, sitôt le service terminé, aller avec la cuisinière aux Variétés. Cette fille remercia, devenue rouge de plaisir. Lucien ne vit là que la bonté d'une maîtresse récompensant le zèle de ses domestiques, non une des mille complaisances par lesquelles on achète leur fidélité suspecte.

— Venez voir la chambre de Serge, dit-elle après avoir déposé ses gants, sa voilette sur un guéridon, quitté ses bracelets, disparu dans son cabinet de toilette pour s'y remettre un peu de poudre de riz. — Il a fait des changements et acheté un joli bureau Louis XV; pauvre petit, il n'a guère joui de son acquisition.

Au second, dans la chambre claire, fascinant le regard, ce n'était que photographies d'actrices; Serge les collectionnait avec passion. Il y en avait partout, sur la cheminée, aux murs et sur le petit bureau, en éventail : lourdes chanteuses, pareilles à de grands bœufs blancs; divettes de café-concert en robes excentriques, danseuses de féerie montrant leurs jambes. Impudiques, presque inconscientes, elles riaient de dents trop belles, l'œil avivé de noir. Une d'elles, tout en peau, ressemblait d'une façon choquante à Mme Noyzé.

— Voilà les poupées de Serge, dit-elle en mère complice, étrangement faible.

Un malaise flottait dans cette pièce presque féminine. Le lit, laqué blanc, ne semblait pas un lit de garçon. Il s'exhalait, d'un tube en verre filigrané d'or, vide ce-

pendant, un parfum d'essence de roses, dont Serge raffolait. Tout l'Orient saisit Lucien : soleil aux ombres bleues, cours blanches, roses éblouissantes, ciel incomparable, et grands, noirs, profonds yeux d'almée. Mme Noyzé, une chaleur aux joues, ouvrit la fenêtre.

Grasse, cette fois, ignoblement onctueuse et papelarde, la voix d'un camelot traversa le crépuscule :

— Demandez ! Un ingénieur concussionnaire ! Nouveaux et scandaleux détails ! Demandez !

L'homme, à tournure de sacristain, courait en chaussons mous. Mme Noyzé plongea un regard aigu dans les yeux de Lucien :

— Vous n'y allez pas ?

Son visage devint dur, provocant :

— Voyons, avouez que vous en avez bien envie ? Cette pauvre petite Clotilde qui a tant besoin d'être consolée ! Votre jolie princesse Rose !...

Elle eut un rire bref :

— Non ? non ? décidément, vous me donnez la préférence ?

Elle le regardait bien à fond, comme pour voir jusqu'où elle pouvait aller. Il sourit, tandis qu'elle lui enfonçait cette fine aiguille au cœur. Sophiste amoureux, il s'affirma qu'elle avait souffert chez les Hardeuil : blessures d'amour-propre, rivalités de femmes ; sait-on jamais pourquoi on déteste ? Ou bien elle exprimait ce besoin de possession exclusive, si féroce chez son sexe : elle ne voulait pas qu'il en aimât d'autres ; sa dureté n'était que représailles. Il se dit cela et triompha d'un stupide orgueil.

— Clotilde est une enfant, murmura-t-il pour la désarmer, en haussant les épaules.

Il ne songea pas qu'à l'épanouissement de l'âge, elle enviait cette jeunesse en fleur ; que, trop savante, elle haïssait la pureté de la vierge.

— Alors vous ne l'aimez pas ? Pas même un pauvre petit flirt ?

Il secoua la tête, reniant sa brave et fière petite amie.

— Ah ! elle ne se mariera plus à présent ! dit-elle.

Il ressentit une honte amère : c'était vrai, abominablement vrai. Lui-même l'épouserait-il, fille d'un homme déshonoré ? Mais pourquoi tant d'acrimonie ? La vie avait donc rendu Mme Noyzé bien méchante ? Que lui avait fait cette enfant ?

Elle lut en lui, et posant la main sur son épaule, d'une prise de possession douce et forte, elle prononça le mot de tout égoïsme et de tout oubli :

— Chacun a ses misères, croyez-le !

Il lui avait retenu le poignet, remarquant, sous la manche, un cercle meurtri, d'un vilain noir.

— Ah ! laissez ! fit-elle, devenant rouge, puis pâle.

Mais il maintenait de force le bras qu'elle essayait de dégager.

— Vous vous êtes fait mal ! On dirait qu'on vous a...

Elle eut un mauvais rire d'aveu, en détournant si expressivement la tête qu'il s'écria :

— Est-ce possible ? Qui a osé !...

— Vous le demandez ? Le seul individu qui ait droit sur moi. Mon mari ! Je ne voulais pas que Serge fût enfermé, il a brisé ma résistance entre ses tenailles ! Ne me parlez plus, j'ai horreur de tout, il y a des moments où je voudrais mourir !

— Qu'un homme soit assez lâche !... murmura-t-il hors de lui ; et à son dégoût, à sa haine, s'ajoutait une admiration équivoque pour cet homme qui se faisait craindre, mais obéir.

La diversion fut si soudaine et si forte, qu'il ne songea plus aux Hardeuil. Il avait pris le poignet blessé, et refoulant la manche, il le baisait, avec un attendrissement maladif.

— Ah ! fit-elle, en un frisson douloureux, ce n'est ni la première ni la dernière fois ! Mais pourquoi parler de ces choses ? Vous ne me croiriez pas ! Vous me jugez sur les on-dit du monde, vous ne savez de moi que des calomnies inventées à plaisir. N'avez-vous pas cru que mon seul protecteur, l'ami le plus désintéressé, M. Tarpin-Malus... Oh ! recevoir cette insulte de vous ! Car vous m'avez insultée, tout à l'heure, en plein Salon, vous avez supposé

je ne sais quelle infamie, et quand j'ai pleuré dans la voiture, vous m'avez crue coupable, vous n'avez pas compris que c'était vous qui me faisiez pleurer, avec vos indignes soupçons, vous, que mon fils aime tant, vous, qui vous dites mon ami !

En vain, cherchait-il à protester. L'émotion de cette voix de fièvre emportait ses méfiances. Ou elle était très forte, ou on l'accusait bien injustement, et elle était digne de tout respect. Elle continua, très vite :

— Ce vieillard que vous suspectez, vous devriez lui être reconnaissant ! Sans sa bonté paternelle, je serais peut-être à la rue. Mon mari le ménage — (elle baissa la voix) — il lui doit de fortes sommes — (et plus bas encore) — il lui doit beaucoup. L'influence de M. Malus l'a préservé dans des circonstances cruelles pour nous, au lendemain du krach des Métaux, où M. Noyzé, quoique irresponsable, faillit être compromis. Et c'est cet ami qu'on accuse, que vous, Lucien !... (Elle eut un haut le corps.) Mais vous ne l'avez donc jamais regardé ? Il est vieux, il est laid, il a des infirmités. Songez que je pourrais être sa fille ? c'est répugnant, voyons !



— Je veux faire ma ronde.

— Je vous crois, je vous crois, fit-il, luttant contre ses dernières préventions, et revoyant la vilaine face pointue. Tarpin-Malus un si brave homme, cela le confondait. Mais elle était si hautaine, si entraînante !

— Et lui, hasarda-t-il, n'a-t-il jamais ?... Il ne peut cependant éprouver pour vous les sentiments d'un père...

Elle affirma :

— Je n'ai rien à vous cacher. Il y a de cela quinze ans, au début de notre liaison, il s'est épris violemment de moi et ne me l'a pas dissimulé. Je l'ai mis en demeure de préférer une amitié irréprochable ou une rupture complète. Il n'a pas eu le courage de choisir. Il a voyagé deux ans. Nous nous sommes revus, il était guéri. Depuis, pas une seule fois, entendez-vous, il n'a été fait allusion à cela entre nous. C'est un vieil, très vieil ami. Je sais qu'il a beaucoup d'ennemis. On nous fait payer son amitié pour nous. Mais sous son aspect froid qui déconcerte tant de gens, c'est le cœur le plus chaud et le plus dévoué. Vous n'en douterez pas quand vous en saurez les preuves plus au long. Vous le voyez, conclut-elle, je vous dis tout !

Il tenait toujours dans ses mains le poignet bleui ; doucement il le caressait, comme on fait aux enfants. Le crépuscule s'assombrissait avec une lenteur insensible ; déjà ils baignaient dans une demi-ombre traîtresse et charmante. Une voiture parfois roulait au dehors, puis le silence retombait, et dans leurs âmes, après ces sursauts fiévreux, il se faisait une paix inquiète. En cet instant dangereux, ils goûtaient la saveur amère de l'existence. Lucien soupira :

— Ce serait pourtant si bon d'être heureux !...

Tout son être appelait le bonheur, y croyait éperdument. Il regarda Mme Noyzé d'un regard si avide qu'elle murmura :

— Venez, descendons !

Au salon, sans allumer les bougies, elle joua une valse, puis un nocturne de Chopin. Il écoutait, prostré de langueur. Le dîner fut court, sans entrain, dans la clarté officielle de la salle à manger. Mais au salon, sous le feu doux des grandes lampes, de nouveau le charme refleurit. Tout à coup le piano se tut, Mme Noyzé prêta son oreille fine au bruit de portes et de serrures fermées. Ce départ des servantes, Lucien le devina, plus qu'il ne l'entendit. La clarté des lampes, l'intimité des choses, le silence

devinrent tout à coup très profonds : le petit hôtel s'emplit de mystère. Une boiserie craqua. Ils tressaillirent. Mme Noyzé s'emparait d'un candélabre et le dressait haut, disant :

— Je veux faire ma ronde.

Il l'accompagna. Le froissement de sa robe exhalait un bruit furtif et délicieux. Machinalement, leurs regards se portaient sous les meubles, dans les encoignures. Ils revinrent sans se retourner, portant à deux le flambeau. Ils ne se parlaient toujours pas. Elle éteignit les lampes, passa dans la chambre à coucher. Il la suivit. Leurs images se figèrent dans la glace de la cheminée ; ils se virent des faces pâles, des yeux étranges, on ne sait quoi d'ardent et de solennel. Le silence persistant devenait intolérable. Elle se retournait ; ils se trouvèrent enlacés, se dévorant la bouche d'un baiser ; et, dans un soupir, elle se renversa.

III

Lucien s'éveilla très tard.

La vieille Nanische, tournant dans la chambre, déposait sur une chaise ses habits brossés.

Il promena sur elle, sur les murs, un regard brouillé. Son bonheur de la veille l'hébétait presque ; il le revécut avec une volupté poignante, un remords exquis. Il avait mordu au fruit de vie, péché irréparablement. Amant adultère ! Et il répétait ce mot : adultère — comme s'il y trouvait un sens large et nouveau, une beauté de crime.

Ce n'était que cela ?

Il revoyait la chambre, et les minutes palpitantes qui avaient suivi leur évanouissement, un douloureux passage du rêve à la réalité, de nouveaux affolements sombrant au néant suprême, et tout ce que les infiniment petits de pareilles sensations mêlaient de disparate, de trivial et de presque choquant à cette chute dans l'Infini : leur séparation avant minuit, leurs adieux derrière la porte, le peignoir bleu à dentelles qui, la mettant à l'aise, instaurait entre eux une intimité bourgeoise. Une singulière amertume lui restait dans la bouche. Pourquoi Nanische ne s'en allait-elle pas, le chocolat servi ? Quel diable d'air sombre ! Il ne pouvait cependant, pour la dérider, quelque envie de jeune coq qu'il en eût, lui crier : « Tu sais, Nanische, Mme Noyzé !... » Mais elle se retournait, et tout à trac, avec une brutalité qui expliquait ses lenteurs indécises :

— M. Hardeuil est mort !

— Tu dis ?

Elle répéta, de son dur accent d'Alsace :

— Il s'est tiré un coup de pistolet dans la tête !

— C'est impossible ; comment le sais-tu ?

Il bondissait, enfilait en hâte ses vêtements, par ce besoin qu'on a, s'agitant dans le vide, de parer, trop tard, à l'irréparable.

Elle répliqua, blessée du doute et révoltée, en son cœur de peuple, de ce qu'un riche, un puissant, un de ceux qui donnent l'exemple, se fût tué comme un misérable ; furieuse aussi, pour Mme Trénis, qui était l'amie de gens que son journal à elle, son *Petit Citoyen*, accusait ce matin de « volerie ».

— C'est très possible. *Che* le sais, puisque M. Favas vient de l'apprendre à ton grand-père !

S'il avait eu huit ans, elle n'aurait pas eu un autre ton.

Il répéta :

— Favas ?

Elle dit :

— Il est en bas ; ton grand-père est au lit, il est tombé hier dans l'escalier. Toi, tu te promènes, pendant ce temps ! Tu rentres à des heures qui ne sont pas celles des honnêtes *chens !*

Il ne l'entendait pas, dégringolait les marches, sonnait vivement au premier. Arsène ouvrit et recula, scandalisé. Au chevet de M. de Vertsève, se tenaient Favas et Mme Trénis. Elle lui lança le regard de reproche qu'il méritait, ayant complètement négligé de les avertir qu'il ne paraîtrait pas de la soirée ; mais bien vite, elle reprit l'expression d'effroi désolé qui la transfigurait lors de son entrée.

— Vous vous êtes blessé, grand-père?

— Une entorse, dit sèchement le vieillard.

— Tu sais?... demanda Mme Trénis avec une envie plaintive de parler, car l'émotion l'étouffait.

Il regarda Favas :

— C'est donc vrai?

— A quatre heures du matin. Il a su qu'on devait l'arrêter dans la matinée. Il n'a pas voulu fuir. Il en aura eu assez. Depuis longtemps, il luttait pied à pied.

— Mais est-il coupable?

Favas eut un grand geste, qui se récusait. Hardeuil jouait une partie, il l'avait perdue. On ne fait ni de la politique, ni des affaires, avec de la vertu. Il n'y a qu'une loi : le succès.

M. de Vertsève dit :

— C'est un lâche, dans tous les cas.

Lucien voulut protester, Mme Trénis dit :

— C'étaient des gens heureux, la foudre les a frappés. Je plains Clotilde!

Elle ne put retenir un petit sanglot. Lucien lui fut reconnaissant. Oh! oui, pauvre Clotilde. Une angoisse affreuse l'étreignit, il se sentit coupable d'une abomination. Pourquoi n'avait-il pas couru chez elle? Il l'avait doublement trahie, en se laissant retenir aux bras d'une autre. Puis il se disait : « Mais est-ce vrai? Est-ce possible? » Et il ne pouvait croire la catastrophe aussi soudaine. Il revoyait Hardeuil plein de vie, avec ses yeux volontaires et la souffrance tendue de son âme surmenée. Il écarta l'image de sang, l'horreur, les cris, tout le drame rouge ; en même temps, une curiosité affreuse lui fit demander :

— Il est mort sur le coup?

— Oui, dit Favas, de tristes détails.

Il n'en dit pas plus, par convenance. Lucien, hors de lui, cria :

— Le temps de m'habiller, je vous accompagne!

Quelques minutes après, il roulait dans le coupé de remise qui servait au médecin pour ses visites. Une petite pendule, enchâssée dans un panneau, faisait face à une lanterne qui permettait de lire dans l'obscurité. Des bretelles de drap noir retenaient des brochures et des livres. Une boîte de maroquin reposait sur une banquette, contenant des aciers luisants. Dans ce coupé, dont chaque accessoire avait une signification froide et précise, Lucien sentit la mort, y crut. De telles sensations ne se raisonnent pas. Il vit Hardeuil gisant, loque nue et sanglante, aux mains d'hommes rigides, semblables à Favas.

— En votre âme et conscience, demanda-t-il, était-ce un malhonnête homme?

Amèrement, Favas ricana :

— Dites-moi d'abord : qu'est-ce que le bien? qu'est-ce que le mal? Le savez-vous? Nous vivons en société, il y a des lois, des gendarmes. Hardeuil a-t-il violé la loi? Oui, s'il est vrai qu'il ait corrompu des députés, qu'il se soit adjugé de fortes sommes sur les marchés et les fournitures. Convaincu, il était condamné. Son suicide arrange tout! D'abord, Hardeuil servira de bouc émissaire, on enterrera avec lui les méfaits des autres. Puis, la réaction se fera. On le plaindra. Ce sera moins un coupable qu'un malheureux. Ainsi va le monde! Maintenant, reprit-il, vous me demanderez : Hardeuil se considérait-il comme un coquin? Je n'en sais rien. J'en doute. Son suicide même ne prouve rien. Il n'y a jamais de scélérats parfaits. Il y a des entraînements, des faiblesses, et l'homme qui les commet s'excuse toujours vis-à-vis de lui-même.

— Ainsi, il n'a pas souffert?

— Après? Ou dans les heures de fièvre qui ont précédé son suicide? Ah! j'imagine qu'il aura savouré pendant cette nuit toute la volupté de la torture. Qui sait, — dit Favas, avec la cruauté d'un dilettante de la douleur, d'un homme qui en a éprouvé lui-même toutes les affres, — qui saura jamais ce qu'il y a d'indicible dans certaines agonies morales? Nous plaignons Hardeuil! Mais avec quelle intensité il a dû vivre! Quant à sa mort, quelques secondes à peine. Il y a tant de cas où la mort n'est rien!

Il ajouta :

— Il s'est tiré un coup de revolver dans la bouche. Son fils, dont la chambre était voisine, entend l'explosion dans son sommeil, il rêve qu'on lui prépare son *tub* et que le domestique aura laissé tomber la cuvette de zinc! C'est Mme Rim qui est accourue la

première. Elle n'a fait qu'un bond pour enfermer Clotilde ! Un commissionnaire a sonné à ma porte à cinq heures. Quand je suis arrivé, deux médecins descendaient l'escalier, en grommelant de ce qu'on les eût dérangés « pour rien ». Hardeuil gisait sur un lit où on l'avait transporté. On avait enlevé les tapis, le parquet était mouillé. J'ai trouvé une parcelle de substance grise dans les rideaux.

Lucien écoutait, moins horrifié qu'il n'aurait cru, mais navré, noyé en des ténèbres telles qu'il ne comprenait pas qu'il fît jour, et que, dans le soleil, des gens eussent l'air heureux. Les lourds omnibus évoluaient, au trot de gros chevaux blancs. Un enfant marchait en sautant ; sa mère lui prit vivement le bras, pour traverser la rue.

— Clotilde ! soupira Lucien.

Il y eut un dur silence, une protestation de leur volonté contre l'injustice du sort.

— Eh bien, dit tout à coup Favas, des misères comme celles-là, c'est tous les jours que j'en remue, que j'en brasse à poignées.

L'hôpital était là. Il descendit et, sur une poignée de main, disparut.

Lucien resta étourdi, d'une ivresse due, peut-être, à l'odeur de cuir et au roulis de la voiture. Il se cramponna, dans un vertige, à l'angle d'une porte cochère. Il avait la sensation atroce de pendre la tête en bas, dans le vide. Et sa défaillance s'en allait vers Clotilde, mentalement le prosternait devant elle.

« Comme il avait été lâche ! »

Rien ne réveillant le sens moral autant qu'une dépression physique : retour sur soi, conscience du lien fragile qui sépare la vie de la mort, peur du mystère qui nous entoure, de l'inconnu qui nous attend, il n'échappa point à cette loi. Pour se soustraire au malaise, il entra dans un café, avala un verre de chartreuse. Une bouffée de chaleur lui monta au visage. Il se mit en marche. Son sang se régularisa



— Il s'est tiré un coup de revolver dans la bouche.

bientôt. Il rit de sa faiblesse, se dit : « *Moi*, je suis jeune, *moi*, je suis fort ! »

La mort, dont il avait perçu la hideuse approche, redevint lointaine, irréelle, rentra dans le vague des pensées qui vous jugulent, mais qu'on repousse. Son égoïsme lui faisait, tout en plaignant Clotilde, repenser à lui même et à Mme Noyzé. Il se justifia. Fonpers avait raison : toutes nos aspirations sont légitimes : « Il faut *vivre !* »

Et tandis qu'il se dirigeait vers la demeure des Hardeuil, rue Auber, sa pensée s'installait d'avance dans le petit logement meublé dont il comptait renouveler les fleurs, égayer de quelques soies japonaises l'aspect convenu, car elle y viendrait. Elle l'avait promis.

Il devint rouge, en y songeant. Une femme marchait devant lui, relevant délicatement sa jupe sur des souliers vernis. Il fut follement tenté de l'aborder : l'aventure, l'imprévu, et rompre enfin le convenu qui lui interdisait tout ce qui serait plaisant, hardi, nouveau. Il la dépassa, elle était laide. Alors il eut envie de rire et de chanter. Que de fois, il s'était trouvé en semblable contradiction avec soi-même, toujours après une secousse tragique, comme si l'homme était incapable d'émotions fortes et suivies, et que l'éternel enfant que l'on est, que l'on reste, reprît vite le dessus sur le sentiment de la vie profonde que l'on devrait jalousement entretenir en soi.

Chez les Hardeuil, on ne le laissa pas monter. Le concierge, personnage officiel, lui montra du doigt un registre où il pouvait s'inscrire, si bon lui semblait. Son air de réprobation offensée marquait assez le cas qu'il ferait désormais de M. Hardeuil et des amis de M. Hardeuil.

Lucien demanda, après avoir signé au bas d'une page, suivie de beaucoup d'autres pages blanches :

— On n'a rien décidé encore pour l'enterrement ?

Le concierge répondit, avec dignité :

— Il m'est tout à fait impossible de rien préciser à cet égard.

Et il sortit de la loge pour rattraper par le pan de son paletot un reporter, souple comme Arlequin, qui s'élançait dans l'escalier pour interviewer un membre de la famille et, à défaut, la camériste ou le groom.

Fonpers entra, qui venait s'inscrire. Ils rencontrèrent Symore, au seuil. Sa bonne figure était pénétrée de chagrin. Il signa, et tous trois firent quelques pas en silence. Trop pleins de l'idée noire, ils s'efforçaient d'échapper à eux-mêmes. Fonpers s'arrêta devant un kiosque de journaux, parut examiner avec intérêt des gravures comiques ; puis il alluma un cigare. Tous ses gestes, son silence même, semblaient à Lucien empreints de tact. Il admirait la mine détachée, finement soucieuse de l'écrivain, d'autant plus naturelle qu'il songeait aux trois cents louis qu'il avait perdus la veille et qu'il devrait payer au marquis d'Arbelles. Lucien pensait : « Comme il est séduisant ! Si j'étais femme, j'aimerais sa main si blanche et si soignée, son cou nerveux, ses pieds cambrés ! »

Le bon Symore, à côté, semblait un ours velu.

— Viens-tu ? dit-il à Lucien.

On sentait qu'il avait besoin de la présence d'un ami. Lui aussi devait plaindre Clotilde ! mais Fonpers dit :

— Je vous garde, accompagnez-moi donc un peu !

Et Lucien, trop flatté, lâcha Symore pour Fonpers. Quel honneur d'être aperçu en sa compagnie ! Pourquoi n'était-ce pas à six heures du soir, quand les journalistes et les gens d'affaires prennent l'absinthe, aux petites tables du boulevard ? Puis il songea qu'il avait dû faire à Symore une de ces peines fugaces qui ne sont rien, ou qui sont tout, en amitié.

— Je n'ai pu voir hier le vernissage, dit Fonpers. Si nous allions au Champ-de-Mars, malgré la cohue ?

Lucien approuva. On ne pouvait échapper à la vie ; là ou ailleurs... Enflé d'orgueil par la bienveillance que lui témoignait Fonpers, il s'affirma qu'il obéissait à une intention noble, celle de révéler au « maître » la *Io* de Guépratte. Seules, les œuvres d'art consolent, élèvent, purifient. Ce serait bien à eux de rester en contemplation devant la vivante statue. Puis, Fonpers était puis

sant, écouté. Dire que dans les « salons » parus la veille et le matin, — il acheta des journaux en route pour s'en assurer — le groupe de Guépratte était à peine mentionné et d'une façon dédaigneuse ou ironique. Naïvement, avec une expansion jusque-là comprimée et d'autant plus bavarde, Lucien exaltait Guépratte, disant tout, son idéal ardu et fier, son labeur, sa pauvreté, et la touchante et chaste admiration qu'il avait inspirée à une jeune fille, élève de ce maître inconnu.

Cela subitement intéressa Fonpers, il s'informa de Mlle Souwrieff. Avait-elle exposé? — Non, elle se défiait trop d'elle-même, s'acharnait, elle aussi, à l'œuvre frappante et forte qu'on discute, mais qui est!

Lucien ne put rentrer dans le jour froid de l'immense vestibule sablé de jaune, sans se revoir à la même place, la veille, entraînant Mme Noyzé. Comme la vie, stagnante pendant des mois, se précipite, en quelques heures!

— Mais les voilà! s'écria-t-il, surpris et ravi de l'aubaine.

Guépratte et Mlle Souwrieff étaient au fond du jardin de sculpture, ramenés par le besoin de voir la statue blanche, d'entendre — consolation d'artistes obscurs — les jugements portés par la foule. Pour un éloge spontané, un mot bien venu, que d'inepties déjà ils avaient dû entendre, que de platitudes, quels rires imbéciles!

Lucien fut péniblement affecté par le visage maladif, le teint de cire, les yeux luisants du sculpteur. Epuisé d'efforts, dévoré d'idéal, il avait cette beauté qui sort de l'âme, une lueur en détresse qui ressemblait à l'agonie d'une flamme. Mlle Souwrieff, avec ses cheveux de lin, ses yeux de turquoise pâle, son charme expressif et altier, en une robe très simple, mais harmonieusement liée à ses formes, faisait, sans le vouloir, ressortir la maigreur de son compagnon, étriqué en un petit vêtement noir.

Lucien dit :

— Nous venons pour vous seuls! M. Fonpers — il le présenta — veut connaître votre œuvre!

Une rougeur plaqua les pommettes de Guépratte, un éclair vint aux yeux de la Russe, touchée, pour son ami. En silence on se dirigea vers la statue. Elle paraissait plus grande que dans l'atelier, prenait, dans le recul et le plein air, une vie plus pathétique.

Fonpers la contempla avec un recueillement long, grave, où se concentraient toute son attention et toute sa pensée. Un silence d'église, à peine troublé par les chuchotements des passants, les enveloppait. Lucien vit le re-



Fonpers la contempla avec un recueillement long.

flet d'une émotion puissante subjuguer Fonpers. Nul plus que lui ne sentait le beau. Il eut un geste simple, mais émouvant : il se découvrit, resta tête nue, puis, quand, lentement, avec des pauses, il eut admiré l'œuvre sous toutes ses faces, il chercha la main de Guépratte, la prit et la serra passionnément. Lucien et Mlle Souwrieff eurent chaud au cœur, tant cet élan parlait.

Fonpers louait la violence de l'œuvre. Nerveux à l'excès, il avait des fièvres

d'éloquence, un verbe imagé qu'avivait, à chaque phrase, une intonation fine et juste. Un enchantement sortait de sa personne. C'eût été un merveilleux acteur, et si naturel ! Il conquit Guépratte, le mot n'est pas assez fort, il l'éblouit.

Avec une délicatesse de sensibilité rare, un art prodigieux à entrer dans la peau des autres et à lire dans leur âme, il trouva, du premier coup, les correspondances mystérieuses qu'il devait faire vibrer. A charmer ainsi les esprits les plus rétifs, il goûtait l'orgueil suprême du poète, qui est d'exercer le magique et invincible pouvoir de la parole. De la statue de Guépratte, par d'ingénieux aperçus, il s'était élevé aux œuvres de Michel-Ange ; il en parlait avec un savoir captivant, racontait les impressions inoubliables de son premier voyage en Italie.

Lucien regarda Mlle Souwrieff ; elle était tout yeux, tout oreilles. Il eut tout à coup le soupçon, puis le chassa, que c'était pour elle que Fonpers se prodiguait ainsi, voulant lui plaire, par coquetterie presque féminine, s'étant peut-être tout à coup imposé ce but pour exercer, comme il se plaisait à le dire, sa volonté. Il professait la gymnastique du *moi*, l'expansion dominatrice des facultés, affirmait qu'il n'est rien d'impossible à qui sait et à qui veut. Mais à quoi bon impressionner Mlle Souwrieff ? Voulait-il, par orgueil, la marquer à son sceau, graver en elle le souvenir furtif, mais ineffaçable, de l'homme supérieur qu'elle aurait pu aimer ?

Lucien se moquait d'avoir pu concevoir une pareille idée, quand Fonpers, avec sa bonne grâce haute et irrésistible, les invita à déjeuner, les suppliant de ne pas rompre sitôt le charme de leur nouvelle intimité.

Guépratte, sans usage du monde, ne sut pas résister à l'enlacement.

Une douce violence les entraînait déjà, les plaçait autour d'une petite table de neige, où Lucien vit apparaître, tardifs mais savoureux, le saumon sauce verte et les côtelettes d'agneau Soubise qu'il avait convoités, il s'en souvint, au sortir du conseil de revision, quand le gros Carbon l'invita, si fallacieusement.

IV

Mme Noyzé tardait. Lucien regardait fiévreusement la pendule.

Trois semaines s'étaient écoulées. D'abord en plein cauchemar, après l'enterrement de Hardeuil et la douloureuse apparition de Clotilde, pauvre petit visage brûlé de larmes, silhouette fondue en des voiles de crêpe, il avait vécu sans se comprendre, sans ressaisir son âme qui, pareille à un miroir qu'un choc émiette, ne reflétait plus que sensations éparses et incohérentes. Le bien, le mal, le plaisir, la honte se pressaient, en conflits insolubles, dans son esprit. Hanté par toutes les illusions du désir, éperdument amoureux de l'amour, Manon, Clotilde, Mme Noyzé, même la chaste et suave Eve-Lise, si lointaine, poursuivaient ses insomnies et ses songes.

La pendule sonna.

Allait-elle manquer le rendez-vous ? Plusieurs fois déjà elle s'était dérobée. Il guetta, sur les transparents roses qui masquaient à mi-jour les fenêtres du rez-de-chaussée, le reflet rapide d'une ombre. Sans doute, en dépit de l'ingéniosité avec laquelle il avait tendu des soies japonaises, arrangé intimement les meubles, ce garni coquet gardait l'aspect des pièces où l'on ne vit pas.

Le lit large et bas, dans la chambre voisine, faisait penser aux alcôves de filles. Les lampes et les torchères dispensaient la lumière impersonnelle du gaz. Le divan était trop mou. Lucien, le premier jour, s'était piqué à une épingle à cheveux restée entre les coussins. D'autres, avant eux, s'étaient aimés là. Les hésitations de Mme Noyzé — car c'était la première fois qu'elle allait entrer — marquaient-elles une répugnance délicate, attestaient-elles une prudence hors de propos ? Que pouvait-on craindre ? Il avait, sous un faux nom, payé d'avance le terme. On entrait sans être vu, grâce à l'obscurité de l'escalier ; une sortie sur cour gagnait une autre rue. Il fut fier d'avoir si bien choisi. Mais au moins qu'elle apparût ! La clef étant sur la porte, elle n'avait qu'à appuyer légèrement. Il écouta. Rien.

Comme le grêle tic-tac de la pendule



Compatissantes, au jour des obsèques, elles entouraient Clotilde.

était agaçant! Il s'étira, malade d'attente et de volupté. D'avance, il savourait la muette et peureuse entrée, l'essoufflement sous la voilette, le cœur battant de Laurence ; car il se donnait maintenant le plaisir de l'appeler par son petit nom : c'était une sorte de possession. Jessie, Edith, Arabella Hartliff traversèrent tout à coup son rêve éveillé. Compatissantes, au jour des obsèques, elles entouraient Clotilde, pareilles à des Grâces en deuil ; et il revoyait la crâne allure de M. Hartliff, regardant les gens en face et serrant ses gros poings pour la boxe, quand, entre deux haies de curieux assez peu recueillis, le cortège mortuaire s'était formé.

Depuis, une seule fois, il avait revu Clotilde, triste consolation. Elle avait quitté Paris avec sa mère et Mme Rim, acceptant l'hospitalité provisoire des Chalys. Quel enterrement, quand il y pensait!... Quantité de gens venus pour voir, pour dévisager la veuve et les enfants du mort! Comme Favas l'avait prédit, on étouffait l'affaire. Une réaction, inspirée par certains journaux, se déclarait en faveur de Hardeuil. Et l'oubli retombait déjà sur ce cruel éclat, l'actualité courant à une danseuse, dont les grâces maigres émoustillaient tout Paris.



Mme Matha.

Il tendit plus avidement vers l'ivresse. Son cœur bondit. Etait-ce elle? Il s'approcha en hâte des rideaux roses ; une ombre s'y projetait, si lente qu'elle paraissait curieuse de voir et d'entendre. Mais Mme Noyzé ne s'attarderait pas ainsi. Quelque flâneur, un curieux? Il voulut savoir et, à travers une imperceptible fente, reconnut : quoi? — La face de Méduse de Mme Matha!

Il crut, dans sa panique, qu'elle allait entrer, s'informer, pousser droit chez lui! — Quelle vraisemblance? Le hasard est si grand. Ne pouvait-on expliquer, innocemment, cette apparition saugrenue? Peut-être que Mme Matha passait là, d'aventure, s'arrêtant pour regarder les écriteaux. Elle s'éloignait d'ailleurs. Pourvu que Mme Noyzé n'arrivât pas au même instant! La vieille, sur ses mauvaises jambes, traversait la chaussée, disparaissait au coin d'une rue.

Il respira, puis une subite oppression lui serra le cœur.

Elle l'espionnait peut-être? L'avait-elle vu déjà entrer dans cette maison? En ce cas, son affaire était sûre. Oisive, elle employait son temps à de pareilles enquêtes. Elle flairait l'amour en faute, comme une ogresse la chair fraîche. Nanische, qui ne l'aimait pas, la comparait à la Mandragore des contes d'Alsace, qui a des yeux dans le dos. Les frasques d'un jeune homme pouvaient très bien irriter la grivoiserie sénile particulière aux prudes de son espèce. Quel bonheur que Mme Noyzé — était-ce pressentiment? — ne fût jamais venue encore! Il lui souhaita presque un empêchement.

Mais, tandis qu'il surveillait la chaussée, sûr qu'au moins Mme Matha ne revenait pas sur ses pas, une voiture s'arrêta. D'un bond, ayant payé d'avance, Mme Noyzé s'engouffrait sous le portail ; la clef tournait. Il s'élançait, recevait dans ses bras le grand corps palpitant, baisait une joue chaude et parfumée :

— Enfin, balbutiait-il, enfin!

Il refermait soigneusement la porte, et sa première parole, imprudente, était :

— Vous n'avez pas aperçu la mère Matha ?

Mais il réfléchit que, venant dans la direction opposée, elle n'avait pu ni la voir ni en être vue.

— Pourquoi ? demanda-t-elle effrayée.

Il la rassura. C'est qu'il l'avait vu passer, au loin et disparaître, très inoffensive. Bien lui en prit d'amoindrir les choses. Mme Noyzé eut une peur horrible.

— Etes-vous sûr ?

— Très sûr, regardez vous-même.

Elle ne vit rien de suspect. Cependant, par excès de précaution, il tira sur les volets intérieurs les rideaux, fit la nuit, puis la lumière. Un flamboiement chaud et jaune les enveloppa, supprimant la vie extérieure, remplaçant, d'une atmosphère factice, le jour si lent à mourir de ces belles journées déjà d'été.

Il se rapprocha. Elle restait sur le qui-vive, inspectant avec une moue l'appartement. Il lut dans ses yeux l'envie de s'esquiver et dit :

— Il y a une autre sortie, j'ai tout prévu.

Il fallut qu'il la lui montrât. Elle n'avait d'ailleurs, assura-t-elle, qu'un moment à lui donner. Il fut refroidi, converti au malaise qui leur faisait baisser la voix. Elle s'assit pourtant, comme en visite. Très correct, il demanda :

— Comment va Serge ?

Elle venait de le voir, il avait mauvaise mine.

Qu'avait-elle fait aujourd'hui ? — Elle raconta ses visites.

Loin de s'unir, ils s'éloignaient de plus en plus.

Il s'imagina tout à coup qu'elle le jugeait ridicule. Il se jeta sur elle, au milieu d'une phrase, d'un élan si juvénile qu'elle partit d'un éclat de rire, étouffée sous les baisers dont il lui couvrait le visage.

Rien de plus ! Le doigt qu'elle mit sur sa bouche exprima une défense sacrée. Il goûta, dans sa déception, l'aveu touchant de ses faiblesses de femme et le charme d'une suprême intimité. Déjà, dans le silence de langueur où ils s'entre-baisaient, la puissance magique de leur désir transformait toutes choses ; la clarté vive leur fut amie, l'appartement soudain familier ; les périls, l'heure disparurent ; affranchis de penser, ils s'étreignirent, dans l'impossible effort de se perdre en eux-mêmes. Mme Noyzé était devenue toute pâle. Tête nue, les mains nues, son visage nu



— Enfant, m'aimes-tu ?... Elle se prosterna devant lui.

évoquant d'ardentes blancheurs, elle soupira, en prenant à deux mains le front de Lucien :

— Enfant, m'aimes-tu ? Enfant, m'aimes-*tu* ?

Et, avec un gémissement de colombe pâmée, elle se prosterna devant lui. Qu'aimait-elle, sa jeunesse ou sa personne? Le savait-elle seulement?

Emu, il la berça dans ses bras avec ferveur, se noya dans les yeux d'eau noire, auxquels la lumière prêtait d'attirants et sombres reflets de boue. Il lui pénétra l'âme, en ce tremblotement moiré, et ce fut précisément l'esprit du mal, qu'il vit sur ses lèvres, qui le fascina. Il voulait connaître tout l'amour ; et les fondrières et les bas-fonds de ce grand pays inconnu, en l'effrayant, l'attiraient.

— Laurence, balbutia-t-il, soyez ma vie.

Elle répliqua :

— Soit la mienne!

Et tous deux savaient qu'ils mentaient, mais que ce mensonge indispensable poétisait, d'un semblant de passion, leur misérable étreinte. Fût-ce l'involontaire mépris dont on paye la femme qui s'est donnée, fût-ce l'incurable défiance qui devait être la rançon de leurs précaires joies, il murmura :

— Jure-moi que tu n'aimes que moi?

Il s'étonnait de la tutoyer. Toute à lui, et si peu à lui! Redoutable de mystère, en son âme et en son corps. Elle soupira, plaintive :

— Toi, oui, rien que toi!...

. . . .

Quand ils se retrouvèrent, flambeaux éteints, ivresse évanouie, de plain-pied avec la mélancolique réalité, repris à la sensation étrangère de ce logis de ha-



— Je suis perdue!...

sard, et que, presque étonnés de vivre, honteux aussi, un peu tristes, ils s'approchèrent de la fenêtre, au haut de laquelle se fonçait un ciel de crépuscule, ils aperçurent, plantée de l'autre côté du boulevard, juste en face d'eux, la mère Matha. Mme Noyzé se rejeta en arrière :

— Je suis perdue !...

Et dans un va-et-vient affolé, elle répéta :

— Vous m'avez perdue !

Il la retint de force, eut peine à la convaincre qu'elle ne risquait rien. On ne l'avait pas vue entrer, on ne la verrait pas sortir. Que diable ! Mme Matha n'avait pas les yeux du lynx pour percer les murailles. Il n'écoutait pas ses reproches, ses plaintes. Il lui ouvrit la petite porte sur la cour, qui, avec un peu de résistance, céda. Elle s'élança tête baissée, disparut.

Il revint à la fenêtre. Décidément, c'était bien à lui que Mme Matha en avait. Il jeta un regard de regret sur le petit appartement où il ne viendrait plus attendre Mme Noyzé : ce serait trop risquer. Il résista même à l'envie, avant de s'éclipser à son tour, de mystifier l'ennemi. Il entre-bâillerait légèrement la fenêtre ; la vieille s'approcherait, rasant les volets. Drapé dans une robe rouge de Samouraï, sous un des hideux masques japonais du mur, il apparaîtrait, brandissant un sabre et miaulant un effroyable cri de tigre. Pût-elle tomber en convulsions !

N'osant, il se contenta de lancer vers elle un coup de poing, qu'il n'eût pas été bon qu'elle reçût dans le nez.

Rentré chez lui, avant le dîner, il éprouva, dans son cabinet de toilette, à s'attarder sous la douche, la joie physique d'un lavage d'âme ; car il se sentait obscurément sali. Ses pensées rafraîchies, il put mesurer le chemin parcouru depuis le soir où pour la première fois, pendant l'entr'acte de *Phèdre*, il avait subi d'une façon flottante et vague l'enchantement de Mme Noyzé. Qui lui eût dit alors qu'il pourrait préciser son désir jusqu'aux plus intimes privautés et que la réalisation les dépasserait encore ?

A présent, il trouvait cela naturel. Cette bonne fortune lui semblait à peine au niveau de son mérite. C'est que la jeune femme avait, sinon perdu son prestige, du moins laissé se déformer l'image, le mirage plutôt qu'il s'était fait d'elle. Aux premiers



— Est-ce toi qui autorise Mme Matha à suivre mes pas ?

jours, cela seul qu'il n'espérait pas triompher vraiment, la résistance qu'il lui supposait, la cuirassaient à ses yeux d'une attitude d'honnêteté. L'opinion publique ne l'entachait alors que juste assez pour communiquer à sa splendeur de fruit vivant une imperceptible tare ; elle n'en restait pas moins belle « quand même ». — *Quand même !* Ce mot qui était sa devise, qu'elle gravait sur l'en-tête de ses lettres, qu'elle portait haut sur son front, et où il n'avait voulu voir d'abord qu'une affirmation de loyauté, tandis qu'il savait maintenant à quels égarements cette bravade servait d'enseigne.

Insensiblement, elle s'était dédoublée à ses yeux.

Absente, il l'évoquait encore telle qu'au-

trefois, altière et impeccable, sous son masque de maîtresse de maison ou de mondaine en visite. Présente, elle lui imposait l'énigme d'un être inquiétant et nouveau, bafouant, par l'audace avec laquelle elle dépouillait toute hypocrisie, le mensonge social au milieu duquel ils vivaient. L'impossibilité de la concilier sous ce double aspect l'irritait comme un problème. Il s'imaginait naïvement qu'une femme du monde, par cela même qu'elle appartenait à une aristocratie de luxe, de manières, d'éducation, devait garder dans la faute une retenue chaste et de pudiques défenses. Il avait cette idée très fausse que le délire des sens, parfaitement légitime chez l'homme, honteux pour toute femme qui se respecte, n'est justifiable que chez les vendeuses d'amour qui élèvent la volupté à la perfection d'un art.

Mme Noyzé l'avait bien détrompé. Saisi par l'ivresse âcre, perverse et douloureuse d'une telle révélation, il la méprisait injustement, lui, son complice.

Un remords, en songeant à Serge, lui perça le cœur. Voilà vraiment en quoi son action était lâche et mauvaise. Sans doute il causait un dommage autrement positif à M. Noyzé et courait par là des risques pires. Mais c'est envers Serge surtout qu'il se rendait coupable de torts irréparables. Il se rappelait les visites qu'il lui rendait à l'institution Gigalle avec « Laurence ». Comme elle était douce, comme elle apparaissait bonne et pure en son rôle de mère! Il se la représentait, aussitôt après, en un désordre de soie et de dentelle. Des mots, des attitudes lui revenaient, qu'il écartait comme du feu. Que ce fût la même femme, il n'en revenait pas!

Au salon, Mme Trénis le voyant entrer, mince dans son habit noir, fut frappée de ses yeux de fièvre :

— Tu n'es pas malade? Tu as maigri tous ces jours-ci. Qu'as-tu?

Il n'aimait pas qu'elle fît si attention à lui, cet intérêt le gênait. Il répondit avec une sécheresse où s'exerçait déjà sa dureté masculine :

— Je me porte à merveille. Pourquoi?

Elle soupira, résignée après quelques scènes qui avaient gâté son repos :

— Pour rien. Tu es si loin de nous maintenant. Tu vis si en dehors. Autrefois, tu me confiais tout.

Il la crut plus instruite, au ton du reproche, et répliqua :

— Je ne te cache rien! Je désirerais seulement que tes amies n'espionnent pas ma conduite!

Elle fut stupéfaite; il continua, raide parce qu'il ne se sentait pas la conscience nette.

— Est-ce toi qui autorises Mme Matha à suivre mes pas, à moucharder les fenêtres des gens chez qui je vais, à m'infliger tout le jour l'obsession de sa sale tête? Qu'est-ce qu'elle suppose? A qui en a-t-elle?

— Lucien! s'écria Mme Trénis; et protestant de son innocence avec chaleur, mais dignité :

— Tu ne me fais pas l'injure, j'espère, de croire que je surveille ta vie? Je ne comprends rien à ce que tu me dis. Comment Mme Matha peut-elle s'occuper de tes affaires? C'est invraisemblable!

— Mais vrai pourtant.

Il conta la chose au long, en laissant supposer qu'il se rendait à l'entresol en question, pour une bonne fortune de passage : cela jeté avec la négligence discrète qui devait le plus rassurer Mme Trénis. Même, il daigna préciser le nom de la jeune personne, Ilka Golovine, une Russe. D'ailleurs, elle n'habitait pas là. Sans insister, Mme Trénis, comme l'y autorisait seulement son expérience, leva un index amical :

— Ces étrangères, tu sais, il faut se méfier. Ce sont elles qui font souvent de l'espionnage pour leur gouvernement!

Il la rassura : on ne devait pas faire à Mlle Ilka l'honneur de la prendre au sérieux.

— Mon Dieu, soupira-t-elle, moi, j'ai toutes les indulgences. Mais ton grand-père!...

Elle ajouta :

— Je tirerai au clair la conduite de Mme Matha. Elle aura cru bien faire. C'est vrai, elle s'était inquiétée pour cette demoiselle Manon, Nanon?

De quoi se mêlait-elle! D'ailleurs, assura Lucien, c'était fini. Il était trop raisonnable pour s'attacher. Ainsi Mme Noyzé, pour la-

quelle il convenait d'un léger flirt, il n'y pensait déjà plus ; il savait trop bien le respect qu'il devait à une femme que sa mère recevait, etc. L'étrange était la délectation qu'il trouvait à mentir. Cela ne lui était pas encore arrivé.

Mme Trénis dit :

— Ta confiance me fait du bien. Il me semblait que tu ne m'aimais plus.

Et elle avait, sous sa faiblesse, tant de bonté, un si charmant sourire, qu'il eut ce cri aux lèvres :

— Maman, c'est faux ! Je vous trompe à plaisir !

Il s'en retint par honte, et aussi par pitié. Un coup de sonnette vibra, tandis que s'approchait le pas lent de M. de Vertsève.

— Voilà nos invités, dit-elle.

Lucien avait à peine salué son grand-père que les d'Anthénar se montrèrent. S'asseyant à leurs places consacrées, ils opposèrent, au coin de la cheminée, leurs figures grimaçantes : elle, de vieille procureuse, lui, d'antique magistrat. Jamais ils n'avaient paru si ankylosés. Leurs paroles souvent en retard, comme la sonnerie des anciennes pendules, tombaient du fond du passé. Ils étaient étroits d'idées, entichés de noblesse, bigots, pleins d'honneur.

Le colonel Charpe, petit homme bilieux, les suivit de près. Son esprit de contradiction, sa courtoisie agressive agaçaient Lucien qu'il prenait souvent à partie ; se piquant de belles-lettres, le colonel le mettait en demeure d'expliquer les prétentions de la jeune école poétique, tel poème d'une obscurité voulue, souvent beau et souvent insane. Il n'y voyait aucune différence :

— Messieurs les symbolistes, vos amis, n'est-ce pas, jeune homme ?

Il fondait, le verbe haut, sur une manifestation d'étudiants au quartier Latin, quand Mme Dionée et sa fille entrèrent. Tant que Lucien n'avait fait que s'attendre à les voir, il n'avait guère ressenti à l'égard d'Eve-Lise qu'une sympathie inquiète, un regret de l'avoir tellement perdue de vue. Leur apparition le frappa d'un malaise disproportionné, tant il était excessif, et qui touchait pourtant au plaisir le plus aigu. Fût-ce de rencontrer le regard pur de la jeune fille ? Fût-ce de toucher sa petite main gantée ? Fût-ce de se retrouver en communion avec de vieux amis qu'il avait trop oubliés ? Son premier balbutiement fut pour s'excuser auprès de la grosse et bonne Mme Dionée. Elle n'avait jamais suspecté sa délicatesse ni cru qu'il les dédaignait, à cause de leur position modeste. Pourtant son abandon les avait un peu peinées, elle le laissa deviner. Eve-Lise, aussi bien, ajouta-t-elle pour expliquer la rareté de leurs propres visites, n'avait pas eu un moment de liberté, toute à la préparation de son brevet supérieur qu'elle venait d'obtenir. Ce dîner fêtait son succès. Il fut confus d'y penser, non qu'il l'eût oublié, mais cela avait glissé sur lui. Que n'avait-il songé à offrir des fleurs à Eve-Lise ?

Mais comme on venait de passer à table et qu'il s'asseyait entre Mme Dionée et le président d'Anthénar, la jeune fille, qui lui faisait face, poussa un petit cri et devint toute rouge en découvrant un écrin sous sa serviette. Tout le monde resta en suspens, Mme Trénis elle-même, mais M. de Vertsève souriait, et Arsène, qui était du secret, prit un air de componction.

— Ce n'est pas moi qu'il faut remercier, mon enfant, dit Mme Trénis, touchée de la vivacité avec laquelle sa filleule courait l'embrasser.

— Oh ! dit Eve-Lise, honteuse de n'avoir pas deviné, et elle sauta au cou du vieillard qui grimaça de satisfaction.

— Vous remerciez avant de savoir ? C'est gentil !

Il tira de l'écrin un fin bracelet d'or que de ses mains sèches il agrafa au poignet d'Eve-Lise. Elle promenait autour d'elle un regard ravi qui remerciait les êtres et les choses. Tant de candeur surprit Lucien. Un bijou la mettait-il donc hors d'elle ?

Non, c'est que la surprise venait de ce M. de Vertsève, dont la politesse glacée lui faisait presque peur. Sa reconnaissance, exprimée avec une bonne grâce simple, charma tout le monde. C'était si aimable, cet épanouissement d'âme rose sur son pâle et délicat visage ! Ne lui savait-on pas gré aussi d'être la vivante Jeunesse ? Les d'Anthénar se regardèrent avec un très vieux sourire. Le

colonel Charpe, cette fois, ne trouva rien à redire, au contraire! Mme Dionée était attendrie. Comme on se trompe! Elle croyait M. de Vertsève avare, égoïste, desséché. Le plus étonné fut Lucien. Ne s'avisa-t-il pas d'être jaloux?

Ce n'était pas la première fois que se manifestait cet antagonisme. L'indifférence qu'affectait envers lui son grand-père, l'intérêt qu'il venait de montrer à Eve-Lise — pour un peu, Lucien lui eût demandé de quel droit? — cette façon publique de la récompenser, tout l'irritait, car sous leurs préventions réciproques, le vrai et fatal grief était la différence de leurs âges.



Il tira de l'écrin un fin bracelet d'or.

Seule, elle les empêchait de se comprendre, rendait l'un hostile à toute indépendance, l'autre intolérant du plus léger joug. Aussi le dîner lui eût-il été insupportable s'il n'avait rencontré parfois les yeux d'Eve-Lise. Jamais le convenu de la conversation ne l'avait autant excédé; soutenait-on une opinion sincère, elle lui semblait surannée ou médiocre. Ses pensées manquaient d'air; il aspirait aux propos libres, aux vifs paradoxes de ses amis les artistes. Eux vivaient, se passionnaient pour ce qu'il y a de plus grand au monde : la beauté. L'intelligence les grisait comme un vin! Ce pauvre colonel, qui faisait l'entendu, clignait de l'œil en parlant d'un article que M. Hélys Fonpers, « qui cependant, concédait-il, n'était pas le premier venu, » avait consacré le matin dans le *Figaro* à une statue bien étrange du Salon, d'un certain Guépratte! Cette statue, mais elle ne tenait pas debout!...

— Je l'ai vue, moi! dit M. Charpe.

— Pardon, quel article? interrompit Lucien très intrigué, car il n'avait pas lu le *Figaro*.

— Oui, dit Mme Trénis, je voulais t'en parler. Oh! trois colonnes d'un enthousiasme! Cela m'a même surpris. Car enfin cette *Io*...

— M. Fonpers l'appelle un chef-d'œuvre! ricana le colonel. Ah! ah! mais j'ai vu des gens qui haussaient les épaules devant ce chef-d'œuvre! Moi, j'ai étudié le dessin et l'anatomie, j'en puis parler. M. Fonpers est peut-être très fort comme poète — il prononçait *pouate* — mais je le mets au défi...

Lucien n'écoutait plus; il connaissait si bien le thème : cet inavoué mépris des gens célèbres, cette envie, cette rancœur contre la renommée dont ils jouissent et la bohème dorée qu'on leur suppose. Il piéti-

naît d'impatience, tant il lui tardait de passer au salon pour y déployer l'article de Fonpers. Lui qui lisait chaque matin le *Figaro*, juste aujourd'hui... Que Guépratte serait heureux! Et son amie Olga, comme elle serait fière! Fonpers avait peut-être pensé à elle, en écrivant cet éloge. Du moins, le sourire, le regard grave et ardent avec lesquels le remerciерait la jeune Russe, lui étaient-ils peut-être apparus d'avance? Les Braüm n'espéraient plus, maintenant, acheter l'*Io* au prix dérisoire qu'ils avaient eu l'aplomb d'offrir! Heureusement Guépratte les avait ajournés, peu pressé, en sa noble pauvreté, de se débarrasser si tôt de cette œuvre qu'il aimait.

Tout cela roulait pêle-mêle dans son esprit, et il s'efforçait au maintien conciliant de quelqu'un qui ne veut pas se défendre, tandis que M. Charpe répétait :

— Allez, jeune homme, vous avez beau dire...

« Au diable! Au diable! » répondait le sourire crispé de la victime. Heureusement, Mme Trénis fit diversion. Lucien pensait :

« Voilà Guépratte connu d'un coup, apprécié, discuté. Cet article, signé d'un tel nom, aura un vif retentissement. C'est bien, ce qu'a fait là Fonpers, c'est brave! »

Une joie enfantine et délicieuse l'inondait. Il eût voulu voir la stupeur, l'émotion de Guépratte. L'article, dès qu'il put le parcourir, après s'être excusé sur l'impatience de son amitié, dépassa ses espérances. Comme c'était dit, et quelle vivacité d'arguments! A la fin, une merveilleuse et lapidaire phrase dressait le marbre en sa blancheur et son relief pathétiques! *Io* se cabrait, farouche d'épouvante : aveugle qui ne l'admirait pas!



Olga obtint, par sa protection, de voir son ami.

Ses yeux, en se relevant, rencontrèrent

le pensif visage d'Eve-Lise, qui seule s'intéressait à lui. Comme si elle pouvait le comprendre, il lui confia son enthousiasme, forçant la voix contre le silence aux écoutes de M. de Vertsève. Mais bientôt, il s'étonna de sentir que, par sa seule présence, elle le ramenait peu à peu au calme. Ses yeux couleur pensée exerçaient sur lui la fascination douce qui s'exhale des fleurs. Et voilà qu'une singulière timidité l'embarrassait ; il se rappela quelle absurde supériorité, assis derrière elle, dans la baignoire du Théâtre-Français, il s'était attribuée pour la pauvre connaissance qu'il avait des choses de l'amour. Combien elle lui était supérieure, en sa chaste ignorance, en sa pureté d'hermine ! L'idée qu'il était souillé revint plus forte en lui, ce fut du dégoût. Un attendrissement lui serrait la gorge ; il eût voulu s'agenouiller devant elle.

Cependant il ne l'aimait pas, et lui portât-il de l'affection, ce sentiment n'avait rien de commun avec ce qu'il avait ressenti pour Clotilde Hardeuil, vierge comme elle, chaste et haute petite âme ! Le devina-t-elle par une obscure sympathie ? Elle dit :

— J'ai eu beaucoup de chagrin en apprenant le malheur de vos amis, je ne voulais pas y croire. Ce qu'on a dit est si affreux !

Elle lui parla de Clotilde avec une délicatesse qui le toucha. Il les comparait, si dissemblables : l'une captivante de vie et d'allégresse, avant que la douleur en eût fait l'ombre d'elle-même ; l'autre calme et grave, avec sa grâce mystérieuse. Comme un homme étourdi, au soleil, par l'odeur capiteuse des roses, il trouvait doux de respirer, dans l'ombre du cœur, ce parfum ténu de violettes blanches, ce parfum suave de jeunes filles. Alors, il douta s'il n'allait pas chercher bien loin une malsaine ivresse, quand le bonheur était là, peut-être. Mais l'idée d'aimer Eve-Lise ne lui était jamais venue, encore moins de l'épouser, non qu'il tînt à l'argent, mais toute son éducation avait été dirigée vers un mariage riche ou assorti. Il ne lut pas plus avant dans son âme, cette fois : tout y redevint obscur. Il ne savait qu'une chose, c'est que cet instant était bon.

Malheureusement la soirée s'évanouit vite, et quand leurs hôtes furent partis, Arsène, qui, malgré les objurgations de Nanische, s'était refusé à la lui remettre au salon, lui présenta une carte sur un plateau.

C'étaient quelques mots griffonnés en hâte par Olga Souwrieff, dans la loge des concierges. Elle était repartie comme une folle.

« Guépratte, sans connaissance, était au plus mal ! »

V

L'interne blond qui raccompagnait Lucien et Symore, huit jours après, le long des couloirs de l'hôpital Necker, leur répétait, avec une assurance blasée sur les caprices de la mort :

— La fièvre typhoïde suit son cours. Elle a une marche franche. C'est une question de soins. Le patron a d'abord eu peur, mais maintenant il répond du malade !

Le patron, c'était Favas.

Averti tard, parce que Mlle Souwrieff ignorait son adresse et n'avait pu l'obtenir de Guépratte pris de fièvre et de délire, il avait fait d'urgence transporter le sculpteur à l'hôpital dont il était médecin en chef, dans une petite chambre où, à force de supplications, Mlle Olga obtint, par sa protection, non de veiller son ami, mais d'entrer le voir plusieurs fois par jour derrière l'interne ; le reste du temps, elle se tenait dans une avant-pièce, importune dans ses instances pour seconder les infirmières et se consumant d'impuissance. Fonpers, dès le lendemain, était accouru aux nouvelles. Cette singulière malechance le privait des remerciements de Guépratte, mais non de ceux de la jeune Russe. En l'état d'émotion extraordinaire où elle était, elle céda à un élan irréfléchi ; son âme généreuse déborda de passion contenue. Lucien, que le hasard avait rendu témoin de la scène, se rappelait le silence de malaise qui avait régné, quand Favas, humilié de son rôle muet, avait, avec une autorité un peu raide, coupé court à la conversation et abrégé la visite.

Fonpers, blessé, une fois dehors s'était permis quelques brocards, dont Lucien, malgré son estime pour le médecin, n'avait pu s'empêcher de rire. Il se demandait à quel mouvement Favas avait cédé. Irritation, jalousie? Mais à quel titre? s'en était-il même rendu compte? Il avait toujours voué, d'ailleurs, une antipathie instinctive au talent et à la personne de Fonpers, qui, depuis ce jour, la lui rendit. Lucien, alors, n'avait pas pris la chose au sérieux. Maintenant, son imagination travaillait.

La veille, dans l'avant-pièce où se tenait Mlle Souwrieff, Favas, seul avec elle, lui parlait avec vivacité, et elle répondait de même; la porte ouverte, ils s'étaient tus en l'apercevant : elle avait un air d'irritation blessée. Favas lui disait-il donc du mal de Fonpers, ou ce qu'il croyait la vérité? La mettait-il en garde contre ce séduisant et dangereux corrupteur? Si invraisemblable que cela parût, un ou deux mots surpris, mais peut-être mal entendus, le faisaient supposer à Lucien.

Dans ce cas, Favas était bien maladroit, et Mlle Olga ne lui pardonnerait jamais une intervention aussi indiscrète et, sans doute, aussi peu justifiée! D'autre part, elle devait bien sentir un ami dans cet homme qui venait de sauver Guépratte? Bon! voilà qu'il forgeait de toutes pièces un roman!

— J'ai rencontré hier Carbon, dit Symore.

— Et il t'a invité à déjeuner.

— Qui te l'a dit? fit le peintre étonné.

— Tu as accepté, et aussitôt il s'est dérobé sous un prétexte?

— Mais comment le sais-tu?

— C'est donc vrai?

Symore en convint; Lucien, en riant, lui expliqua le personnage :

— Vingt fois il m'a offert sa protection, et quand je lui ai demandé de faire avoir des commandes officielles à Guépratte, sais-tu ce qu'il m'a répondu?

« Oh! certainement, dès qu'il fera de l'art *sérieux!* »

— Eh bien, moi, fit Symore, précisément hier, il m'a dit qu'il reconnaissait un grand talent à Guépratte, et qu'il l'avait toujours déclaré!

— Oui, maintenant que l'article de Fonpers a rendu l'*Io* célèbre! Cela le peint! Le succès, oh! alors il se prosterne! Le talent tout seul, il lui marche dessus! Dire que tous les hommes sont ainsi!

Oui, le succès, ou la fortune qui en tient lieu! Que de fois Lucien s'était dit, devant des amabilités de gens du monde, des bassesses de fournisseurs, la façon dont un domestique lui ouvrait la porte d'un salon : « C'est mon costume qu'on salue. Pauvre, de quel mépris ne m'accablerait-on pas! »

Symore souriait, en sa philosophie tranquille dont rien n'altérait la bonne humeur. Il demanda :

— Te reverrai-je avant mon départ?

Il allait s'installer, pour y faire du plein-air, à Marlotte, dont la plaine, si belle au crépuscule sous une lune large et ronde, dont les bois de pins rougeâtres pénétrés d'un jour vert, lui avaient déjà fourni de savoureux motifs. Il y retrouverait des amis, voire des indifférents, entre autres Jorkins, avec Manon.

— Ah! fit Lucien, pincé légèrement, cela dure toujours?

Mais n'avait-il pas mieux? Manon, avec son corps parfait, si habitué à sortir de la gaine des robes pour poser comme modèle qu'il gardait, dans l'amour même, un maintien de statue blasée sur l'admiration qu'elle inspire, valait-elle Mme Noyzé pour le piquant et le ragoût des caresses? Avait-elle ce goût de chair défendue, de péril, d'infamie? Non. Aussi, par vantardise, fut-il tenté d'avouer son adultère; par bonheur il se ressaisit à temps, comprenant qu'il allait commettre une lâcheté, et que Symore, si indulgent à toute faiblesse, l'estimerait moins.

Il se contenta de dire :

— Je vais prendre des nouvelles de Mme Noyzé. Accompagne-moi, c'est sur ton chemin.

Le peintre ne lui demandant pas : — « Est-elle donc souffrante? » il expliqua négligemment :

— Elle a la grippe, elle garde le lit depuis huit jours.

Le silence persistant de Symore indi-

quait un parti pris ; Lucien en fut piqué comme d'un blâme. La langue lui démangea encore plus. Il murmura :

— J'ai rencontré hier Tarpin-Malus qui sortait de chez les Noyzé. On dit qu'il est bien avec elle?

Pourquoi cette bravade, qu'il devait immédiatement regretter? Voulait-il faire parler Symore? Trouvait-il une inexplicable perversité à déconsidérer celle qu'il appelait maintenant sa maîtresse? Il insista :

— On le dit, n'est-ce pas? Et qu'il l'entretient? Le mari là-dedans joue un singulier rôle! Qu'en penses-tu? Et la femme? Mais c'est sans doute une calomnie?..

Sa voix s'altérait ; il avait enfoncé sa main, involontairement, dans ce fagot d'épines, et les épines le griffaient et le lacéraient. Bien que ce jeu dangereux lui fît mal, il y trouvait une honteuse volupté. Non qu'il crût fermement qu'elle fût asservie au vieillard, mais il doutait, et, chose étrange, le don d'elle-même, qui aurait dû le rassurer, le rendait incrédule, parce qu'il avait peine à y voir une faute sans précédents. A présent le hantait tout ce qu'il avait cru lire dans ses yeux de boue noire, sur ses lèvres frémissantes, les preuves sans nom, les stigmates invisibles, ce qu'inspire une rose qu'on sait qu'une limace a baisée. Avant d'avoir parlé, il doutait encore ; depuis, la vertu fatale des mots prononcés lui inspirait presque des certitudes. Mais en ce cas, n'aurait-il pas dû s'indigner davantage!

— Qu'est-ce que tu en penses, toi, de Mme Noyzé? demanda-t-il à brûle-pourpoint.

Symore répondit avec douceur, mais netteté :

— Je ne pense rien.

Puis il tourna la tête et regarda Lucien en face. Ce fut un clair regard, grave et profond comme une conscience.

« Je sais, voulait dire ce regard, mais je ne parlerai pas. »

Et son sourire, clairvoyant et amical, semblait le plaindre. L'autre baissa les yeux. Un silence suivit.

— Pourquoi ne pas venir cet été à Marlotte? demanda Symore. La campagne te ferait du bien, avant ton année militaire? Tu peindrais, tu marcherais, tu ferais de la bicyclette, tu t'entraînerais de façon à supporter les fatigues du régiment?

Qu'allait-il lui rappeler là! Lucien n'envisageait plus qu'avec horreur son service de fantassin. D'abord résigné, lors du tirage au sort, il avait vu se rapprocher la lourde corvée avec ennui d'abord, puis répulsion. Soldat? Cela ne lui représentait que des chambrées malpropres et des compagnons grossiers. Que n'avait-il à faire valoir un cas de réforme, que n'était-il malade, pour obtenir un ajournement? S'il l'obtenait, il pourrait au moins travailler, pousser ses études de droit, tendre à un but intelligent. Mais le travail, n'y avait-il pas renoncé depuis des mois? Une paresse, faite de langueur sensuelle et d'apathie, l'engourdissait.

Du jour où il avait trouvé Mme Noyzé belle, — et ce jour-là, l'adultère avait commencé pour lui, — son désir avait été une lèpre gagnant d'heure en heure, et qui maintenant lui rongeait le cœur. Il se sentait ridiculement jeune et pourtant vieilli, dépouillé d'illusions, plein d'ardeur encore à vivre et à jouir, mais d'ardeurs sèches et égoïstes qui ressemblaient à ces prurits d'estomac malade où les dégoûts alternent avec les fringales.

— Je vais voir la *Joconde*, dit Symore, comme ils passaient devant le Louvre ; viens donc!

Le ton dont il prononça ces mots rappela le jour où, étant allés s'inscrire à la mort de Hardeuil, Lucien avait résisté à une invitation semblable, hypnotisé qu'il était par Fonpers, ce maître en l'art de vivre, qui, en lui inspirant une juvénile idolâtrie, avait, par ses théories et ses exemples, contribué plus que personne à le démoraliser.

Une minute, arrêtés en face l'un de l'autre, Symore et Lucien se regardèrent. Ce dernier hésitait, pris au scrupule d'un de ces choix en apparence indifférents, mais sous lesquels se débat la vie poignante : petits drames intimes tenant dans un silence ou dans un sourire, petits cailloux inoffensifs dont la chute suffira pour élargir, dans l'eau, des cercles infinis! D'un côté, la préférence donnée à un haut idéal, à la *Joconde* de mystère et d'incomparable beauté; de

l'autre, le retour à la trompeuse et équivoque créature qu'était Mme Noyzé.

« Viens! » disait la face loyale de Symore, et c'était de la probité encore que son silence, car il ne voulait pas violenter son ami : il attendait une décision libre et virile. Oh! tous deux se comprenaient! Lucien bégaya :

— Je ne peux pas, j'ai promis...

Symore répondit :

— Adieu.

Il attendit une seconde encore, puis s'en alla. Lucien faillit courir après lui. Cette séparation ressemblait à une rupture. Ils ne s'étaient pas donné la main. Pourquoi? « Mais non — s'affirma-t-il, par besoin de se mentir. — ce n'est rien. »

Et il sentait au contraire que c'était beaucoup.

Comme il traversait la place de l'Opéra, un omnibus faillit l'écraser et lui rappela brutalement la peur que Mme Noyzé à son bras manifestait en se faufilant entre les voitures, ce soir mou d'hiver où sa jaquette d'astrakan exhalait un parfum de fourrure. D'autres parfums d'elle, alors, le hantèrent, et jusqu'à cette dolente odeur d'éther qu'un flacon répandait, à côté de son lit, quand, deux jours auparavant, il l'avait surprise, alanguie de fièvre, et qu'un brusque transport, effrayé et furieux comme un crime, avait mêlé leurs lèvres, au risque d'être surpris. Il revit, à quelques centimètres de sa poitrine, le timon du lourd omnibus esquivé par miracle. Superstitieusement, il se dit :

« C'est un présage, je ne dois pas aller chez elle! »

Il trouvait ridicule la répulsion que sa mère montrait envers le sel répandu ou le pain posé à l'envers ; cela ne l'empêchait pas certains soirs de se dire, en éteignant sa bougie :

« Si le champignon lumineux de la mèche s'éteint avant que je sois installé dans mon lit, un malheur m'arrivera. »

Ou bien il comptait jusqu'à un certain chiffre, très vite, en rattachant à cette vitesse la probabilité de tel événement. La nuit, sa conscience parlait plus haut que le jour. Il avait alors des appréhensions vagues; un péril inconnu l'enveloppait. Le matin dissipait ces malaises. Tout à coup, pensant à Serge, il se rappela qu'on était au jeudi, jour de sortie. Serge aurait peut-être obtenu de quitter tout l'après-midi l'institution Gigalle. S'il allait le rencontrer?

Il sonna chez les Noyzé. Ce fut la cuisinière qui lui ouvrit, une femme énorme, rouge comme braise, et dont le flegme suisse s'alourdissait d'une constante ivresse, qui, pas plus que celle des cochers anglais raides sur leur siège, ne l'empêchait de remplir son service.

— Louisa est donc absente? demanda-t-il, parce qu'il s'attendait au visage pâle de la femme de chambre.

Avec une lenteur de bœuf qui rumine, la cuisinière mâchonna :

— Louisa, *il* est sortie à Versailles. *Son* maman est très malade.

Et le laissant s'annoncer seul, en familier de la maison, elle rentra dans sa cuisine, où l'attendait une bouteille de bordeaux entamée.

Lucien grimpa lentement l'escalier, pénétra sur la pointe du pied dans le salon et le boudoir. Il avait oublié de s'enquérir : il se pouvait que M. Noyzé fût à la maison, ou Serge. Il préférait qu'on ne l'entendît pas. Une bouffée de chaleur lui était montée aux pommettes, ses tempes bourdonnaient, un espoir irrésistible le poussait.

Dans le couloir qui menait à la chambre de Mme Noyzé, il retint son souffle. Arrivé à la porte, il frappa et entra. Un paravent masquait le lit, mais non la glace. Dans cette glace, une vivante image se déchira. Trop tard! Il avait vu Mme Noyzé relevée sur ses oreillers et souriant à Tarpin-Malus qui, assis sur le lit, lui introduisait familièrement la main dans la gorge. Au bruit, il se dégagea avec tant de brusquerie que, de la blanche poitrine découverte, jaillirent des billets de banque qu'il venait d'y enfoncer.

Lucien paraissait. Foudroyé par leurs regards, il bégaya :

— Pardon, madame, je croyais Serge ici.

Et, dans son trouble, il regardait Tarpin-Malus ramasser les billets de banque. Mme Noyzé les serra sous son traversin. Au-

cune explication ne fut donnée ; les deux complices paraissaient d'autant plus irrités qu'ils avaient eu plus peur. Elle dit seulement, et il admira le sang-froid avec lequel elle redevenait elle-même :

— Serge s'est fait punir. Il ne viendra pas.



Et, dans son trouble, il regardait Tarpin-Malus ramasser les billets de banque.

Il murmura :

— Combien je regrette, j'espérais le trouver ici !

Et il s'efforçait au naturel de quelqu'un qui n'a rien vu, qui ne se doute de rien. Après tout, les autres pouvaient le croire : le paravent cachait la vue, et déjà Tarpin-Malus, reprenant contenance, s'accusait d'avoir laissé échapper si maladroitement les billets, au moment où il les comptait. Il prononça gravement, de son ton le plus officiel :

— Ainsi, madame, vous voudrez bien avoir la bonté de remettre ce compte en règle à votre mari, que je regrette de n'avoir pas trouvé ?

Sa montre, consultée à propos, lui rappela un Conseil d'administration qu'il devait présider,

— Je ne vous retiens donc pas, dit-elle, et elle s'excusa de ce qu'il n'y eût personne pour le reconduire.

— Mais je me retire aussi, dit Lucien, la rage au cœur.

Espérait-il qu'elle lui dirait : « Restez ! »

Elle n'en fit rien.

Force lui fut donc d'accompagner le vieillard. Il l'escorta un moment ; à le voir revenu de son émotion et marchant d'un pas guilleret, presque cynique, il eut une tentation folle de l'agonir d'injures, de lui aplatir son chapeau sur la tête, de lui défoncer les reins à coups de pied. Il s'assura en le quittant, au détour d'une rue, que le vieux renard s'éloignait pour tout de bon ; alors il ne fit qu'un saut jusqu'au petit hôtel.

La porte était ouverte pour permettre à un garçon épicier de transporter des bouteilles vides. Cet homme tournait le dos quand Lucien se jeta dans le vestibule. Nul ne le vit.

Emporté par son élan, il fit irruption dans la chambre de Mme Noyzé. Elle ne parut pas étonnée. Elle le regarda s'avancer vers le lit, si tranquillement qu'il fut déconcerté, car il s'attendait à la voir agitée, non à ce qu'elle l'affrontât avec cette impudeur sereine. Même, il crut lui surprendre aux lèvres ce pli d'ironie qu'il redoutait tant, car toute raillerie crucifiait sa vanité. Son élan tragique arrêté net, il ne conçut plus que le grotesque et l'odieux de l'aven-



SERGE ÉTAIT LA QUI LES REGARDAIT.

ture. Il revoyait l'image dans la glace. Déchirée, anéantie, elle n'en subsistait pas moins. Cela le crevait d'être ainsi dupé, bafoué. Sa jalousie était faite d'horreur pour elle et de pitié pour lui-même. L'humiliation qu'elle devait éprouver lui était chose intolérable à penser.

Bien que s'accordant le droit de l'outrager, une pudeur lui scellait la bouche. Il eût voulu n'avoir pas vu, ignorer tout, douter encore ; en même temps, c'était le soulagement d'un abcès, que le bistouri perce. Elle restait étendue mollement, résignée, presque indifférente. Il eut envie de l'étreindre et de l'étouffer. Jamais elle ne lui avait attisé à ce point les moelles, qu'en cet instant où il lui fallait la perdre. Mais la perdait-il vraiment?

Oh! lâche! La chambre, le lit, ce charme de fausse malade, tout l'attendrissait d'une pitié qu'il savait abjecte. Tant de fureurs contradictoires le soulevaient hors de lui, et il étouffait d'impuissance. Rester digne dans cet effondrement restait son dernier souci ; mais comment l'être, comment parler sans emphase, se taire sans bassesse? Ce silence, en se prolongeant, devenait pour lui une telle angoisse que des larmes lui brûlèrent les paupières.

Il déclara :

— Je ne vous reverrai de ma vie.

Elle ne répondit pas. Il s'enhardit :

— Pourquoi m'avoir menti?

Toujours le même silence, les yeux au plafond, la respiration lente, soulevant d'un rythme égal la poitrine ; sa main, aux doigts chargés de bagues, pendait nue sur le drap.

Il balbutia :

— Je vous aimais tant, pourquoi n'avez-vous pas été franche? J'aurais compris, j'aurais souffert, peut-être vous aurais-je aimé quand même!... Mais parlez! s'écria-t-il tout d'un coup. Dites-moi quelque chose! Mentez, au moins! Inventez encore une histoire!

Il allait lui jeter à la face l'âge de cet homme. La honte le retint. Lui qui ne payait pas, de quel droit se plaignait-il? Tarpin-Malus achetait des faveurs vénales. Lui, les volait. Laurence l'aimait pour rien, il était son obligé, il lui devait des remerciements! Il essaya de rire, puis la rage lui revint au point qu'il crut suffoquer. Il lui tenailla le bras avec violence :

— Avec ce vieux, bégaya-t-il, avec ce vieux! Oh! oh!

Comme elle le regardait toute pâle, sans se plaindre, et que son sourire voluptueux et ironique défiait l'étau de la douleur, il pensa au bracelet noir dont l'avait marquée son mari. Voilà qu'il se ravalait à M. Noyzé, maintenant! Il tomba à genoux, baisa éperdument la main nue.

— Mais dites-moi un mot, mais défendez-vous donc, mais vous me rendez fou! Ah! que je vous déteste!

Elle le contemplait toujours, de son bizarre sourire, avec ses attirants yeux d'abîme. Il se releva, résolu à fuir ; elle lui faisait horreur.

— Adieu!

Et il gagna le bord du paravent.

Là, il répéta :

— Adieu!

Puis, comme il allait disparaître, son cœur, oscillant comme une masse de plomb, l'entraîna d'un seul coup, l'abattit pantelant sur elle. Ce fut une mêlée de râles et de baisers, où les mots inachevés, imprimés en morsures, les assouvissaient de haine et d'amour.

Un cri traversa leur cauchemar, un souffle d'épouvante hérissa leur chair. Serge était là, qui les regardait.

Ce fut abominable. Il ne s'en allait pas. Il ne bougeait pas. Il les regardait, et sa stupidité douloureuse leur faisait atrocement mal. Ce visage d'enfant, frais et candide, prit soudain une expression si déchirante et si affreuse que Mme Noyzé, qui se tâtait les tempes comme au sortir d'un coup de foudre, courut à Serge, l'enlaça de ses bras et, presque agenouillée, implorante, le retint comme s'il allait tomber :

— Mon petit, mon petit Serge, mon chéri, mon enfant! gémissait-elle dans son égarement, et elle criait à Lucien avec un mépris haineux :

— Mais allez-vous-en! Mais allez-vous-en!

Il demeurait médusé, fasciné, les yeux dans les yeux de Serge, et ce qu'il y voyait



— Mais allez-vous en !

le glaçait. S'il eût osé, comme il se serait prosterné, mendiant son pardon ! Ce regard vieilli de dix ans, ce regard clairvoyant et vengeur, ce regard aigu comme un cri, il ne put le supporter. Il passa en s'effaçant devant la mère et le fils ; au moment de sortir, il essaya encore de se raccrocher au visage de Serge. Il ne reconnut plus l'adolescent, si changé qu'il ne semblait plus un enfant, mais un homme. Non, pourtant ! Serge était encore le petit Serge d'autrefois ! Lucien le vit pencher la tête vers lui en souriant comme pour lui pardonner en un baiser de paix, — il osa le croire ! — et Serge lui cracha au visage.

Lucien crut mourir. Ne pouvant se venger, n'osant se plaindre, avec un haussement d'épaules désespéré il s'esquiva, trébuchant aux meubles, comme ivre. Derrière lui, des sanglots éclatèrent.

Il se sauvait, essuyant machinalement du revers de la main la salive qui coulait sur la joue. Qu'il eût voulu pleurer ! Le remords, cette fois sincère, le torturait ! Qu'il lui eût été doux de se confesser à quelqu'un ! Comme il comprenait enfin sa faute, sa très grande faute, sa première véritable infamie, celle qui, pendant des années, devait empoisonner son orgueil et tourmenter ce qui restait en lui de droit, d'honnête et de bon. Ce n'était pas la brûlure de l'outrage, c'était le regard de Serge qui le poursuivait ! Et cette idée que le mal qu'il lui avait fait était irréparable ! Il évoquait alors un autre regard, d'infinie douceur, celui d'Eve-Lise, un autre encore, chaste et fier, celui de Clotilde.

Un tel rapprochement, en cette circonstance, était sacrilège, il le savait, mais se disait :

« Que penseraient-elles de moi si elles pouvaient deviner !... »

Cela centuplait sa misère, et il y trouvait cependant une douceur inexplicable et l'espoir d'un de ces pardons immérités que la clémence de la vie parfois réserve aux pêcheurs.

Il n'osa scruter l'avenir : tout y était trouble et orageux comme son âme. Retombé dans la boue aux premiers coups d'aile de son essor, il éleva une obscure supplication sans paroles, qui confessait sa faiblesse, sa vanité, sa luxure, tous ses bas instincts d'homme, et qui demandait grâce et jurait expiation, en un serrement de cœur inexprimable.



MODERN-BIBLIOTHÈQUE

PRIX DU VOLUME { Broché . . . . 0 fr. 95
Cartonné . . . . . 1 fr. 50

Pour paraître le 1er Juin 1910

Du Sang, de la Volupté et de la Mort

par MAURICE BARRÈS
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE
Illustrations de FONTANEZ

DANS LA MÊME COLLECTION ONT PARU :

J. Barbey d'AUREVILLY	Les Diaboliques.
Maurice BARRÈS, de l'Académie Française.	Le Jardin de Bérénice.
Tristan BERNARD....	Mémoires d'un Jeune Homme rangé.
Jean BERTHEROY.....	La Danseuse de Pompéi.
Louis BERTRAND......	Pépète le bien-aimé.
Paul BOURGET, de l'Académie Française.	Cruelle Enigme. André Cornélis.
Henry BORDEAUX ...	L'Amour qui passe.
René BOYLESVE	La Leçon d'Amour dans un Parc.
Adolphe BRISSON.....	Florise Bonheur.
Michel CORDAY	Vénus ou les deux risques.
Alphonse DAUDET....	L'Evangéliste. Les Rois en exil.
Léon DAUDET	Les Deux Etreintes.
Paul DÉROULÈDE....	Chants du Soldat.
Lucien DESCAVES	Sous-Offs.
Georges d'ESPARBÈS	La Légende de l'Aigle. La Guerre en dentelles.
Ferdinand FABRE.....	L'Abbé Tigrane.
Claude FERVAL	L'Autre Amour. Vie de Château.
Léon FRAPIÉ	L'Institutrice de Province.
E. et J. de GONCOURT.	Renee Mauperin.
Gustave GUICHES.....	Céleste Prudhomat.
GYP	Le Cœur de Pierrette. La Bonne Galette. Totote. La Fée.
Abel HERMANT	Les Transatlantiques. Souvenirs du Vicomte de Courpière Monsieur de Courpiere marié. La Carriere. Le Sceptre
Paul HERVIEU, de l'Académie Française.	Flirt. L'Inconnu. L'Armature. Peints par eux-mêmes. Les Yeux verts et les Yeux bleus. L'Alpe Homicide.
Henri LAVEDAN, de l'Académie Française.	Sire. Le Nouveau Jeu. Leurs Sœurs. Les Jeunes.
Jules LEMAITRE....... de l'Académie Française.	Un Martyr sans la Foi.
Pierre LOUŸS	Aphrodite. Les Aventures du Roi Pausole La Femme et le Pantin.
Paul MARGUERITTE.	L'Avril. Amants. La Tourmente.
Octave MIRBEAU......	L'Abbé Jules.
Lucien MUHLFELD...	La Carriere d'André Tourette.
Marcel PRÉVOST, de l'Académie Française.	L'Automne d'une Femme. Cousine Laura. Chonchette. Lettres de Femmes. Le Jardin secret. Mademoiselle Jaufre. Les Demi-Vierges. La Confession d'un Amant. L'Heureux Ménage. Nouvelles Lettres de Femmes. Le Mariage de Julienne. Lettres a Françoise. Le Domino Jaune. Dernieres Lettres de Femmes. La Princesse d'Erminge. Le Scorpion.
Michel PROVINS.......	Dialogues d'Amour.
Henri de RÉGNIER	Le Bon Plaisir.
Jules RENARD..........	L'Ecornifleur.
Jean RICHEPIN, de l'Académie Française.	La Glu. Les Débuts de César Borgia.
Edouard ROD	La Vie privée de Michel Tessier. Les Roches blanches.
André THEURIET, de l'Académie Française.	La Maison des deux Barbeaux. Peche mortel.
Pierre VEBER....... ..	L'Aventure.



Il paraît un volume au commencement de chaque mois

Société anon. des Imp.
Wellhoff et Roche,
16 et 18, rue N.-Dame-d.-Victoires. Tél. 316 33
Anceau, directeur.





1F 50 NET